

VIE ET MIRACLES DE NOTRE PÈRE SAINT CYRILLE LE PHILÉOTE

ÉCRITS PAR LE VÉNÉRABLE NICOLAS KATASKÉPÉNOΣ

CHAPITRE 1

1. «Béni soit Dieu le Père de notre Seigneur Jésus Christ» qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, qui a composé avec quatre éléments le monde visible et a créé l'homme de ses propres mains à son image et ressemblance. Or, si le monde visible est tel, beau, agréable, charmant, capable d'entraîner les amis du monde – des ténèbres plutôt – parce que, selon l'Apôtre, il gît au pouvoir du Malin, à combien plus forte raison le monde intelligible et spirituel est capable de charmer et d'affermir les âmes qui aiment Dieu dans la crainte et la charité. Ce monde, en effet, est constitué grâce aux quatre vertus cardinales; les hommes qui ont été recréés par elles sont passés de la mort à la vie. Ceux-là seuls peuvent dire selon l'Apôtre: «Notre société est dans le ciel.» Aussi le Sage s'écriait-il : «Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le tourment ne les atteindra pas.» Ou encore : «Le juste, même s'il meurt avant l'âge, trouvera le repos» et «La mémoire du juste est en bénédiction; mais le nom des impies disparaît.»

2. C'est pourquoi, moi, serviteur indigne du Christ, j'ai jugé qu'il ne convenait ni de laisser dans l'obscurité de l'oubli, ni de livrer au silence du tombeau la mémoire d'un homme saint et ami de Dieu, mais qu'il fallait placer sa vie, illuminée par Dieu, sur le chandelier de l'Écriture, afin que ceux qui marchent dans une voie irréprochable, considérant sa vie, soient plus ardents pour ne pas heurter le pied contre quelque pierre et que ceux qui passent par le chemin, indolents et lâches, se relèvent eux aussi un jour, même un peu tard; sinon, qu'ils soient condamnés par leur propre conscience. «Car le commencement du salut, est-il dit, c'est la condamnation de soi-même.» Si quelqu'un, en exposant l'image inanimée d'un enfant, d'un ami ou d'un parent, croit avoir près de soi celui qui n'est plus là et se le représente par cette image sans vie, combien davantage jouissons-nous, par les écrits sacrés, de la présence des saints, puisque nous possédons l'image non de leur corps, mais de leur âme. Leurs paroles et leurs actions sont, en effet, des images de leur âme.» «Il y a dans l'oubli un grand mal : le souvenir s'obscurcit devant les yeux de l'âme.» C'est pour ce motif que j'ai osé, moi indigne, rapporter simplement aux amis de Dieu les hauts faits de cet homme, non par de belles phrases et la persuasion du raisonnement, mais dans une brièveté simple et sans art. Ce n'est pas à l'abondance des paroles, mais à l'abondance de la bonne volonté que Dieu accorde le salaire.

CHAPITRE 2.

ENFANCE ET ÉDUCATION DU SAINT

1. Dans la localité de Philéa, en Thrace, naquit, grâce à Dieu, en ces mauvais et derniers jours, un homme exemplaire par sa vie et par ses paroles. Dès son enfance, ayant appris les saintes Écritures, mais d'une façon rudimentaire, il dépassait tous ses compagnons en intelligence et en sagesse, car l'enfant était inspiré par Dieu. Croissant en taille, selon Dieu, il reçut de l'archevêque de la région l'ordre de lecteur. Dès ce moment, il se consacra au temple divin, et méditait jour et nuit la loi du Seigneur. On pouvait le voir tantôt lisant les livres saints, tantôt chantant les psaumes de David et tantôt adressant à Dieu ses prières en faisant force genuflexions. «Comme la faim corporelle est un indice de bonne santé, de même l'amour des paroles divines serait le plus grand signe de la santé de l'âme.» L'étude assidue des écrits des saints emplît l'âme d'une admiration sans fin et d'une joie divine. Il disait en priant : «Seigneur, j'ai aimé la beauté de ta maison et le lieu du séjour de ta gloire,» et «J'ai demandé au Seigneur une chose, je la chercherai : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, de contempler la douceur du Seigneur et de visiter son temple saint.»

2. Il fuyait la fréquentation des condisciples indisciplinés et guérissait par le silence l'envie de parler et, par le recueillement, l'agitation de l'âme, causée par la société des personnes vaines. Il se rappelait, en effet, le mot de l'Apôtre : «Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs,» comme les bonnes fréquentations réforment les mauvaises mœurs. En assistant à la divine liturgie, il se conformait à l'Écriture : «Je voyais sans cesse le Seigneur devant moi, car il est à ma droite pour que je ne chancelle pas.» Il était tout absorbé dans ses pensées, baissant les yeux du corps, mais regardant sans cesse vers le Très-Haut, se réfugiant auprès de lui et attendant de lui son secours avec foi et espérance. «Selon le Sage : Si l'on est deux, la chaleur vient. La foi accompagnée de l'espérance produit le même effet et la ferveur naît en celui qui

possède la foi.» «Espère, dit l'Écriture, dans le Seigneur et fais le bien.» Qui a espéré dans le Seigneur et a été abandonné ? Qui a cru en sa parole et a été méprisé ? Aussi recevait-il en retour d'une manière constante le secours de Dieu, car «Il honore ceux qui craignent le Seigneur.» Et on pouvait le voir, tel un homme avancé en âge, ou plutôt déjà chenu, les joues mouillées d'abondantes larmes. Et même, c'est à cause d'elles et par elles qu'il s'exerçait, en outre, selon Dieu, au silence, «père de très sages pensées.» «La componction, non seulement produit (les vertus), mais elle les protège.» La componction, c'est la tristesse selon Dieu, engendrée par le repentir; «la componction, c'est un sentiment douloureux causé par la privation de ce qui nous réjouit.»

Ceux qui s'appliquaient à la pratique des vertus étaient heureux en le voyant et l'honoraient particulièrement en le nommant enfant-vieillard. Connaissant cela, il se disait en lui-même : «Fuis les louanges, rougis du blâme,» et tu ne seras pas frivole au point de vouloir rechercher la louange des hommes. Qu'un tel homme n'espère pas d'autre récompense ! Ceux qui, au contraire, n'étaient pas vertueux le décriaient et essayaient, par leurs manœuvres, de le faire déchoir de sa ferveur; mais lui, les yeux fixés sur Dieu, n'éprouvait aucune joie dans les honneurs et n'était pas affligé dans les humiliations. Car, de même qu'un mort ne sent ni louange ni outrage, de même le fidèle est indifférent à la gloire, à l'humiliation et au mépris. «Il est impossible à celui qui n'a pas accepté d'être inférieur et le dernier de tous, de pouvoir un jour maîtriser sa colère quand on l'insulte ou triompher avec patience des tentations quand on l'afflige.» Celui qui a atteint le summum de l'humilité se condamne davantage lui-même sous les injures, sachant son indignité; il ne sera pas ému par les paroles de déshonneur.

3. Il disait dans ses prières : «Mets, Seigneur, une garde à ma bouche et une porte de défense à mes lèvres. N'incline pas mon cœur à proférer des paroles de malice, à chercher des excuses aux péchés, avec des hommes qui commettent l'iniquité.» Dieu, qui connaît le fond des cœurs, qui avait dit à Jérémie : «Avant de te former dans le sein maternel, je t'ai connu; et avant que tu sois sorti du sein, je t'ai consacré,» l'avait aussi discerné et prédestiné, dès le sein de sa mère; voyant ses dispositions immuables et droites, il ajoutait «ferveur sur ferveur surnaturelle, désir sur désir, ardeur sur ardeur.» Il était dans la maison de Dieu et y priait, selon le Prophète, «comme un olivier chargé de fruits.» Il s'arrangeait pour devancer tous les autres aux offices des églises de Dieu et pour en sortir le premier, une fois terminé le chant des hymnes sacrées; car il savait que les sens sont facilement vaincus. Comment, en effet, une maison dont les fenêtres sont ouvertes ne serait-elle pas noircie par la fumée venant du dehors ? C'est pourquoi le Sage disait : «Seigneur, Père et Dieu de ma vie, ne me donne point la licence des yeux et détourne de moi la convoitise. Que les désirs de la nourriture et la luxure ne s'emparent pas de moi, et ne me livre pas à une âme sans pudeur.» Il avait la voix agréable pendant la psalmodie et la lecture divine. «Établir l'âme dans la joie et l'exempter des chagrins, telles sont les consolations que procurent les hymnes.»

4. Il ne se jugeait pas digne d'entrer dans les ordres sacrés, bien que sa conscience ne lui reprochât rien – car, dit-on, un cœur irréprochable porte témoignage de lui-même –, bien que tous les gens pieux et le saint archevêque de Dercos lui-même l'invitassent et le priassent d'y accéder le parfum à la vertu, pas plus que l'odeur du vice, ne peut se cacher. L'hiérarque, en effet, désirait vivement avoir un clerc de ce genre, sobre, tempérant, zélé pour l'enseignement, capable de réfuter avec douceur les objections de ceux qui s'opposent à la saine doctrine, «connaissant les saintes Écritures, assidu à ses devoirs, détaché de l'argent, paisible, calme, aimant Dieu et les pauvres, sans colère, sans rancune, sans vanité, sans orgueil, indifférent à la flatterie, constant, très édifiant pour ceux qui l'approchent et, pour tout dire en quelques mots, ne préférant rien à Dieu.» Le saint s'estimait au-dessous d'une telle dignité et restait dans le rang où il avait été appelé, se souvenant du conseil de l'Écriture : «Humilie-toi d'autant plus que tu es plus grand et tu trouveras grâce devant le Seigneur.» Il disait aussi : Il est bon de tendre la main à celui qui tombe dans le précipice, si l'on peut ne pas se perdre avec celui qui est en danger. Mais si, en paraissant partager la souffrance de celui-ci, on en éprouve à son tour, il faut rechercher son propre intérêt avant celui des autres, car un autre n'est jamais aussi proche de soi que chacun ne l'est de soi-même. «Que celui qui peut corriger les autres fréquente ceux qui doivent recevoir ses soins et les rende meilleurs. Mais que celui qui, comme moi, est plus faible évite les méchants, pour ne pas subir quelque dommage de leur part.»

5. «Enseigner est le fait d'hommes supérieurs, mais comporte de graves dangers. S'instruire, au contraire, est d'autant moins dangereux que c'est une tâche inférieure.» Si quelqu'un ne sait pas gouverner sa propre maison, comment aura-t-il soin de l'Église de Dieu ? Saint Basile dit, en effet : «Celui qui veut relever un homme tombé doit certainement être plus fort que celui qui est à terre; mais celui qui est tombé à terre a besoin lui aussi de quelqu'un qui le

relève.» «Ne parle pas de vertu si tu n'as pas les œuvres.» Jésus a pratiqué et enseigné depuis le commencement.» «Il faut vivre en progressant. Et durant notre vie, nous devons offrir à Dieu nos prières.» «Etant en effet, remplis de passions, il faut prier et nous soumettre. Il est déjà bien difficile, même avec le secours de la grâce, de combattre les préjugés.» «La sagesse du pauvre est méprisée et ses paroles ne sont pas écoutées; on écoute les paroles calmes du sage.» Celui qui n'a pas pu se maîtriser lui-même, comment pourrait-il conduire les autres à l'observation des lois ? «On ne nous demandera pas compte à tous du salut des autres; mais chacun de nous répondra de soi-même.»

CHAPITRE 3 MARIAGE ET VIE DE PÉNITENCE

1. A l'âge de vingt ans, il épousa une femme, non par sensualité, comme le récit va le montrer, mais pour avoir des enfants; elle était belle de corps et plus belle encore par l'esprit. Et comme lui-même me le racontait, elle était pour lui une aide et une collaboratrice très empressée et très vaillante, pour la route qui s'ouvrait devant lui. Et on pouvait les voir unis dans leurs pensées et leurs aspirations, et s'excitant mutuellement à l'observance des commandements de Dieu. Sa femme ayant conçu et enfanté, notre bienheureux commença, dès lors, il lui parler de la continence. «Femme, lui disait-il, bien que la continence soit une dénomination commune il toutes les vertus il n'est pas cependant juste de paraître moins raisonnables que les animaux privés de raison. Ceux-ci, en effet, s'unissent à leurs femelles une fois par an, en un temps déterminé. Et nous autres, soi-disant raisonnables, comment avons-nous constamment la volonté et la détermination de le faire par sensualité, qui n'est pour moi que licence ? Si donc nous ne pouvons nous contenir au point de n'avoir des rapports charnels qu'une fois l'an, que ce soit deux, trois ou quatre fois, bien que cette concession répugne beaucoup à ceux qui sont continents. Mais comme nous sommes très faibles, Dieu nous pardonnera et au jour du jugement ne nous condamnera pas avec les débauchés et les voluptueux.»

2. Est tempérant non celui qui s'abstient de tout ce qui est défendu, mais celui qui use avec modération de tout ce qui est permis. «Est maître du plaisir non celui qui s'en prive, mais celui qui en use sans en abuser. Comme le maître d'un navire ou d'un cheval n'est pas celui qui n'en use pas, mais bien celui qui les mène là où il veut.» La tempérance, c'est la modération et l'ordre dans les désirs; elle fait disparaître les désirs extérieurs et superflus, mais dispose avec opportunité et avec ordre ceux qui nous sont nécessaires. On l'appelle tempérance parce qu'elle préserve le corps des souillures. «Le plaisir ressemble au chien; si on le chasse, il s'éloigne; si on le nourrit, il reste. Fuis la jouissance par l'affliction, de peur que le malin n'emploie tes membres comme des traits contre toi.» «Un cœur voluptueux est pour l'âme, est-il dit, une prison qui la tient enchaînée au moment de la mort. Le cœur vertueux est, au contraire, comme une porte ouverte sur le ciel.» Celui qui le possède en cette courte vie pourra «entrer et sortir» de la bonne manière et trouver avec le Christ des pâturages dans le siècle à venir. Là où règne la vertu, la volupté est bannie. Aussi, je te le recommande, femme, imite les habitudes respectables des sages. «Quelques-uns qui gouvernent les cités sont sous la servitude des femmes; mais nul n'est libre, s'il n'est maître de soi.»

3. La continence est la maîtrise des plaisirs de la chair. «Le vent attise le feu et l'habitude enflamme la passion.» Aussi, n'abandonnons point nos membres comme des instruments au péché et à la mollesse; puisque nous sommes devenus vivants, de morts que nous étions, faisons de nos membres des instruments de justice et de sainteté, car Dieu est saint, et il se repose au milieu des saints. Est saint celui qui est exempt de vice et de péché. Aucun mal ne prend racine dans l'homme qui a mis la tempérance et la chasteté à la base de la sagesse. La tempérance est la force de l'âme; elle est lumière pour l'âme exempte de passions. «Il est impossible à celui qui est sous la servitude et la domination des passions d'être libre. L'esclavage des passions est plus terrible que celui des tyrans.»

4. Sache aussi que le commencement de la lutte, c'est le dépouillement. Il ne faut pas craindre la dignité de la continence, mais avoir plutôt peur des désordres de l'intempérance. «La continence est un frein qui retient l'élan de la concupiscence vers la nourriture, les richesses ou la gloire. La continence des sens est l'éloignement de toutes les actions charnelles déraisonnables. La continence spirituelle consiste à éloigner de l'esprit le plaisir des pensées mauvaises. On ne pratiquera pas la première sans la méditation et l'observance de la seconde, qui doit être inséparable de l'âme. Comme on vient de le dire, il ne faut pas craindre la continence. «Car personne ne repousse les biens par peur des privations. On ne pourrait, en effet, obtenir aucune réalisation humaine, si avant chaque entreprise l'on pensait aux échecs. L'agriculture s'accompagne d'infertilité, le commerce de naufrages, le mariage du veuvage, les naissances de

stérilité. Nous entreprenons, cependant, des travaux en nous appuyant sur de bons espoirs, tout en remettant l'issue de nos desseins à Dieu qui dirige tout ce qui est nôtre.» «Toi, du moins, éloigne tes regards avec beaucoup d'ardeur des vanités de la vie; il s'en dégage une fumée âcre, qui trouble l'âme.» Si tu ne veux pas être comptée parmi les esclaves, libère-toi de l'esclavage. Tu seras libre, si tu te libères des désirs. Il ne faut pas rechercher tous les plaisirs, mais seulement ceux qui contribuent à notre bien. Cette femme pieuse aimant réellement son mari, amollie comme de la cire par ces paroles, en recevait l'empreinte en son cœur et la gardait indélébile, tel un enseignement divin.

5. Le saint lui disait encore : «La sensibilité féminine signifie l'âme *pratique*; quand l'esprit s'unit à elle, il engendre les vertus.» Saint Jean Climaque dit : «Prends comme compagne inséparable la méditation de la mort; que tes enfants bien aimés soient les gémissements de ton cœur; comme esclave prends ton corps; que tes amis soient les saintes puissances qui peuvent te servir à l'heure de ta mort, si tu as fait d'elles tes amies. Voilà quelle est la race de ceux qui cherchent le Seigneur.» Vois-tu ce qu'est le mariage et la famille spirituelle ? Ni la chair ni le sang ne peuvent, selon l'Apôtre, hériter du royaume de Dieu. «Une fois que la nature s'est abandonnée à la mollesse, elle accepte difficilement de faire effort.» «Choisis la vie parfaite; l'habitude la rendra agréable. Quand on reconnaît tout de suite en soi une passion, on peut la corriger facilement; mais si la correction est remise à plus tard, la passion devient un mal presque incurable.»

6. Sa femme l'ayant écouté lui répondit : «Puisque l'âme est supérieure au corps et qu'elle a été créée par Dieu, celui qui lui préfère le corps ne diffère en rien des idolâtres.» Depuis lors elle vivait dans la continence et la tempérance et ne faisait jamais un geste quelconque qui pût attirer le bienheureux vers elle, comme lui-même me l'a raconté. Le commencement de l'amour c'est la vue; l'espoir augmente la passion; la mémoire la nourrit et l'habitude la conserve. Ainsi, «de la vue naît l'amour, et de l'amour le consentement et l'acte.» Le regard qui rencontre des gestes amoureux excite la mémoire du passionné et la vue enflamme la pensée, comme si on donnait un aliment au feu. Car un geste ou une parole amoureuse est l'aliment du désir.»

7. Le saint savait qu'il est impossible à celui qui est soumis à la servitude de la gourmandise de maîtriser les passions de la chair, «car le rassasiement dans la nourriture est le père de la luxure, comme la mortification dans le plaisir du ventre porte à la chasteté.» Tout d'abord, conformément aux canons divins, le mercredi et le vendredi, il mangeait tard dans la journée des aliments secs et ne buvait que de l'eau. Dans la suite, il faisait de même le lundi, le mardi et le jeudi. Le samedi et le dimanche, il mangeait tout ce qui est permis aux chrétiens et buvait même, selon le conseil de l'Apôtre, «un peu de vin» «car le vin réjouit le cœur de l'homme," dit l'Écriture. Il s'appliquait aussi aux veilles selon Dieu. «Dormir au-delà de ce qu'il faut convient plus aux morts qu'aux vivants.» Grâce à la nourriture frugale qu'il prenait, puisqu'il s'était une fois pour toutes privé de tout ce qui pouvait engraisser, satisfaire le goût et échauffer, aussi bien que de ce qui avait eu la vie et excitait, il savait, en homme adonné à l'ascèse, bien diriger son navire sans l'alourdir tantôt par l'un, tantôt par l'autre des abus mentionnés plus haut. Il gardait d'une façon constante la continence pour ne pas tomber par la vie désordonnée dans ce qui lui est contraire. «Celui qui établit des lois pour lui-même, est-il dit, qu'il n'aille pas contre lui-même; celui qui se séduit par des raisonnements subtils se trompe lui-même.» «La récompense de la continence est l'affranchissement des passions.» qui engendre le discernement.

8. Il gardait aussi en sa mémoire l'avis que Dieu adresse au prophète Ezéchiel : Fils de l'homme, tu mangeras ton pain dans la douleur et tu boiras ton eau dans le tourment et le chagrin, et tu mangeras ton pain avec mesure, de temps en temps, et tu boiras de l'eau modérément, de temps en temps. Désireux de pratiquer ce conseil, il mangeait son pain avec modération et buvait de même son eau, en observant une mesure constante dans l'ascèse et en ne se départant jamais de cette règle, pas même aux fêtes de notre Seigneur. «Le repos nuit seulement aux jeunes, tandis que le relâchement fait tort aussi aux vieillards et aux parfaits.» Il se priva ensuite totalement de vin. Car il se souvenait de celui qui a dit : «Le vin réjouit le cœur de l'homme.» Mais toi, qui as fait profession de vivre dans la componction et le deuil, détourne-toi d'un tel plaisir et tu seras comblé de faveurs spirituelles. En mettant ta jouissance dans le vin, tu vivras dans la compagnie de mauvaises pensées et tu tomberas dans un grand nombre d'afflictions. Ou encore : «Ne célèbre pas les fêtes dans l'ivrognerie, mais dans le renouvellement du cœur et la pureté de l'âme. En te livrant aux jouissances du manger et du boire tu mécontenteras plutôt celui qui préside la fête.» – «Le vin ne sait pas porter la nature à la tempérance; il l'excite et la porte plutôt aux voluptés.» – «Le vin, c'est le réveil de la passion endormie. Le bois qu'on ajoute au feu rend la flamme plus vive.» Saint Jean Climaque dit également : «Si tu domines cette maîtresse qu'est la gourmandise, toute résidence te procurera

l'affranchissement des passions; si elle te domine, tu seras, tant que tu n'es pas au tombeau, partout en danger.»

9. Il me disait encore : «Ceux qui n'acceptent pas le gouvernement du jeûne tombent, comme des feuilles, par l'effet de la gourmandise. Le salut se trouve dans le jeûne continu et sans relâche.» – «La satiété ne porte pas d'elle-même à la tempérance. Le feu devient aussi plus vif quand on y ajoute du bois.» – «L'abondance de la nourriture supprime la finesse de l'esprit. C'est presque la lutte des contraires.» – «Je me demande avec étonnement comment un homme rassasié pourra vraiment acquérir l'affranchissement des passions. J'appelle affranchissement des passions non l'abstention du péché d'action, car c'est alors la tempérance, mais plutôt cet effort qui arrache de l'esprit jusqu'à la racine les pensées passionnées et qui s'appelle alors pureté de cœur;» – «Si tu maîtrises la gourmandise, tu habiteras dans un paradis; si tu n'en es pas maître, tu deviendras la proie de la mort.» – «Comme le loup ne peut s'unir à la brebis pour engendrer, de même les efforts du cœur ne peuvent produire les vertus en celui qui est rassasié de nourriture.» Quand, à cause de la faiblesse du corps, les pensées nous chassent de la ville du jeûne, nous devons nous réfugier dans une autre, c'est-à-dire dans la prière et l'action de grâces, et prendre part, sans la souillure des passions, aux bienfaits que Dieu nous donne.

Il ajoutait encore : «Nous avons reçu le commandement de veiller toujours, mais surtout pendant les fêtes, dans la psalmodie, la prière et la lecture. Un moine qui veille affine son intelligence et la rend de plus en plus apte à la contemplation salutaire. Trop de sommeil alourdit l'esprit. Mais prends garde à ne pas te livrer durant les veilles à des récits vains ou à des pensées mauvaises. Car il vaut mieux dormir que d'occuper son esprit durant les veilles à des conversations et à des réflexions futiles.» Celui qui, sans effort, veille, se montre patient, chante et prie, montre clairement qu'il participe au saint Esprit; celui qui peine dans ces exercices et qui persévère dans sa volonté, celui-là aussi obtient rapidement le secours. «Celui qui a des peines spirituelles et jouit du repos du corps est semblable à celui qui peine dans son corps et dont l'esprit est dissipé. L'affliction volontaire de chacun des deux aide l'autre : celle de l'esprit, le corps, et celle du corps, l'esprit. Leur désunion rend la peine plus pénible.» Toi, pense au bien pour ne pas penser au mal, car l'esprit ne peut rester dans l'oisiveté.

10. Sept fois le jour, il chantait les psaumes, comme le prescrit David, et faisait force genuflexions. Il avait aussi l'habitude de répéter «Malheur !» de branler la tête, de se frapper les joues avec force et de s'arracher les cheveux. Enflammé par la grâce qui était en lui et blessé par les saints désirs, son cœur était embrasé d'amour divin; comme ce sentiment était unique en lui «car pour l'homme intelligent, dit l'Écriture, le sentiment est facile,» il ne sentait pas la douleur, cet homme indomptable, mais se réjouissait dans ses pleurs. En lui également s'accomplissait ce qui est écrit : «Un cœur content rend le visage joyeux.» Il en était ainsi véritablement. «Comme le vin, quand on le boit, dissipe le chagrin et donne l'allégresse au cœur, de même le vin spirituel des larmes remplit l'âme de joie et d'allégresse.» Il trouvait sa joie dans ce qui, par la permission de Dieu, lui arrivait de douloureux, si osé soit-il de le dire, comme les gens aux passions vives dans la volupté. Qu'a de commun la lumière avec les ténèbres ? Il disait : «Celui qui vit dans la tristesse et la servitude des sens ressemble à un réservoir percé ou à une maison sans porte ou à un visage privé de ses yeux. L'humilité produit la componction; la componction, à son tour, entretient et augmente l'humilité. Ce travail, réalisé dans l'accomplissement des commandements de Dieu, purifie l'âme de toute souillure et éloigne les passions et les mauvais désirs. De cette façon, l'homme se rend libre.»

11. Voyant ces exemples et entendant ces exhortations, cette épouse tempérante s'efforçait de l'imiter dans la mesure du possible. Le saint lui disait encore : «Celui qui a commencé à marcher sur la route, s'il n'achève pas son voyage, mais s'arrête au milieu de la route, deviendra ridicule en perdant le profit des deux routes, celle d'où il vient et celle où il va. Ainsi celui qui a commencé à marcher selon la loi divine, s'il n'achève pas sa course, perdant la considération et devenant tout à fait ridicule, sera privé de la vie, éternelle. La route, en effet, consiste en ceci : que le chemin parcouru et que nous avons laissé derrière nous ne nous attire pas en arrière, car dans ce cas nous sommes dignes de condamnation pour nous être donné cette peine en vain. C'est à ceux-là que s'adresse l'Apôtre : *Est-ce en vain que vous avez éprouvé tant de laveurs ? Et ce serait bel et bien en vain.*» L'expression, bel et bien en vain signifie que celui qui, après avoir entrepris des travaux pour Dieu, s'est ensuite complètement relâché, sans se remettre à la pratique de ces travaux, a non seulement perdu le fruit de ses labeurs, mais s'est rendu passible d'un plus grave châtement à cause du mépris et du refus à recevoir la force d'en-haut. Les actions n'indiquent pas la vertu de l'homme quand elles commencent, mais elles l'annoncent quand elles se terminent. Le saint ne cessait de remercier Dieu au sujet de sa femme et son cœur avait confiance en elle, car elle était une femme courageuse, plus précieuse que les

perles. «En effet, lorsqu'une bonne conduite ajoute son ornement à la beauté naturelle, le charme est double pour celui qui l'approche.»

CHAPITRE 4. NATURE DE L'ÉTAT MONACAL

1. Le saint aimait les moines et disait : "Qui n'aime pas celui qui est lumineux par sa vie, sage par la gnose, humble par l'esprit ? Qui n'aime pas les ennemis du mal, puisqu'ils n'ont pas de mal, et ceux qui détournent leur regard des choses d'ici-bas, puisqu'ils lèvent les yeux vers Dieu et qu'ils ont acquis la loi, l'espérance et la charité à l'égard de lui seul ? Qui n'aime pas ceux qui ne possèdent pas de biens, sont détachés des passions et libres ? Qui n'aime pas ceux qui méditent jour et nuit la loi du Seigneur et chantent non seulement de leur souffle, mais avec leur intelligence ? Qui n'aime pas ceux qui sont obéissants, dociles et zélés selon Dieu ? Qui n'aime pas ceux qui sont pacifiques, qui aiment leurs frères et Dieu ? Qui n'aime pas ceux qui sont paisibles, tempérants et sans soucis, parce qu'ils n'ont souci que d'eux-mêmes ? Qui n'aime pas ceux qui vivent dans le deuil selon Dieu et qui ont faim et soif de la justice ? Qui n'aime pas ceux qui craignent le Seigneur, qui se repentent sincèrement et qui sont miséricordieux au sens propre, parce que miséricordieux envers eux-mêmes ? Qui n'aime pas ceux qui sont doux et humbles de cœur comme étant disciples et imitateurs du Christ ? Qui n'aime pas ceux qui sont prudents, qui possèdent la vraie sagesse et qui aiment la vérité comme auditeurs et comme maîtres ? Qui n'aime pas ceux qui sciemment ont renoncé au monde et aux choses du monde, qui ont pris leur croix et suivent le Christ ? Qui n'aime pas ceux qui, pour Dieu, sont restés en dehors du joug du mariage, qui ont mortifié leurs membres terrestres et mènent une vie angélique ? Qui n'aime pas ceux qui ont l'intelligence du Christ et qui sont devenus la lumière du monde et le sel de la terre, si du moins ils sont moines ? Qui n'aime pas ces temples vivants, ces holocaustes doués de raison, ces victimes parfaites pouvant chanter, en toute franchise : *A cause de toi, nous sommes livrés à la mort tout le jour; on nous considère comme des brebis de sacrifice* ? Qui n'aime pas un corps tout de chasteté, une bouche toute de pureté et une intelligence toute de lumière ? Un moine est un livre vivant, si du moins il est (vraiment) moine; sinon, il est un tombeau ouvert.»

2. En conséquence, il recherchait constamment et désirait toujours le moyen de renoncer au monde et aux choses de ce monde et de servir le Seigneur à l'écart par la vie monacale. *Arrêtez, dit le psalmiste, et reconnaissez que je suis Dieu*; celui donc qui ne s'arrête pas ne peut connaître Dieu. «Or se retirer du monde, comme dit saint Basile, ce n'est pas en sortir corporellement, mais briser les liens de sympathie qui unissent l'âme au corps; c'est être sans cité, sans maison, sans bien propre, sans amitiés particulières, sans possessions, sans moyens de vivre, sans affaires, sans contrats à passer, sans désir d'être instruit des enseignements humains, prêt à recevoir dans son cœur les empreintes qui proviennent des leçons divines.» Comme il est impossible à celui qui n'est pas débarrassé de la maladie de recouvrer la santé, ou à celui dont le refroidissement n'a pas complètement cessé de se réchauffer, car ces états s'opposent l'un à l'autre, de même il convient à celui qui doit avoir une vie bonne de se débarrasser de tout contact avec le mal. Il disait : «Chaque fois que je me suis souvenu de la parole du Seigneur : *Que celui qui veut venir après moi renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive*. La croix consiste à maîtriser toutes les passions – et de celle de l'Apôtre : *Le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde*. Le monde consiste à s'occuper plus du corps, c'est-à-dire des affections de la chair, que de l'âme –, mon âme s'enflammait tantôt par la crainte, quelquefois par l'amour, et il me semblait les voir, je veux dire notre Seigneur et Paul avec lui; je les redoutais en esprit et j'étais affligé, car je ne voulais ni suivre le Christ ni vivre dans le renoncement et l'abnégation de moi-même.

3. Aussi, ma raison était-elle réduite au silence; je croyais que le renoncement consistait dans la séparation des parents selon la chair et des biens qui nous appartiennent, et l'abnégation, dans la cessation de tout rapport avec eux. Tel est, me semble-t-il, le sens de la parole précitée de l'Apôtre. «En effet, se renonce à lui-même l'homme qui laisse sa volonté naturelle et suit le Christ. Pour cette raison, l'Apôtre parle, à bon escient, de la volonté naturelle et non de celle qui est opposée à la nature. Car si quelqu'un laisse ce qui est opposé à la nature, il n'a rien laissé à cause de Dieu; cela, en effet, n'est pas à lui. Mais celui qui a laissé ce qui appartient à sa nature, celui-là a renoncé à soi. Il se disait en lui-même : *Pauvre Cyriaque – c'était son nom –, les bonnes pensées sont parfois inspirées par le démon, souillent l'homme vertueux et aboutissent au mal. Puisque, selon l'Écriture, l'homme qui n'a pas été tenté, n'est pas éprouvé, éprouve-toi toi-même et tu sauras la vérité. L'obéissance est le fait d'une volonté consciente, et non de celle qui ne l'est pas; on ne peut appeler obéissant ou désobéissant l'être privé de raison. Celui qui obéit sur un*

point et désobéit sur un autre montre que, même en obéissant, il fait sa propre volonté. «L'obéissance est la mortification des membres dans une intelligence vivante, un mouvement sans tergiversation, une vie exempte de curiosité, une navigation sûre, un voyage qu'on fait en dormant, un affranchissement de la crainte de la mort, un plaidoyer spontané devant Dieu, un tombeau de la volonté, un éveil de l'humilité, comme dit saint Jean Climaque. Toi aussi, si tu veux, Dieu aidant, t'humilier ou plutôt te sauver et parvenir à la connaissance de la vérité, soumets-toi à quelqu'un selon Dieu; et comme une bête ne résiste point au maître qui la lie, toi aussi, ne résiste point à ton supérieur, car tu ne te soumets pas à l'homme, mais à Dieu. C'est ainsi que le saint avait l'habitude d'examiner la fin de chaque action avant de la commencer.»

CHAPITRE 5. LE SAINT S'ENGAGE PENDANT TROIS ANS DANS LA MARINE

1. C'est pourquoi il se loua en vue de la navigation à un pilote pour trois ans. Il disait, en effet, que s'il exécutait, selon les conditions de l'obéissance établies par les pères, sans murmure et avec empressement, les ordres du pilote et de ceux qui étaient avec lui, il pourrait, sans crainte et devant Dieu, rendre compte de ses pensées, non seulement en paroles, mais en réalité. *Car le royaume de Dieu consiste non en paroles, mais en œuvres. et ce ne sont pas ceux qui écoutent une loi qui sont justes devant Dieu; mais ce sont ceux qui la mettent en pratique qui seront justifiés.* Il vaut mieux être disciple d'un subalterne que de vivre d'une manière indépendante et de récolter les vains fruits de la volonté propre. Saint Maxime dit, en effet : *Si tu as choisi de vivre en commun avec des frères spirituels, fais dès la porte tes adieux à ta volonté propre; car d'aucune autre manière tu ne pourras être en paix avec Dieu ni avec ceux qui vivent avec toi.* Et on pouvait le voir comme un ange de Dieu servir ses frères et, remplissant auprès d'eux toute fonction noble ou vile, vivre dénué, opprimé, maltraité. «Celui qui choisit l'affliction et le mépris pour le Christ suit une voie apostolique en prenant sa croix et en s'entourant le corps d'une chaîne; celui qui s'efforce de s'appliquer en dehors de ces deux moyens s'égaré en esprit et succombe à la tentation et au piège du démon.»
2. Il s'encourageait lui-même par ces paroles : Un bon débutant désire la perfection; le débutant parfait est celui qui reste toujours débutant, même si la souveraine perfection des parfaits n'est jamais atteinte. Bien que tu songes aux choses du monde, que tu sois chair et sang et qu'il ne te soit pas possible en cet état d'hériter le royaume de Dieu, avec les moines qui se crucifient eux-mêmes et suivent le Christ – la croix, en effet, est la destruction de tout péché –, ne désespère pas cependant de toi-même; car, de ces pierres mêmes, Dieu peut susciter des enfants à Abraham. Aussi, regarde le bateau comme un monastère et le pilote comme le supérieur; honore ceux qui sont avec lui comme s'ils étaient des moines et demande leurs saintes prières; considère leur table comme une table de saints, et, pour tout dire en un mot, «ne rien faire qui soit indigne de Dieu te rendra digne de lui.» On apprécie la valeur du repentir non par la durée, mais par les dispositions de l'âme. Par ces considérations, il s'exerçait à l'obéissance et à l'humilité; et il était pour les matelots comme un esclave acquis à prix d'argent ou un animal privé de raison, sans voir ni regarder, sans parler ni contredire, sans se quereller ni crier, sans entendre ni désobéir, même si les insensés le tournaient en dérision.
3. Rien d'étonnant, «car celui qui se repent avec droiture est tourné en dérision par les insensés. Mais cela même est un sujet de contentement.. Aussi disait-il : «Si je voulais plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur du Christ.» On le traitait encore de jeûneur, d'hypocrite et de faux dévot. En entendant cela, il se disait : «Quand tu fais quelque chose et que tu sais qu'elle contribue au progrès de ta vie, mais que les autres jugent d'une façon différente de toi, prends garde à ne pas l'abandonner à cause de leurs considérations.» «Si tu n'agis pas bien, fuis cette action; mais si tu agis bien, pourquoi crains-tu ceux qui te blâment à tort ?» – «Crois que les injures et les mépris sont les remèdes de l'orgueil de ton âme; prie pour ceux qui t'injurient comme s'ils étaient de vrais médecins et sois convaincu que celui qui craint les mépris craint l'humilité et que celui qui fuit ceux qui l'irritent fuit la douceur.» Aussi, ne te trouble pas si quelqu'un te couvre d'injures ou t'accuse; car il est vraiment déraisonnable de te laisser influencer au point de te troubler quand quelqu'un veut mentir. Il se disait encore : Avec ceux qui haïssent la paix, j'étais, je suis et je serai pacifique; et quand je ne leur parle pas, ils me combattent sans raison. Aussi, il était heureux et il vivait en esprit dans la joie; car il n'avait en vue que Dieu seul pour lequel il souffrait et endurait tout.
4. Il disait en priant : «Mon âme attend l'opprobre et la misère; j'attends de la pitié, mais en vain, un consolateur et je n'en trouve aucun.» – «*Ceux qui sont assis à la porte parlent contre moi, et ceux qui boivent du vin font sur moi des chansons.* Mais moi, Seigneur, j'espère en toi; que je ne

sois pas confondu quand je t'invoque." Il se disait encore : Si tu supportes l'injure, tu connais la route de la longanimité; et si tu n'es pas troublé par une parole vaine, tu ne feras pas une mauvaise action.» Ne soyons pas peiné quand on nous blâme, mais seulement quand on nous blâme avec raison; car dans le premier cas, le mal ne dépend pas de nous, tandis qu'il dépend de nous dans le second. Les reproches des hommes attristent notre âme, mais ils obtiennent l'humilité à qui les supporte. «L'homme qui habile avec son prochain doit être comme une stèle de pierre; si l'on l'injurie, il ne se met pas en colère; si on l'honore, il ne s'enfle point.» Écoute saint Basile : *Tu ne veux pas qu'on dise du mal de toi ? Alors, n'en dis point. Tu désires être loué ? Alors, loue. Tu veux qu'on te fasse miséricorde ? Alors, sois miséricordieux. Tu veux qu'on te pardonne ? Alors, pardonne. Soyons à l'égard de notre prochain comme nous voulons que les autres soient envers nous.* Il disait encore : Malheur à moi, malheur à moi, car voyant la croix du Christ et lisant sa passion, je ne veux supporter aucune injure. S'il lui arrivait parfois de ne souffrir aucun affront, il se considérait comme quelqu'un ayant perdu un trésor. Il envisageait la récompense future et il priait ainsi : «Tu as fait de moi l'opprobre de l'insensé; je me tais et je n'ouvre pas la bouche, car c'est toi qui as agit.» *Vois ma misère et ma peine, et pardonne tous mes péchés.* Endurant ces opprobres, il ne rompit pas son jeûne : il mangeait tard, il mangeait peu, il mangeait frugalement, Sa nourriture était de faire la volonté de son Père qui est au ciel. L'enrichissement de l'âme, c'est le dénuement du corps; mais si celui-ci se trouve dans l'abondance, c'est elle qui est pauvre.»

5. Et chose étonnante, les matelots non seulement mangeaient et se délectaient parfois de tous les mets, sans songer à lui laisser quelque fruit ou des légumes, mais encore les plus insensés parmi eux le tournaient en dérision, car «la piété envers Dieu est en abomination au pécheur.» – «Comme il ne faut pas chercher de parole chez les poissons, de même il ne faut pas chercher de vertu dans les hommes grossiers.» Sa vue seule leur était insupportable, parce qu'il mangeait tantôt un oignon avec du pain, tantôt de l'ail, tantôt des radis, d'autres fois des herbes sauvages; et il leur disait : Frères, «que celui qui mange ne juge point celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas ne méprise pas celui qui mange, que le fort ne se glorifie pas dans sa force, ni le voluptueux dans ses délices; un aliment n'est pas chose qui nous recommande à Dieu; si nous en mangeons, nous n'avons rien de plus; si nous n'en mangeons pas, nous n'avons rien de moins; mais le commencement de la vie pour l'homme, c'est le pain, l'eau et les vêtements. Et grâce soit rendue à la bienheureuse nature d'avoir mis à notre portée les biens nécessaires; et ce qui échappe à notre portée n'est pas nécessaire. Quant à moi, je suis faible et je n'ai pas votre force; je n'ai pas non plus appris à assagir la nature en la rassasiant de nourriture; car le bois qu'on ajoute au feu attise la flamme.» Les pères disent aussi que, celui qui est maître de son ventre apprivoise les passions; mais s'il est vaincu par les aliments, il est porté aux plaisirs impurs.»

C'est cette raison qui fait dire à l'Apôtre : *Les aliments sont pour le ventre, et le ventre pour les aliments, et Dieu détruira l'un comme les autres;* dans un corps soumis par la mortification, les pensées ne peuvent se porter à des choses vaines.» Les matelots lui répondirent : *Toi, tu sais.* «Que celui qui peut comprendre, dit l'Évangile, comprenne.» – «Les gens sans instruction se taisent comme les poissons dans le filet qu'on tire de la mer.»

6. Le saint, en plaisantant, me racontait : Quand je les voyais manger des viandes grasses et des poissons, mon âme ressentait une joie indicible. Et c'était vrai, car il n'en éprouvait aucune jalousie. *L'homme jaloux se consume dans le chagrin et les gémissements à cause des succès du prochain. Il se souvenait de celui qui avait dit : Même si quelqu'un fait des miracles, s'il garde la virginité, s'il est fidèle au jeûne, s'il couche sur la dure et si sa vertu le fait monter jusqu'aux anges, pour peu qu'il soit sujet à la passion de la jalousie, c'est l'homme le plus abominable du monde. Celui qui t'aime parce que tu l'aimes, t'a rendu ta récompense; celui qui ne t'aime pas, bien que tu l'aimes, a constitué Dieu son débiteur à ton égard.*

7. S'il leur arrivait de mouiller près de quelque côte ou d'un cap, il avait l'habitude de descendre à terre soi-disant pour ramasser du menu bois, ou porter de l'eau, ou même pour quelque autre besoin, de façon à n'être pas vu par eux, et là il faisait sa prière à Dieu avec force genuflexions. Il agissait ainsi ne voulant pas montrer sa vertu, «car de même qu'un trésor découvert disparaît, de même la vertu reconnue et publiée se perd.» – «Le propre de la vanité est, en effet, la recherche de l'ostentation.» Après avoir achevé ses prières, il frappait sans pitié ses cuisses et ses épaules dénudées, tantôt avec une corde, tantôt avec un bâton, parfois même avec un nerprun, qui est un bois garni d'épines. Et s'il lui arrivait de se tenir sur une pierre creuse, il déchirait tellement ses cuisses avec les branches de nerprun, que son sang montait presque à la cheville, comme lui-même me le racontait, prenant Dieu à témoin. Mais, grâce à Dieu, jamais

ses plaies ne s'enflammèrent ni ne suppurèrent. En se frappant, il gémissait et se lamentait, appelant Dieu à son secours. Il agissait ainsi chaque fois qu'il était tourmenté par une pensée passionnée de désir ou de colère. Il me disait avec un doux sourire et un regard joyeux : «Adonne-toi de toutes tes forces à un labeur pour pouvoir éviter la fatigue des vains travaux.» En vérité, si quelqu'un n'est pas égorgé comme une brebis pour acquérir une vertu, n'importe laquelle, et ne verse son sang pour elle, il ne l'acquerra jamais.

8. Dieu a établi que nous recevrons la vie éternelle par la mort volontaire. Meurs et tu vivras. Tu ne le veux pas ? Te voilà déjà mort. N'avons-nous pas reçu l'ordre d'entrer dans le royaume des cieux par beaucoup de tribulations ? Le royaume des cieux consiste dans l'affranchissement des passions et la *gnose* que nous ne pouvons acquérir sans la miséricorde de Dieu. Le royaume des cieux, c'est la participation de l'Esprit saint. Voilà ce que signifie : *Le royaume des cieux est au-dedans de vous*. Que ceux qui sont en dehors de la contrainte continue, de la gêne, de l'abaissement, de l'affliction et de la patience selon Dieu ne disent pas : *Nous avons en nous l'Esprit saint*. La récompense de la vertu n'est jamais accordée sans œuvres, sans fatigues, sans sueurs. Les saints auront, dans la lumière éternelle du royaume, ce contentement spirituel, cette jouissance, cette joie; mais les âmes justes et fidèles en reçoivent déjà, dès cette vie, le gage et les prémices par la communication active de l'Esprit saint. C'est pourquoi quelqu'un dit : «Montre tes œuvres et exige ton salaire; donne ton sang et reçois l'Esprit.» Il ajoutait encore : Si tu veux frapper le diable, frappe-toi toi-même, car par les flagellations et les coups que tu te donnes pour Dieu, tu châties, en chacune de tes passions, le diable qui te tourmente et non toi-même.

9. J'ai vu le saint endurer d'une manière admirable les mêmes coups de discipline que je me donnais pour Dieu. Pauvre malheureux, il gémissait amèrement; mais, pour moi, cette douleur mêlée de joie, si j'ose m'exprimer ainsi, me reconfortait. Quelqu'un a dit : «Les passions cachées en nous nous imposent un esclavage, des souffrances et des châtements qui ne diffèrent en rien de ceux d'un pouvoir despotique qui est extérieur. Celui qui leur résiste vaillamment et qui, sans renoncer à la liberté de sa pensée, s'élance vers les luttes du martyr, celui-là ne manquera pas non plus d'obtenir des récompenses proportionnées. David ajoute : *Ils allaient en pleurant, portant la semence; ils reviennent avec des cris de joie en brandissant les gerbes de leur moisson; mais, si le Seigneur ne bâtit pas la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain; si le Seigneur ne garde pas la cité, la sentinelle veille en vain*. Il reprit : Une fois, nous nous rendîmes pour affaire aux places fortes établies le long du Danube. Notre travail achevé, nous revenions chez nous. Je réfléchissais sur mes péchés et je me disais en moi-même : Jusqu'à quand vas-tu remettre de plaire à Dieu ? Quel âge attends-tu ? Tu n'es plus un enfant, mais déjà un homme accompli. Si tu montres maintenant encore de la négligence, si tu retardes toujours de délai en délai et remets de jour en jour, tu ne progresseras jamais et tu t'égareras jusqu'à la fin. Applique-toi donc déjà comme un homme accompli à faire effort dans l'ascèse et l'attention, car la lutte consiste en cela, elle est déjà présente et n'admet pas de délai. Considère aussi que la générosité ou le relâchement dans la pratique d'une vertu donne la couronne de la victoire à celui qui lutte ou le laisse sans récompense. C'est ainsi que le bienheureux Paul qui avait lutté disait : *J'ai combattu le bon combat; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice*. Quant à toi, sans être encore un Paul, combats comme si tu voulais devenir semblable à lui.

10. Et comme nous naviguions sur le fleuve, ne pouvant rester maître de moi-même, je commençais à gémir et à me lamenter tantôt frappant ma figure, tantôt m'écorchant sans pitié; car mon cœur était comme embrasé par un feu. Quand les marins me virent agir ainsi, ils m'adjurèrent par ces paroles : *Crains Dieu, raconte-nous ce que tu as et ce que tu penses*. Comme ils m'adjuraient de diverses manières et que je ne pouvais les convaincre de se taire, je leur dis : *Si vous aviez autant de péchés et restiez impénitents comme moi, vous gémiriez plus que moi*. Ils me répondirent : *Nous autres aussi, nous sommes des pécheurs, c'est un fait; mais personne parmi nous ne gémit de cette manière, pauvre homme; aussi en concluons-nous que tu te lamentes pour quelque autre raison*. Mais moi, poussant un profond soupir, je leur dis : «*Ce fleuve que vous voyez sort du paradis, comme je l'ai appris, et entoure toute la terre. Je l'ai considéré comme une feuille où mes péchés sont écrits, car ils remplissent ou plutôt infectent tout l'univers*. En m'entendant, ceux qui parmi eux étaient insensés se moquaient de moi, et c'est tout naturel, car, comme dit l'Écriture : *Ne parle pas aux oreilles de l'insensé, car il méprisera la sagesse de tes discours*. Ceux qui étaient plus avisés disaient en gémissant : *Malheur à nous; si le juste a de la peine à se sauver, nous les pécheurs où trouverons-nous notre salut ? Si toi qui jeûnes, veilles, chantes, pries et nous sers, selon Dieu, nous des indignes, ainsi qu'un esclave*

acquis à prix d'argent et au milieu de si grandes privations, si toi tu as encore des péchés, nous qui avons le cœur dur, ignorons le repentir et ajoutons chaque jour à nos péchés, quel sera notre sort au jour terrible du jugement ? Malheur à notre insensibilité, car nous dépensons nos jours en vanités et en folies trompeuses.

11. Une fois, devant une nécessité urgente, le saint reçut l'ordre de monter au mât; mais épuisé par le manque de nourriture et le froid, il ne portait en effet qu'une tunique, n'avait pas de chaussures et était affaibli par ses blessures intolérables, ne sachant pas refuser, comme on l'a déclaré plus haut, il essaya de monter, mais il n'en eut pas la force. Il redescendit bien à regret, fit une prosternation et leur dit : *Pardonnez-moi, comme nous le commande le Seigneur; si j'avais été au-delà de mes forces, je serais tombé à la mer; je souffre d'un mal dans mon corps qui m'a enlevé toute vigueur.* Il parlait ainsi pour que la main gauche ne sache pas ce que fait la main droite, bien qu'une ville située au sommet d'une montagne ne puisse être cachée. La ville, c'est l'âme, et la montagne, ce sont ces hautes vertus sur lesquelles ceux qui y sont montés brillent comme des flambeaux dans le monde, étant en possession de la parole de vie, afin qu'ils puissent se glorifier au jour du Christ. Alors, eux, touchés de compassion et mus par une charité spirituelle, tombèrent à ses pieds et lui dirent : *Éloigne-toi de nous, serviteur de Dieu, car nous sommes pécheurs, de peur que Dieu voyant ton humiliation ne nous livre aux abîmes de la mer; sinon, recueille-toi dans le vaisseau en priant Dieu pour nous; et lui-même nous donnera la force d'accomplir ton travail.* Convaincu tout de suite, cet homme qui ne savait pas contredire resta un certain temps sur le bateau dans le recueillement.

CHAPITRE 6. DE CONCERT AVEC SA FEMME, LE SAINT MÈNE CHEZ LUI UNE VIE DE RECUEILLEMENT.

1. Rentré ensuite chez lui sain et sauf, grâce à Dieu, il fit connaître à son épouse l'épreuve qui lui était survenue. Et il ajouta : Il s'agit pour moi de choisir l'une de ces deux choses : soit me séparer de toi et de nos enfants et me retirer dans un monastère, soit rester avec vous et cesser tout travail, pour mortifier mon corps; il est impossible, en effet, à l'homme alourdi par le poids de la matière d'être léger. «Le souci des affaires de ce monde est vraiment un grand obstacle pour ceux qui veulent avancer dans la vertu et cause souvent la ruine du corps et de l'âme.» Pourquoi, en nous éloignant du service de Dieu, nous occupons-nous tous de choses vaines ? Est-ce donc nous qui produisons ce qui est utile à notre vie ? C'est Dieu qui nous distribue tout et l'empressement des hommes, s'il n'obtient pas le secours de Dieu, manque nécessairement son but. L'économie divine distribue les biens même sans le concours de l'homme. A quoi a servi l'empressement des hommes dont Dieu a dit : *Vous avez semé beaucoup et recueilli peu et en soufflant dans vos mains tout s'est évanoui ?* «Une âme, est-il dit, qui n'est pas détachée du tumulte de ce monde n'aimera pas Dieu réellement et n'exécrera pas le démon comme il le mérite; car elle a, une fois pour toutes, un voile importun, la sollicitude de la vie.» L'Écriture appelle monde les objets matériels, et mondains ceux qui appliquent leur intelligence à ces objets. Le monde, c'est le souci du corps plus que de l'âme; le monde, ce sont les convoitises de la chair. Aussi l'Apôtre dit-il : *Ceux qui sont au Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises.* Voici ce qu'il veut dire : Ceux qui se sont consacrés entièrement au Christ ont mortifié toutes les convoitises déréglées de la chair qui corrompent toute l'activité de l'âme. Toi donc aussi, si tu te consacres entièrement à Dieu et mortifies les convoitises de la chair, tu ne te mettras pas en peine de ce qui est temporaire. Les choses présentes de cette vie, bonnes ou mauvaises, sont comme une route. Les unes et les autres passent de la même façon et aucune d'entre elles n'est ferme ni stable, mais elles imitent le vol des oiseaux qui passent dès qu'ils ont paru. De même donc que les voyageurs qui suivent une route, qu'ils passent à travers des prairies ou à travers des ravins, ne tirent aucun plaisir, d'un côté, et ne supportent aucune peine, de l'autre – car, étant des voyageurs et non pas des citoyens, ils passent à côté de ces lieux et se hâtent vers leur propre patrie –, de même je te prie, toi aussi, de ne pas rester en admiration devant les merveilles de cette vie et de ne pas te laisser submerger par les afflictions d'avoir seulement en vue comment tu arriveras à notre patrie commune avec une grande richesse, je veux dire : assurance; car c'est le seul bien qui demeure, qui est ferme et immortel. Tout le reste est semblable à la fleur des champs, à l'ombre, à la fumée, à la roue et aux bulles d'air ou à quelque autre chose plus futile encore. En effet, tout se fane comme l'herbe, passe comme l'ombre, disparaît comme la fumée, tourne comme la roue et s'évanouit comme une bulle.

2. Sa femme, en entendant ces paroles, versait des larmes et le suppliait en disant : «Mon seigneur, n'abandonne pas celle qui jusqu'à présent a été ta servante, ne rends pas nos enfants

orphelins. Qu'ils ne se réjouissent pas à notre sujet, ceux qui nous attaquent, nos voisins intelligibles ou sensibles; ils s'arment parfois les premiers contre nous qui ne leur causons ni injustice, ni peine, ni ennui. Mais toi, reste en paix avec nous; quant à moi, si le Seigneur notre Dieu, grâce à tes prières, me donne la force, je travaillerai avec les enfants notre petit domaine, et je crois qu'il ne nous laissera pas manquer du nécessaire. C'est lui qui a dit à Abraham : *Je ne te laisserai ni ne t'abandonnerai point que je n'aie fait tout ce que je t'ai promis. Cherchez le royaume de Dieu et la justice*, dit l'Évangile, et tout cela vous sera donné par surcroit. C'est pourquoi David dit : *Je marchais au large, car je recherchais tes commandements*».

3. Convaincu par les paroles de celle qui le conseillait selon Dieu, il resta chez lui et construisit à l'intérieur de sa maison une logette assez grande pour lui permettre de plier les genoux et d'offrir à Dieu ses prières. Il se recueillit là de nombreuses années au milieu de sa famille, occupé uniquement de jeûnes, de psalmodie et de prières continuelles. Le jeûne établit le corps dans le calme; «la psalmodie apaise les passions; la prière prépare l'intelligence à vaquer à son activité propre;» le recueillement est le commencement de la connaissance de Dieu : «Arrêtez, est-il écrit, et reconnaissez que je suis Dieu». Le commencement de la purification de l'âme se produit, selon saint Basile, lorsque la langue ne parle pas des choses humaines, que les yeux ne se tournent pas de tous côtés pour voir les belles couleurs et les heureuses proportions des corps, que l'ouïe ne relâche pas la tension de l'âme par le charme des mélodies composées pour la volupté, ni par les mots des hommes plaisants et bouffons, ce qui contribue le plus à détendre la tension de l'âme. En effet, l'esprit qui ne se disperse pas à l'extérieur, qui ne se répand pas dans le monde par les sens, revient à lui-même, et par lui-même s'élève à la pensée de Dieu; alors brillant et resplendissant de la beauté divine, il trouve l'oubli de sa propre nature; aucun souci de nourriture, aucune préoccupation de vêtements ne distrait son âme, mais libre du côté des soucis terrestres, c'est tout son zèle qu'il transporte à l'acquisition des biens éternels.»

4. Il travaillait parfois à la réparation des filets des voisins, non pour un salaire, mais pour combattre l'acédie et par amour pour ses frères, en ayant sans cesse la psalmodie à la bouche. Il disait à ceux qui étaient autour de lui : «Même si tu mets la main au travail, que ta langue chante des hymnes et que ton esprit vaque à la prière ! Dieu exige que nous pensions toujours à lui. Si tu veux que le travail de tes mains soit pour toi divin et non terrestre, que le gain que tu en retires soit partagé avec les pauvres.» Il disait de même à propos de la psalmodie : «La psalmodie est l'œuvre des puissances incorporelles, dont la fonction est de servir Dieu sans cesse; cette fonction convient non seulement à tous les hommes – car il est écrit : *Que tout ce qui respire loue le Seigneur*, ou encore : *Chantez avec intelligence*, – mais aussi et spécialement aux moines qui ont choisi de mener une vie angélique.» Comme il y a pour les aliments un sens qui apprécie la qualité de chacun, il y a la sagesse pour les paroles de la sainte Écriture. Le palais savoure les aliments, est-il écrit; l'esprit discerne les paroles. Si donc quelqu'un distingue ainsi en son âme la force de chaque parole, comme il distingue par le goût la qualité de chaque aliment, celui-là a accompli le précepte qui dit : *Chantez avec intelligence. J'ai crié*, dit le psalmiste, *de tout mon cœur*, c'est-à-dire avec la bouche, l'âme et l'esprit. Là où deux personnes, les moindres, se trouvent réunies, Dieu est au milieu d'elles.

CHAPITRE 7. PÉNITENCES CORPORELLES

1. Il se lia le corps avec des fers pesants qui le serraient et le faisaient souffrir au point même qu'une odeur fétide se dégageait de ses blessures intolérables. Il me disait que l'auteur de l'Échelle mystique, énumérant les épreuves selon Dieu de la voie étroite, a écrit : «Les marques qui font reconnaître qu'on marche dans la voie étroite sont de mortifier le ventre, de rester debout la nuit entière, de se priver de pain, de boire de l'eau avec mesure, de prendre le breuvage purifiant de l'humiliation, de supporter les moqueries, les railleries, les insultes, de retrancher toute volonté propre, de persévérer dans les épreuves, de ne point murmurer dans le dédain, de se faire violence pour supporter les injures, de souffrir les injustices avec courage, de ne pas s'indigner des médisances, de ne pas réclamer quand on vous cause du tort, de ne pas se fâcher des mépris, de s'humilier dans les condamnations, et ainsi de suite. Bienheureux sont ceux qui marchent dans la voie que nous venons d'indiquer, car le royaume des cieux leur appartient.»

Je ne sais comment dire, mais saint Jean n'a pas mentionné les fers; moi, indigne, en les ajoutant, je dirai: La voie étroite te sera montrée par le poids des fers et leur lien serré qui provoquent des plaies fétides; mais on ne peut même pas tendre la main en haut, marcher rapidement ou se coucher sur le côté; et si parfois on le veut, on ne peut le faire sans une grande amertume et une grande douleur, car les fers s'enfoncent dans les plaies ou parfois même sont recouverts par les chairs meurtries: si on essaie de se coucher, ou de lever le bras, le fer se

soulève naturellement un peu de ses chairs; que résulte-t-il de ce mouvement ? Les initiés le savent.

2. Pour acquérir les vertus, il faut y mettre le prix; ce qu'on donne pour leur achat n'est ni l'or ni l'argent, mais le sang. C'est avec du sang que chacun de ceux qui le veulent, les achète une à une. *Donne ton sang, est-il écrit, et reçois l'Esprit. Le Seigneur ne couronne pas seulement ceux qui sont morts par l'épée et ont subi sous les tyrans le martyre, mais ceux aussi qui ont réussi dans l'ascèse et la charité. Comme ceux-là ont subi pour le Seigneur les violences, ces derniers aussi ont enduré pour le Seigneur les souffrances et l'ascèse. Mais ce qui paraît pénible et ridicule aux indolents et aux sensuels est considéré comme insignifiant par ceux qui aiment la peine et le repentir. «J'estime du reste, dit l'Apôtre, que les souffrances de la vie présente sont sans proportion avec la gloire qui doit nous être manifestée.»*

3. Dieu lui accorda aussi le don des larmes qu'il possédait comme une consolation dans ses douleurs. Et il disait : Avec de l'huile, la pierre à aiguiser enlève la rouille du fer; les larmes, selon Dieu, accompagnées d'aumônes, purifient l'âme de sa rouille. Comme le feu, s'il n'y a pas d'huile qui tombe sur lui, s'éteint, de même la prière sans aumône disparaît. Et de même qu'un oiseau sans ailes ne peut s'élever, de même la prière sans l'aumône, non seulement ne monte pas vers Dieu, mais elle l'irrite au contraire davantage. C'est pourquoi saint Basile, comme représentant de Dieu, dit : «Pourquoi pleures-tu en priant ? Toi qui voyant les larmes du pauvre ne l'assistes pas,» comment pourrai-je moi aussi te faire miséricorde ? «Tu n'as pas montré de la bienfaisance ? Je n'aurai pour toi, moi non plus, aucune pitié au temps de ton châtement». L'aumône n'a pas tant été établie pour nourrir le pauvre que pour acquérir la charité. Dieu, qui gouverne le riche, prend aussi soin du pauvre. Je lui dis alors : Comment ? *Est-ce donc en vain que l'aumône a été prescrite ?* Il répondit : *Non; mais elle devient le commencement de la charité pour ceux qui ne savent pas. Comme la circoncision du corps symbolisait celle du cœur, de même l'aumône est le maître qui enseigne la charité. A ceux qui ont reçu la charité par grâce, l'aumône est superflue.*

CHAPITRE 8. LE SAINT SE RETIRE DANS UN LIEU INHABITÉ DE L'ILE POUR VIVRE DANS LE RECUEILLEMENT.

1. Avidé de recueillement, le saint homme sortait la nuit et se retirait à l'écart; il s'établissait dans l'endroit le plus désert du lac, car cela favorisait sa tendance à se recueillir et à prier; et il ne pouvait ou, pour dire la chose plus exactement, il ne voulait pas s'en rassasier. C'est pourquoi il passait là deux ou trois jours, parfois même toute la semaine, sans nourriture et sans prendre quoi que ce soit. Souvent, il calmait sa faim en mangeant des herbes qui poussaient là. Par le jeûne prolongé et constant, le profond recueillement et les larmes abondantes, il rendait comme morte sa sensibilité au monde extérieur, tandis qu'il tenait en éveil les mouvements intérieurs de son âme. Son intelligence, possédée et illuminée par le souvenir continu de Dieu et la prière ininterrompue, était ravie en des contemplations divines et «s'ouvrait à la considération des biens spirituels. Il en ressentait un bonheur dont on pouvait difficilement l'arracher.» Il disait : «Il faut empêcher l'intelligence de tourner autour des choses sensibles, pour qu'elle n'y recueille pas des plaisirs et des chagrins. Car c'est le propre de la partie raisonnable de l'âme de s'occuper de la connaissance de Dieu et de la partie concupiscible de s'occuper de l'amour et de la continence. Il est, en effet, impossible que l'intelligence s'adonne à une chose sensible, si elle ne possède pas de toute façon une passion pour elle. La philosophie pratique diffère de la contemplation : la première élève le *practicos* au-dessus des passions et la seconde établit le *gnosticos* au-dessus des choses visibles en élevant l'intelligence vers les intelligibles qui lui sont apparentés.»

2. Il y a trois voies de salut, comme dit saint Jean Damascène, la voie pratique, la voie naturelle et la voie théorique. «Il y en a cinq pour la contemplation : la première est celle de Dieu, la deuxième celle des êtres corporels, la troisième celle des êtres incorporels, la quatrième celle du jugement, la cinquième celle de la Providence.» Le saint disait encore : Parfois je me sentais comme diminué par les douleurs du corps et je me disais : «Ce dont tu n'auras pas besoin une fois débarrassé du corps, cela méprise-le, et ce dont tu auras besoin quand tu seras débarrassé du corps, c'est à cela qu'il faut t'appliquer et pour cela appeler Dieu à ton aide. Ne t'asservis pas à l'amour passionné et déraisonnable du corps, de peur que, par ce vain souci, tu n'aies point de part à la prière et au travail du cœur. De plus, les pourceaux du monde sensible ont les yeux attachés à la terre; mais toi, être intelligent, pourquoi veux-tu regarder en bas contrairement à ta nature ? Abandonne les contemplations d'en-haut, être impur – *est impur devant le Seigneur tout prévaricateur et tout orgueilleux*, et descends en enfer pour considérer tes semblables et leurs

tourments douloureux et intolérables; tu dois bientôt, misérable, être compté parmi eux.» «Regarde, l'envoyée, qui vient derrière toi, a atteint la porte. Pourquoi restes-tu inactif ? A ce départ, il n'y a pas de retour». Ah ! comment supporteras-tu alors le ver venimeux ? Comment supporteras-tu l'enfer et le grincement des dents ? Comment supporteras-tu la fournaise de feu qui ne s'éteint pas ? Comment cette pénible obscurité te couvrira-t-elle ? Ah ! comment Dieu te séparera-t-il des justes ? Comment te séparera-t-il des saints anges ? Comment te placera-t-il avec les démons dont tu as imité les actions durant ta vie qui fut vaine ? Tu n'as pas eu peur de Dieu, tu n'as pas respecté les hommes, tu n'as pas eu pitié de toi-même; qui donc aura pitié de toi ? Dieu est juste et ses jugements sont équitables; c'est pourquoi il te rendra selon tes actions.»

3. Rempli de componction, il disait encore dans les gémissements et les lamentations :

Aie pitié, aie pitié, aie pitié, ô mon Christ,
Toi qui connais les cœurs, j'ai péché, ne me condamne pas;
reçois mes pleurs dans l'amertume de mon âme,
qui a été produite, hélas, par le venin du péché.
Par ta passion, guéris les passions de mon âme;
par tes blessures, soigne les blessures de mon intelligence;
par ton sang, purifie mon sang, comme tu sais;
rends-moi participant de ton corps divin.
Que le fiel dont tu as été abreuvé par un ennemi, ô Christ,
me libère au plus tôt du venin du serpent;
que ton corps étendu sur le bois de ta Croix
élève mon intelligence vers ta contemplation.
Que la tête que tu as inclinée sur la Croix
élève ma tête contre les ennemis.
Que tes mains très pures, clouées sur la Croix,
me fassent monter vers toi de l'abîme de perdition;
que ton saint visage, souffleté et bafoué par les méchants,
fasse rayonner de joie mon visage souillé par l'iniquité.
Que l'âme que sur la Croix tu offris à ton Père
me conduise vers toi, grâce à ton secours,
afin que je sois libéré de cette nourriture douce-amère
dont les pourceaux comme moi font leurs délices,
et que je sois jugé digne d'être nourri de Toi,
ô mon Christ, ô volonté toute sainte, maintenant et dans les siècles.

C'est ainsi qu'il se faisait des reproches à lui-même, se lamentait et demandait pitié, ne voulant pas que son intelligence s'appliquât à la contemplation, mais qu'elle s'en détachât et songeât nuit et jour à ses propres péchés. Puis il rentra de nouveau chez lui pour voir sa femme et ses enfants. Il agissait ainsi fréquemment, quand le temps n'était pas mauvais.

CHAPITRE 9. DU RECUEILLEMENT ET DE LA PRIÈRE

1. Et je lui demandai : *Père, qu'est-ce que le recueillement et la prière ?* Il me répondit : «Ne pas te laisser entraîner par ce qui ne te concerne pas, comme disent les pères. Le recueillement est l'abstention du mal et l'accomplissement des commandements. Tel est le sens de la parole : *Abstenez-vous et reconnaissez que je suis Dieu.* Il nous conduit non seulement à la connaissance de Dieu, mais aussi à son saint amour. Le Seigneur dit en effet : *Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles.* Il y a six choses, comme disent les pères, dont il faut s'abstenir pour pouvoir connaître Dieu : premièrement, le péché; deuxièmement, un ordinaire qui excite les passions; troisièmement, la fréquentation de gens sans retenue; quatrièmement, une profession qui ne s'accorde pas à la vie selon Dieu; cinquièmement, la dissipation qui tire l'esprit en toutes sortes de directions; sixièmement, l'aboulie ou manque total de volonté personnelle. On nous appelle, en effet, des abstinents du mal et des artisans du bien. La prière est, au dire des pères, une ascension de l'intelligence vers Dieu. Celui-là mène l'oraison à la perfection qui, sans cesse, fait fructifier pour Dieu toute son intellection première; sache aussi que, l'attention qui cherche la prière la trouvera; car la prière suit plus que toute autre chose l'attention; il faut donc rechercher celle-ci.» Dans la prière, l'homme reconnaît que Dieu lui a pardonné ses péchés. Quand nous nous tenons seuls devant Dieu sans que quelqu'un puisse nous voir ou nous entendre, alors l'âme reconnaît comment Dieu est disposé à son égard et comment elle est disposée elle-même à l'égard de Dieu.

2. Il y a sept manières et sept sortes de prières, comme dit l'abbé Anastase. Trois d'entre elles existent sous l'empire de la peur et du châtement; les quatre autres se font par ceux qui assurent leur salut et ont part au royaume de Dieu. Quand l'homme est plongé dans les voluptés, il se tient à la prière comme un homme condamné et sans confiance, comme un homme digne de la peine de mort; dans la deuxième manière, l'homme se tient devant Dieu et lui parle comme un débiteur; la troisième manière diffère des deux précédentes, car on se présente au Maître comme un esclave, mais l'esclave reste sous l'empire de la crainte et des coups; dans la quatrième, l'homme se comporte à l'égard de Dieu comme un serviteur à gages, libéré de la servitude et s'attendant à recevoir une récompense à cause de la miséricorde de Dieu; dans la cinquième manière, meilleure que les quatre premières, on se tient devant Dieu et on lui parle comme ami; dans la sixième manière, supérieure à celle-ci, l'homme parle à Dieu en toute confiance comme un fils; *car j'ai dit : vous êtes des dieux, vous êtes des fils du Très-Haut, vous tous qui le voulez*; dans la septième manière, qui marque un progrès et qui est la meilleure de toutes, on prie en frères adoptifs du Christ, devenu le premier-né d'un grand nombre de frères fidèles, pour qu'ils soient héritiers du Christ, comme s'écrie Paul. Si donc quelqu'un s'entretient avec Dieu dans sa prière comme un condamné, un débiteur ou un esclave craignant les coups, celui-là n'est pas délivré de ses propres péchés; mais là où descend l'Esprit saint, là il y a affranchissement du péché. Notre Seigneur lui-même nous a ainsi enseignés : *Celui qui m'aime gardera mes commandements, et moi aussi je l'aimerai et je me manifesterai à lui*. En conséquence, le vrai signe du pardon des péchés pour le chrétien est celui-ci : la manifestation du Christ qui se fait dans l'âme. «Bienheureux, dit-il, ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.» Mais en voilà assez sur ce sujet.

CHAPITRE 10. CHARITÉ A L'ÉGARD D'UNE VIEILLE FEMME MALADE

1. Ce vrai disciple et imitateur du Christ visitait aussi les malades, se souvenant de la parole du Sage : *Celui qui ferme l'oreille au cri du malade invoquera lui-même le Seigneur qui ne l'écouterà pas*, et de Job : *Mes proches ne m'ont pas regardé, j'appelle mon serviteur et il ne m'obéit pas; ma bouche supplie ma femme, je suis un inconnu parmi eux, la terre est l'habitation de tous les mortels*. Pensant à ces paroles, il se rendit alors chez une vieille femme, alitée depuis longtemps et soignée par sa fille. Elle avait aussi une autre fille qui vivait dans un village distant de dix-huit milles ou un peu plus. On apporta un message à la vieille femme, lui apprenant que celle-ci était mourante. Très affligée, elle se lamentait avec sa fille, qu'elle voulait envoyer vers sa sœur, proche de sa fin; mais elle n'osait le faire, parce qu'elle était jeune et qu'elle craignait qu'il ne lui arrivât quelque chose. Le saint, mu par la compassion, sous l'inspiration de la grâce divine qui habitait en lui, dit à la vieille femme : *Veux-tu que je conduise en toute sûreté ta fille chez sa sœur malade ?* Elle lui répondit : *Très volontiers, car ce n'est pas à un homme, mais à un ange de Dieu que je la confie*. Celui-ci, sans tarder, partit avec elle. A leur arrivée, ils trouvèrent la malade encore en vie. Celle-ci avec une joie extrême embrassa sa sœur ainsi que l'homme de Dieu lui-même; puis, ayant prié, elle rendit son âme à Dieu. Ils restèrent là pour rendre à la morte les derniers devoirs; le lendemain il ramena la jeune fille à sa mère. Tel était cet homme compatissant, miséricordieux, charitable.

2. Ayant entendu ce récit de sa bouche, scélérat que j'étais, je lui demandai : *A quoi donc pensais-tu en parcourant tant de milles avec elle, et encore en un lieu désert ? La beauté, plus rapide qu'un trait, blesse et atteint l'âme par les yeux*. Il me répondit : *Ce n'est pas tant la beauté naturelle qui rend beau un visage, mais les dispositions de celui qui le considère. Crois-moi, je ne me souviens pas d'avoir éprouvé la moindre pensée de passion; je croyais faire route avec mon enfant*. Voici la définition de la chasteté, à ce qu'on dit : «Un sens intérieur constamment appliqué à Dieu, comme la tendresse des amants pour leur amante». Définition exacte, car «celui qui repousse l'amour par l'amour est chaste.» Je repris : *Certainement. Celui qui, comme toi, vit avec sa femme dans une aussi parfaite continence et qui a reçu la grâce de demeurer avec elle dans l'impassibilité doit, à plus forte raison, être chaste avec une femme étrangère*. Saint Maxime dit : «Celui qui, parvenu au sommet de l'affranchissement des passions, possède la charité parfaite, ne fait plus de différence entre soi et autrui, entre sa femme et une étrangère, un fidèle et un infidèle, un esclave et un homme libre, un homme ou une femme. Mais supérieur à l'esclavage des passions, il ne voit plus dans les hommes que leur unique nature. Il les considère tous de la même manière et se comporte de la même façon à l'égard de tous. Il n'y a plus pour lui ni Grec ni Juif, ni homme ni femme, ni esclave ni homme libre, mais le Christ est tout en tous.» C'est pourquoi tu es heureux d'avoir été jugé digne d'un tel don. Il me répondit : «On ne peut déclarer

heureux celui qui est encore en vie à cause de l'incertitude de l'issue; mais celui qui s'est acquitté de ses obligations et a terminé sa vie par une fin sans reproche, celui-là peut désormais être certainement déclaré heureux.» Le fait de déclarer ou d'être déclaré heureux n'est pas louable; puisque tu penses d'une manière droite, ne parle pas pour faire plaisir. *Ceux qui vous nomment heureux, dit l'Écriture, vous égarent et troublent la route que vous suivez.*

L'amour selon Dieu t'empêche de voir nos défauts. Il est impossible que ceux qui n'ont pas été élevés dans les mêmes habitudes, qui ne désirent pas les mêmes biens et qui ne considèrent pas les mêmes choses comme bonnes ou mauvaises, deviennent amis. Car c'est la ressemblance des manières, l'égalité de la vie et le fait d'admettre les mêmes choses comme fausses ou salutaires qui rend les amitiés véritables et sûres. Mais si quelqu'une de ces choses fait défaut, il n'y a pour l'amitié aucune garantie. Si pour les autres vertus la mesure est excellente, pour la charité, plus on la possède, plus on est agréable à Dieu. Ne désire jamais acquérir un ami qui ne peut faire du bien ni à ton âme ni à ton corps. Nous prenons un plus grand soin des parties de notre corps que nous croyons plus utiles à nous-mêmes. L'olivier ne promet rien à celui qui le cultive, mais c'est en produisant beaucoup de bons fruits qu'il l'a convaincu d'en prendre un plus grand soin.

3. La nuit durant laquelle il avait rendu la jeune fille à sa mère, le saint vit réellement une vierge très belle portant un vêtement plus blanc que la neige. Son manteau abritait pour ainsi dire toute la terre. Dès qu'il la vit, il lui dit, très étonné : *Ma Souveraine, qui es-tu et pourquoi es-tu venue ici ?* Elle lui répondit : *Je m'appelle Théocharie et je suis venue te visiter.* En même temps, elle l'embrassa et le couvrit de son manteau. Le parfum inexprimable qu'il sentit aussitôt le fit revenir subitement à lui et le remplit de joie, de plaisir et d'allégresse. C'est ainsi que Dieu récompense ceux qui le glorifient.

CHAPITRE 11 DE LA BIENFAISANCE

1. L'homme était tellement compatissant, comme je l'ai déjà dit, qu'il donnait les instruments et les objets de sa maison, même ceux qui lui étaient nécessaires, à qui en avait besoin. Il les cédait, comme si c'était lui-même qui les recevait; il rendait des services, comme s'il en bénéficiait lui-même. Dieu aime celui qui donne avec joie. Aussi est-il écrit : *Il sème, il aide les pauvres; sa justice demeure à jamais.* Il est inutile de parler du pain et des autres aliments et surtout de ceux dont les malades ont besoin. Son épouse, le sachant, s'en réjouissait, comme si elle les fournissait elle-même. Le saint disait : «Il faut faire l'aumône, mais à ceux qui la méritent et avec discernement; car comme le laboureur sème non sur une terre ordinaire, mais sur une bonne terre, afin qu'elle porte des fruits, ainsi faut-il répandre les bienfaits sur des gens pieux qui possèdent l'esprit de Dieu, afin d'obtenir d'eux, grâce à la prière, une bonne récolte. Car il est écrit : *Fais le bien à un homme pieux et il te rendra sinon par lui-même, du moins par le Seigneur.* Saint Basile dit aussi : «As-tu accueilli avec empressement un saint ? C'est le Christ que tu as accueilli. As-tu honoré celui que le Seigneur honore ? Ton honneur remonte au Seigneur. Prends les saints comme associés à cette vie, afin qu'ils te reçoivent comme associé dans la vie future.» Le saint se disait encore : Ouvre ta porte à tout étranger, selon Job, pour que tu sois rendu digne des mêmes louanges. Mais si tu veux répandre tes bienfaits sur les pauvres, donne de tes propres biens; les biens des autres, en effet, sont plus amers que l'ivraie. Sinon, supporte avec joie l'injustice de ceux qui te font du tort, prie pour eux sincèrement, et tu seras miséricordieux et digne de miséricorde. *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* Si tu vois ou entends quelque chose pouvant peiner ton frère et que ton cœur s'enflamme à cause du commandement de Dieu, cela aussi te sera compté par lui comme miséricorde. De même, si quelqu'un t'injurie ou te frappe et que tu ne répliques pas avec impudence pour ne pas peiner ton frère, mais que tu l'amènes, s'il veut bien, par la douceur à la mansuétude, cette manière d'agir est aussi le propre de la véritable miséricorde.

2. Il disait encore à sa femme : Etre bienfaisant et dire la vérité, c'est ressembler à Dieu. La disposition à la charité se fait connaître non seulement en donnant ses biens, mais beaucoup plus en distribuant la parole de Dieu et en rendant des services matériels. Il est bon de faire du bien à tous, mais surtout à ceux qui ne peuvent pas le rendre. Le patriarche Abraham, qui exerçait l'hospitalité, restait assis devant sa tente, invitant ceux qui passaient. Il recevait à sa table tout le monde sans distinguer les barbares des hommes vertueux. C'est pourquoi il fut jugé digne du merveilleux festin où il accueillit en hôte les anges et le Maître de l'univers. Nous autres aussi, exerçons l'hospitalité avec une grande ardeur et beaucoup d'empressement, afin d'accueillir non seulement les anges, mais Dieu même. Car Jésus a dit : *Tout ce que vous avez fait à un de ces gens de rien, c'est à moi-même que vous l'avez fait.* On fait du tort à tous ceux auxquels on peut

rendre service, mais auxquels on ne veut pas le faire, et on s'expose à la condamnation et à la sentence du Seigneur qui dit : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et ses envoyés; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger;* énumérant ensuite le reste, il ajoute : *J'étais malade, et vous ne m'avez pas assisté.* Ainsi se comportait l'homme de Dieu et, dans la mesure du possible, il ouvrait sa maison à tout le monde.

CHAPITRE 12. HOSPITALITÉ OFFERTE PAR LE SAINT A UN VOYAGEUR SURPRIS PAR UN ORAGE

1. Un orage ayant éclaté avec des éclairs et des coups de tonnerre, il tombait une pluie abondante. Au déclin du jour, le saint étant assis devant sa demeure, un voyageur arriva, épuisé par le froid. S'arrêtant près de la maison, il regarda le saint et lui dit : *Monseigneur, où est la maison du père Cyriaque, le miséricordieux ?* Celui-ci réfléchit et étonné lui répondit : *Je suis le père Cyriaque et, dans cette localité, il n'y a personne portant le même nom que moi; mais j'ignore qui est le miséricordieux. Fais-moi donc connaître, à cause du précepte du Seigneur, sur quoi tu te fondes pour parler ainsi.* Cet homme pieux reprit : *Tombé d'une façon inattendue dans un très mauvais temps, je sombrais, insensé que j'étais, à cause de mon amour-propre, dans la tempête de mes pensées. Je m'encourageais à la confiance en Dieu et je le priais très instamment de fermer les yeux sur mes nombreuses fautes et de me faire voir un abri avec le salut. Tandis que je priais ainsi, un soldat à cheval, très beau, se présenta à moi et me dit : Ne sois pas dans l'affliction; Dieu prend soin de toi. Et me montrant de loin cette localité, il ajouta : Dès que tu y arriveras, cherche la maison du père Cyriaque le miséricordieux, et il te soulagera. C'est ainsi qu'il me parla. Mais je ne sais ce qu'est devenu celui qui s'entretenait avec moi. Pour l'amour de la vérité, c'est pour cette raison que je t'interroge, mon seigneur.*

2. Le saint reconnut que c'était de la part de Dieu que cet homme était arrivé vers lui ou plutôt qu'il était envoyé par lui. Tout de suite il le fit entrer chez lui et mit de l'eau dans un bassin pour le laver. Mais celui-ci, par respect, ne le lui permit pas. Le saint lui dit alors : *Essaie de comprendre qui a lavé les pieds des disciples et ce que le Seigneur a dit à Pierre, ardent comme toi, et cesse ta vaine résistance. Comme vous me verrez faire, dit le Seigneur, ainsi vous agirez.* Cet homme docile se soumit sans réplique à la volonté du saint qui, selon son habitude, lui lava les pieds et le fit changer de vêtement. Puis, la table étant mise, il se réjouissait avec toute sa famille. Il exhortait ainsi sa femme : «N'oublie pas les serviteurs de Dieu, n'enlève pas leur souvenir de ton cœur. S'il en vient un chez toi, reçois-le comme s'il était le Fils de Dieu, car le Seigneur a dit : *Celui qui vous reçoit, me reçoit.* Tu te prosternerás devant lui jusqu'à terre; car ce n'est pas devant lui que tu te prosternerás, mais bien devant Dieu qui te l'a envoyé. Tu prendras de l'eau et tu laveras ses pieds, et tu écouteras ses paroles avec le respect voulu. Après Dieu, honore comme un serviteur de Dieu celui qui a fait du bien à ton âme.» Tu as vu ton frère, tu as vu ton Dieu. *Voici le jour que le Seigneur a fait; livrons-nous à l'allégresse et à la joie.* Il ne cessait par des élans intimes de bénir et de remercier Dieu d'avoir été jugé digne de recevoir un homme aussi bon, conduit par un guide parfait ou plutôt par un ange. Ils passèrent la plus grande partie de la nuit à s'entretenir de l'ascèse et de ce qui est utile à l'âme. *Que ta vie, est-il écrit, confirme tes paroles.* De même un sage a dit : *La grâce appartient non pas à ceux qui parlent, mais à ceux qui vivent bien.* Comme le jour commençait à luire, ils se firent leurs adieux et se séparèrent.

3. Il disait encore : Celui qui donne à un riche ne diffère en rien de celui qui verse de l'eau dans la mer. Celui qui rend un service doit immédiatement l'oublier; mais celui qui le reçoit doit toujours s'en souvenir. Un bienfait n'est jamais oublié par ceux qui sont reconnaissants. Ne rappelle pas ton bienfait à ton ami, car tu serais comme ne l'ayant pas fait. La richesse de la charité est inépuisable. En donnant, on reçoit et en répandant, on amasse. Mais donner à ceux qui ne le méritent pas, revient à ne pas donner à ceux qui le méritent. Il est louable d'admirer la vie des saints; leur porter envie, voilà une source de salut. Mais vouloir d'un coup imiter leur comportement est déraisonnable et impossible.

CHAPITRE 13. GRAVE ACCIDENT SURVENU A SA FILLE

1. Une autrefois encore, alors qu'il était recueilli dans sa cellule, sa fille, âgée de dix ans, jouait avec une de ses compagnes du même âge. Sous l'influence de l'Ennemi, celle-ci lui lança une pierre et lui creva l'œil droit. Ce que voyant, la mère, émue en ses entrailles et saisie par cette épreuve subite, commença à se troubler et à accabler d'injures celle qui venait de le faire, ainsi que ses parents. Voyant que le saint non seulement ne sortait pas de sa cellule et ne prononçait aucune parole mauvaise, mais qu'il remerciait Dieu, tout en versant de chaudes larmes (car il se

croyait lui-même la cause d'un tel accident), elle l'appelait un homme aux entrailles d'airain et sans cœur. Elle ignorait que *toute adversité est légère pour un homme qui n'est pas léger* et que, *comme les bateaux de bonne qualité ne sont pas ceux qui naviguent par beau temps, mais ceux qui résistent à la tempête et échappent au danger, de même les hommes qui résistent à la colère et à l'émotion sont grands et courageux.*

2. D'une voix calme et paisible, il disait à sa femme : Tu as très bien fait de n'abandonner aucun de tes avantages. Tu as, en effet, le pouvoir de dire du mal, et moi celui de ne pas écouter. Je ne descends pas dans une lutte où le vaincu est meilleur que le vainqueur. Une parole mauvaise entraîne de mauvaises actions. Ne laissons pas diriger nos paroles par la colère, mais faisons cesser la colère par des paroles. Les dragons sont terribles et les aspics nuisibles; mais parmi ces bêtes malfaisantes, la femme est deux fois plus dangereuse. Si la colère est funeste, elle l'est avant tout pour ceux qui se sont mis en colère; et la justice punit des gens pareils. Réprimez la colère; car, en sortant de la mesure, elle devient la mère de la folie. C'est pourquoi je t'exhorte à empêcher ta langue de pécher, car il n'est pas permis à l'organe des hymnes de proférer des paroles mauvaises. Ne sais-tu pas que *la colère perd même les sages* ? Supporter est le propre de la douceur. *Les doux recevront la terre en héritage.* Quel autre héritage existe-t-il pour une nature raisonnable en dehors de la connaissance de Dieu ? Ceux qui se laissent aller à la colère sont entraînés hors de cet héritage. Ne te souviens-tu pas de l'Écriture qui dit : *La colère de l'homme n'opère point la justice de Dieu*, et, *l'homme irascible n'est pas honorable* ? Si cela est vrai pour celui-là, à plus forte raison pour toi. Et encore : *J'ai livré mon dos à ceux qui me frappaient, mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe, je n'ai pas soustrait ma face aux outrages et aux crachats. Ils ont percé mes mains et mes pieds.* Ne comprends-tu pas, malheureuse, quelle est la différence entre l'injure adressée au roi et celle qui est faite à un scarabée ? Puisque le Seigneur dit : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi.* Il ne faut pas que tu préfères l'amour de notre fille au commandement du Christ, de peur que tu ne lasses disparaître la colombe par cette noirceur et que tu ne sois trouvée indigne de lui. Ne te souviens-tu pas du conseil de l'Apôtre : *Bannissez du milieu de vous toute espèce d'aigreur, d'emportement, de colère, de cris, de médisances, en un mot toute méchanceté.* Quand il dit toute, il ne laisse aucun prétexte à la colère, soit nécessaire, soit raisonnable. Préfère marcher sur une épée plutôt que d'être dominée par la colère; subis de préférence la colère plutôt que de la montrer. L'état de paix est angélique, l'état de trouble est diabolique.

3. Comme elle était hébétée par le chagrin et qu'elle lui répondait, il ajouta : «Il faut que tu parles sur de tels sujets et moi je ne dois pas te répondre. Tu prêtes facilement l'oreille au mal et tu en dis volontiers; quant à moi, je ne suis pas accoutumé à en dire et il m'est odieux d'en entendre. Un homme, voyant *quelqu'un tenir des propos nombreux, mais peu sensés*, dit : *Celui-ci ne me semble pas capable de parler, mais il est incapable de se taire.* Il vaut mieux se taire que de parler en vain. Ô femme, comment n'as-tu pas appris à te taire de celui qui t'a enseigné à parler ? Si tu réfléchissais beaucoup, tu ne parlerais pas tant. Connais-toi toi-même, de peur qu'en disant ce que tu veux, tu n'entendes ce que tu ne veux pas. Celui qui prodigue ses paroles inutilement, entend avec déplaisir les propos qu'il a tenus avec plaisir. Ne fais pas punir ceux qui t'ont causé du tort; c'est assez pour eux qu'ils soient humiliés par leur propre malice. Prends garde à la colère, car elle est dépourvue de raison. Personne ne peut délibérer sûrement étant en colère. Habitue ta langue à rester en repos; car souvent tu trouveras ainsi la voie des choses. En réalité, c'est une excellente leçon pour les hommes que de désapprendre le mal. Que notre parole se fixe en ton cœur. Ou ne sais-tu pas que la rébellion vient de l'insolence et de l'orgueil, ce qui est un signe diabolique ? Ne sais-tu pas que *le méchant ne cherche que rébellion, mais le Seigneur dépêchera contre lui un ange impitoyable* ? Sache que, *comme l'union de l'eau et du feu est contre nature, de même la rébellion et l'humilité s'opposent entre elles.* La rébellion a causé la perte de beaucoup, entre autres de ceux qui avec Dalhan et Abiron se révoltèrent contre Moïse. *La terre*, dit l'Écriture, *s'entrouvrit et engloutit Dathan.* Je t'exhorte donc à cesser de combattre contre Dieu, les hommes et toi-même. Si toi, tu aimes ta fille, combien plus Dieu qui l'a créée et a donné son sang pour nous ! S'il avait voulu que l'œil de notre enfant fût conservé intact, qui aurait pu l'endommager ? Aussi répétait-il comme Job : «Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté; que le nom du Seigneur soit béni,» et encore : «Pardonnez toute faute, c'est faire preuve de compassion; se quereller avec l'offenseur, c'est un indice de méchanceté.»

4. De même que celui qui a insulté une image impériale est jugé comme ayant offensé l'empereur lui-même, ainsi évidemment celui qui injurie un homme créé à l'image de Dieu se rend

coupable de péché. Par ces paroles et beaucoup d'autres, il adoucit, grâce à Dieu, l'*irascible* de sa femme et l'établit dans le calme de la charité et de la paix avec ceux qui l'avaient irritée involontairement. Si donc l'homme pacifique est appelé fils de Dieu, à plus forte raison celui qui rend les hommes amis; si celui qui réconcilie seulement les gens est fils de Dieu, de quoi ne serait-il pas digne, celui qui rend amis ceux qui se sont réconciliés ? Il a d'abord établi la paix en lui-même, puis il l'a procurée aux autres. En lui se réalisait la parole de l'Écriture : *Heureux les pacifiques, car ils seront appelés fils de Dieu*. Ceux qui maîtrisent et domptent la colère et la convoitise et qui vivent selon la justice en œuvres et en paroles dans une foi sans défaillance, ceux-là sont des hommes pacifiques accomplis, qui en toute occasion empêchent la raison de dévier.

Sévère dit aussi : «L'homme pacifique ne l'est pas seulement par les paroles, mais aussi par la vie, le regard et le discernement de la paix véritable.» Le propre de l'homme pacifique n'est pas d'être doux envers tous, mais de refréner et de réprimander les pécheurs, s'il y a lieu. C'est le sens de la parole : «Que le juste me frappe avec bonté et qu'il me reprenne,» et de cette autre : «Que l'huile du pécheur n'orne jamais ma tête» c'est-à-dire : Je ne veux pas être loué par les pécheurs et recevoir pitié et paix de leur part; mais au contraire, ceux qui contrarient mes passions et les brisent, voilà ce qui est (pour moi) la miséricorde et la paix. La vertu n'est point portée à craindre le vice; mais on a souvent vu le vice respecter la vertu. L'homme intempérant s'est souvent retenu en présence de l'homme maître de soi et l'ignorant s'est tu, plein de trouble, en présence du sage. De même une colère violente s'est radoucie au contact d'un homme doux. L'homme doux s'établit lui-même et établit les autres dans la paix. La colère a englouti beaucoup d'hommes et avant tous les autres ceux qui s'irritent.

La fille qui avait perdu un œil survécut un peu de temps à la disparition complète de toute douleur; puis elle tomba malade et mourut.

CHAPITRE 14. PÈLERINAGE A LA VIERGE DES BLACHERNES A CONSTANTINOPE

1. Ami des églises et de Dieu, le saint s'était donné comme règle de se rendre à pied à Constantinople tous les vendredis de l'année, de se prosterner et de vénérer Notre-Souveraine des Blachernes et de revenir chez lui après l'achèvement de la doxologie nocturne. La distance est, selon certains, de trente-six milles ou de quarante. Et il me disait : «Autant je me plaisais sur la route à cause de la fraîcheur du printemps et de l'automne, autant je souffrais du froid de l'hiver et de la fatigue de la route.» Il ajoutait encore : «Je plains l'homme qui est tourmenté par deux maux, je veux dire le froid et la faim. Celle-ci affaiblit le corps selon celui qui a dit : *Ma peau s'est collée à mes os*. Si, de plus, on a le corps serré dans des fers, que l'on souffre du froid et que l'on s'impose des veilles, on doit être plaint quatre fois. Ne consens pas à rendre inutile la moitié de ta vie par l'inconscience du sommeil; mais que le temps de la nuit soit partagé entre le sommeil et la prière. Et que le sommeil lui-même devienne une occasion de dévotion. Prie premièrement pour être purifié des passions, deuxièmement pour être délivré de l'ignorance, troisièmement de toute tentation et dérélition. Comme la pluie qui tombe sur la terre donne aux plantes une qualité particulière, douce à celles qui sont douces, astringente à celles qui sont astringentes, de même la grâce de Dieu venant directement dans les cœurs des fidèles permet aux vertus d'avoir une opération propre. Elle devient nourriture à celui qui a faim du Christ, breuvage très doux à celui qui a soif, vêtement à celui qui a froid, repos à celui qui peine, espérance de cœur à celui qui prie, consolation à celui qui est dans le deuil. Et de même que tout vice aboutit au plaisir défendu, de même chaque vertu mène à la consolation spirituelle; si le premier prédomine, il excite en outre ce qui lui est propre, tandis que la seconde réveille tout ce qui lui est apparenté, comme dit l'abbé Marc.»

2. Une très forte famine étant survenue dans le pays, et la famine et la peste étant la cause d'une grande mortalité, cet homme admirable fut privé pour un peu de temps des biens nécessaires. Dieu l'éprouvait. *comme l'or dans la fournaise*. «Tu éprouves ceux qui mettent en toi leur espérance à la vue des enfants des hommes.» *Nombreux sont les malheurs des justes, mais de tous le Seigneur les délivrera*, non en ne permettant pas qu'ils soient éprouvés, mais en leur donnant, avec la tentation, le moyen d'en sortir et la force de la supporter, comme mon récit le montrera plus loin. Il m'exhortait par ces paroles : Que ces pensées ne t'affligent pas : Je vivrai sans honneur et je ne serai rien nulle part. Dis-toi plutôt à toi-même : Est-ce mon affaire d'être honoré par les autres ? Comment donc se fait-il que je considère cela comme un déshonneur ? En tout cas, je dois m'occuper seulement de ce qui dépend de moi, de ce en quoi je puisse me rendre méritant. Si ta raison te suggère qu'il est bon de secourir les enfants et les amis, réprime-la par ces paroles : Comment les secourir ? Veux-tu que je leur accorde des biens ou que je les rende illustres ? Mais ces biens sont-ils en notre pouvoir ? Ne nous sont-ils pas

étrangers ? Qui peut donner à un autre ce qu'il ne possède pas lui-même ? Mais ta raison te dira : Acquiers-en, afin de leur en donner. Dis-lui alors : Que puis-je acquérir en restant réservé, fidèle et libre ? Montre-moi le chemin. Si tu prétends me faire perdre mes biens à moi, pour procurer aux autres ce qui n'est pas un bien, considère que tu es sans principe et sans esprit de suite. Que veulent les amis véritables et les enfants ? De l'argent ou un ami et un père fidèle et réservé ? Tu diras certainement un ami et un père fidèle. Efforce-toi donc de leur être utile. Il ne faut pas du tout considérer comme amis et enfants ceux qui préfèrent l'or à un ami fidèle ou à un père. Car il suffit à chacun de se montrer digne de son état.

3. Le saint avait un peu de pain, mais ne voulant pas en prendre, il le laissa à sa femme et à ses enfants, et prit la route de la capitale. Ayant parcouru dix-huit milles ou un peu plus, il commença à sentir de la faiblesse et à se préoccuper à cause du manque de nourriture et de la fatigue du chemin. Et tantôt il se regardait comme malheureux et se reprochait ce qu'il éprouvait à cause de son manque de courage et de sa paresse, tantôt il priait Dieu de lui donner la force, car *l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*. Et Dieu, qui est prompt à secourir et bon, et qui a dit : *Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point*, et encore : *Voici mes serviteurs, qu'ils mangent et boivent, et ils seront dans l'allégresse*, Dieu lui montra un pain frais posé sur une pierre et une cruche d'eau. A cette vue, le saint se tourna de côté et d'autre sans voir personne. Il s'approcha alors du pain, fit sa prière et en mangea jusqu'à ce qu'il fut rassasié. Le pain était délicieux, à ce qu'il disait. Il but de même de l'eau. Quant à ce qui restait du pain donné par Dieu, il le mit dans le sac qu'il avait l'habitude de porter. S'étant levé, il fit sa prière en ces termes : *Je te remercie, Seigneur, car tu nous as donné aujourd'hui notre pain quotidien et tu as rassasié l'âme avide et tu as comblé de biens l'âme affamée. Béni sois-tu, toi qui nous nourris depuis notre jeunesse, qui donnes à toute chair la nourriture, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles*. Puis il prit un pas alerte, entra dans le sanctuaire de Dieu et rendit, dans les larmes et la joie spirituelle, des actions de grâces à la Mère de Dieu et à son Fils.

CHAPITRE 15. EMPRISONNEMENT DU SAINT PAR LE CURATEUR DE NÉAPOLIS

1. Et il me disait : *Ne te détourne ni à droite ni à gauche, mais suis la voie royale. La pauvreté et la gêne avec discrétion et selon la raison sont une voie royale; mais la mortification indiscrette et la condescendance déraisonnable sont nuisibles, parce que contraires l'une et l'autre à la raison*. Le saint avait l'habitude de faire parfois l'insensé selon Dieu. Car l'âme se modèle sur ce qu'elle fait et s'y conforme. Il y en a qui au milieu des épreuves vivent dans la sagesse de Dieu; il y en a aussi qui commettent le péché devant la face des saints. «En ceux qui veillent sur eux-mêmes les défauts sont les gardiens de la justice.»

2. En revenant de Notre-Souveraine, il arriva à la localité de Néapolis. Quand le curateur lui demanda : *Qui es-tu et d'où viens-tu ?*, il gardait le silence, feignant d'être muet. L'ayant questionné une fois, puis deux, sans recevoir aucune réponse, il le frappa en disant : *Dis-moi qui tu es*. Mais celui-ci montrait le ciel tantôt de la tête, tantôt de la main. Le saint ayant fait cela deux ou trois fois, le curateur se fâcha, le frappa de nouveau et, le prenant pour un espion, le mit aux entraves. Quand on le frappait, le saint se disait : «Ne récuse pas les foudres; s'ils frappent en foulant aux pieds, s'ils tendent pour carder, du moins par là ton vêtement deviendra-t-il éclatant. Si l'on te frappe, garde le silence et accepte ces cautères de l'âme ou plutôt ces flambeaux de la chasteté. Se vaincre soi-même est la première et la meilleure de toutes les victoires, tandis qu'être vaincu par soi-même est, de toutes les défaites, la pire et la plus honteuse. Sache que ce n'est pas celui qui injurie et frappe qui outrage, mais la persuasion que l'on est outragé par lui. Cela apparaît clairement par ce fait que souvent, si c'est nous qui parlons et agissons ainsi à l'égard de nous-mêmes, nous n'en souffrons pas.»

«Supporte les afflictions, car c'est avec elles que sont tressées les couronnes pour ceux qui luttent. Exerce-toi à la patience comme nous savons que la pratiquèrent les martyrs, puisqu'on réclame de nous le témoignage de la conscience. Il est nécessaire que les héritiers d'Eve soient affligés; mais si nous supportons volontiers les afflictions, la malédiction sera transformée en bénédiction. La tempête montre la valeur du pilote, le stade celle de l'athlète, le combat celle du général, le malheur celle de l'homme magnanime et la tentation celle du chrétien. Comme les fatigues des combats préparent des couronnes aux athlètes, de même l'épreuve de la tentation mène le chrétien à la perfection, si nous recevons avec la constance qu'il faut, en toute action de grâces, ce qui nous est dispensé par le Seigneur.»

3. Il avait, par la permission de Dieu, passé deux jours et deux nuits attaché au carcan et à jeun, quand un homme connu de lui passa par là. Celui-ci, dès qu'il le vit, lui dit très étonné :

Homme de Dieu, qu'as-tu fait pour être en un tel endroit ? Le saint répondit : *Ce n'est pas l'endroit qui donne de la dignité à la vertu, mais la vertu à l'endroit. Dieu ne réprouve pas un endroit, il demande seulement une chose : une pensée fervente et une âme tempérante. Je n'ai fait aucun mal, par la grâce du Christ, et je me trouve ici parce que c'est sa volonté et celle du curateur. Dès que le Christ le voudra, il me sortira d'ici.* Le curateur, en apprenant cela, s'écria plein d'admiration : *Vraiment, Dieu a choisi ce qu'il y a de plus insensé dans le monde, ce qu'il y a de plus faible, ce que l'on méprise et ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est.* Tombant à ses pieds, il fit une prosternation devant lui, puis lui ayant demandé pardon, il le renvoya en paix. Le saint chantait en marchant : «Ils tendirent un filet sous mes pieds et ils firent fléchir mon âme. Notre âme, comme le passereau, s'est échappée du filet de l'oiseleur; le filet s'est rompu et nous avons été délivrés. Notre secours est dans le nom du Seigneur.»

CHAPITRE 16. DIRECTIVES QU'IL REÇOIT D'UN SAINT MOINE DE CONSTANTINOPLÉ

1. Une autre fois, le saint, ayant appris qu'il y avait dans la capitale un moine exemplaire par sa vie et ses paroles, désira lui parler, lui confier tout ce qui le concernait et apprendre de lui la vérité, de peur de courir ou d'avoir couru en vain. "Celui qui peine dans l'indécision s'appauvrit complètement; mais celui qui court avec espoir est doublement riche. Quand on craint les médecins, la gangrène se met aux blessures; souvent même nombreux sont ceux qui en meurent.» Saint Basile dit aussi : «Un homme qui ne demande pas conseil, c'est un navire sans pilote, abandonné aux caprices des vents,» et ailleurs : «C'est une chose vraiment sainte que la consultation : union de pensée, fruit de la charité, preuve de l'humilité. L'orgueil est capable non seulement de faire penser qu'on n'a besoin de personne, mais aussi de se figurer qu'on est seul en état de donner les meilleurs conseils.» En conséquence, le saint se souvenait de ces passages de l'Écriture : «La voie de l'insensé est droite à ses yeux, mais le sage écoute les conseils,» et «Le frère aidé par son frère est comme une ville forte et élevée; il est solide comme un palais établi sur de bonnes fondations, et les conseils des sages valent plus que des mains nombreuses,» et encore : «Mon fils, fais tout avec conseil; bois le vin avec conseil, c'est-à-dire la parole spirituelle de la vérité qui réjouit les cœurs des fidèles,» et encore : «Un homme sans conseil est un ennemi pour lui-même;» et «Quand la direction fait défaut, ils tombent comme des feuilles; le salut est dans l'abondance des conseils.» Et il évitait de s'en tenir à sa propre opinion.

2. C'est pourquoi il alla chez le moine dont on vient de parler. L'ayant rencontré, grâce à Dieu, et s'étant entretenu avec lui, il fut loué par le père Hilarion – c'était le nom de l'homme – sur tout ce qu'il faisait, sauf sur les fers qu'il portait. Le saint disait à l'homme juste : «Sans doute, quelques pères en ont fait usage pour se mortifier, mais c'étaient ceux qui avaient choisi de vivre loin de la société en anachorètes sur des colonnes ou dans des grottes et non pas ceux qui séjournèrent dans des villages et des villes; ceux qui portent des fers et vivent dans le monde, bien qu'ils essaient de cacher leur vie selon Dieu, si du moins elle est selon Dieu, dans la mesure de leur possible, ceux-là ne peuvent passer longtemps inaperçus. Peu à peu, on les appelle des hommes bardés de fer.» (Et en vérité, c'est ainsi que tous appelaient le juste jusqu'au moment où il émigra de son corps vers le Christ.) «Il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé; rien de secret qui ne doive venir au grand jour.» Le père Hilarion lui dit encore : «Les hommes vertueux sont portés à surestimer ces ascètes; d'où s'ensuit la vaine gloire, la spoliatrice des bons; car, comme la fourmi amasse les grains, de même la vaine gloire amasse les afflictions. Les tièdes, au contraire, ne cessent de les insulter; d'où résultent, en ceux qui n'ont pas l'habitude de se critiquer eux-mêmes, les ripostes outrageantes et tout ce qu'elles engendrent. C'est le fait d'une âme forte et aux convictions fermes de résister à ceux qui veulent l'entraîner et de ne rien faire pour plaire aux hommes, de fixer son regard sur cet œil divin, toujours vigilant, et d'attendre de lui seul une approbation, de négliger la leur et de considérer comme rien les louanges ou les blâmes, de les négliger comme si c'était de l'ombre ou des songes, de la fumée ou des bulles. Quantité de gens, ne pouvant supporter les outrages des hommes, ont trébuché et sont tombés. *Il y a, dit l'Écriture, une honte qui conduit au péché.* Ce n'est pas le fait du premier venu de n'accorder aucune attention à ceux qui l'outragent, se moquent de lui et veulent le tourner en ridicule.»

3. A ces paroles, l'homme de Dieu, si humble, qui avait pour toujours renoncé à sa propre volonté, tomba aussitôt aux pieds du père Hilarion et lui demanda l'autorisation d'enlever les fers. *Je hais, dit-il, les souffrances qui m'occasionnent un dommage spirituel.* Le père y acquiesça. En jetant les fers aux pieds de ce saint homme, il lui dit : *Voici que le chien est délié de ses chaînes. Prie donc Dieu de me protéger du Mauvais, de peur qu'emporté par la violence de mes passions, je ne fasse du mal non seulement à moi-même, mais aux autres.* Il continua : *Si tu le permets, je lierai mon corps avec des cordes, car je ne tiens pas à vivre confortablement.* Ce qu'il fit. Le père,

étonné de voir ses plaies très douloureuses, admira son humilité, vrai don de Dieu – «car l'humilité n'est pas la condamnation de la conscience, mais la connaissance de la grâce de la compassion de Dieu»; il comprit aussi sa patience et la pureté de ses intentions et pria pour lui en ces termes : *Que Dieu, qui donne sa grâce aux humbles, voie ton humilité et tes travaux et t'élève au-dessus des convoitises de la chair ! Qu'il fasse de toi un «homme parfait dans la force de l'âge, réalisant la plénitude du Christ, grâce à la liberté de ton âme, et qu'il te donne l'Esprit saint dans la patience et l'action de grâces ! Le Seigneur est esprit; là où est l'esprit du Seigneur, là se trouve la liberté.* Celui qui soutient que la divinité n'est pas en nous par l'esprit qui y habite, alors que l'apôtre Jean dit : *A ceci nous savons qu'il demeure en nous, à l'Esprit qu'il nous a donné, celui-là a perdu tout espoir.* Si Dieu n'est pas en nous, nous n'obtiendrons ni vie ni biens éternels. L'Écriture dit : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* Et encore : *Votre corps est le temple du saint Esprit, que vous tenez de Dieu et que Dieu vivifie.* Et saint Paul : *Je te prie devant Dieu qui donne la vie à toutes choses.* Et le Christ qui donne la vie : *Mes brebis écoutent ma voix; je leur donne la vie éternelle.* Nous sommes vivifiés par l'Esprit, comme dit Paul : *Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous.* Je te confie donc à la sainte Trinité; puisse-t-elle ne pas me priver de tes saintes prières !»

CHAPITRE 17. VISITE DU SAINT A UNE COMNÈNE ET ENTRETIEN AVEC ELLE

1. Hilarion jugea bon d'envoyer, comme un grand trésor, Cyrille avec une lettre, vers une dame célèbre qu'il honorait. On l'appelait Comnène ¹ et elle n'était pas encore impératrice. Le pieux Michel Doucas détenait alors depuis peu le sceptre de l'empire. On ne voit pas plus l'éclat de la vertu cachée que celui de l'or enterré. Le saint se rendit donc auprès d'elle et lui remit la lettre. L'ayant lue, elle le reconnut grâce à son maintien, à sa démarche, à son regard, à la pâleur et à la maigreur de son visage, car il était très réservé dans ses manières. Elle se leva, tomba à ses pieds en lui demandant ses prières et sa bénédiction. Lui-même, ayant plié le genou, lui demandait de prier pour lui. Devant l'insistance de cette dame, le saint pria pour elle en ces termes : *Que le Seigneur Dieu te rende digne de jouir des biens de la Nouvelle Jérusalem tous les jours de ta vie ! Puisses-tu voir les enfants de tes enfants ! Que tes fils règnent sur les villes et les nations et que leur nom devienne célèbre et redoutable à tous leurs ennemis !* Ce souhait se réalisa avec le temps, bien que peu d'hommes connaissent cette sainte prédiction.

2. S'étant relevée, elle prit avec dévotion et respect la main du saint, entra dans sa chambre et lui dit : *Dis-moi, serviteur de Dieu, une parole de salut qui convienne à mes forces.* Il répondit : «Tant que quelqu'un est dominé par ses passions, on ne peut encore le considérer comme serviteur de Dieu, car il est serviteur de ce qui le domine. Aussi est-il écrit : *On est asservi à ce par quoi on a été vaincu.* A cause du mot de l'Écriture: *Tous seront instruits par Dieu, écoute ce que dit Daniel à Nabuchodonosor : Ô roi, agrée mon conseil; rachète tes péchés par l'aumône et tes iniquités par la miséricorde envers les malheureux.* Et David : *Il fait des largesses, il donne aux pauvres; sa justice demeure à jamais.* Que la bienfaisance et la foi ne te quittent pas; fixe-les à ton cou. Cherche le bien devant le Seigneur et les hommes, et tu trouveras grâce. Ne prive pas le pauvre de sa subsistance et ne fais pas souffrir celui qui a faim. Ne repousse pas le suppliant qui souffre et ne détourne pas du pauvre ton regard. Qui fait la charité au pauvre prête à Dieu. Saint Basile dit : *Tu n'as pas été miséricordieux, tu n'obtiendras pas miséricorde; tu n'as pas ouvert ta maison, tu seras renvoyé du royaume; tu n'as pas donné ton pain, tu ne recevras pas la vie éternelle.* Et le Seigneur : *Vendez ce que vous avez et donnez-le en aumônes. Faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor qui ne vous fera pas défaut dans les cieux, où ni ver ne détruit, ni voleur ne perce le mur ou ne vole. Car où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.»*

3. Puis la dame lui dit : *Je veux manifester mes pensées à ta sainteté, mais j'ai peur de ne pas rester fidèle à tes paroles et d'offenser Dieu.* Le saint répondit : Il n'est pas possible à celui qui craint vraiment Dieu d'avoir peur, puisque lui-même a dit de ne craindre personne en dehors de lui. Un homme craintif montre qu'il a deux maladies : le peu de foi et l'amour de son corps. La timidité est un manque de foi; une âme orgueilleuse est l'esclave de la timidité. Dévoiler ses pensées à des pères spirituels est un indice du redressement de la vie; mais les cacher, c'est montrer une âme soumise aux passions. Ce n'est pas en courant avec les voleurs et en prenant le parti des adultères qu'on pourra jamais les corriger, car on est pris d'affection pour la passion. Les pensées mauvaises qu'on entretient volontiers en cachette dans son cœur produisent des

¹ Il s'agit d'Anne Dalassène, mère d'Alexis I^{er}.

plaies difficiles à guérir et une grande putréfaction; mais on en obtient facilement la guérison si on les découvre à ceux qui possèdent la science et la sagesse pour les guérir. Un vice qu'on ne révèle pas est une maladie cachée de l'âme. Saint Barsanuphe dit : *Si quelqu'un prétend faire de lui-même quelque chose de bien sans avoir demandé conseil, celui-là est opposé à la loi et n'a rien fait conformément à la loi.* Si quelqu'un agit après avoir questionné, celui-là agit par le Christ qui a accompli la loi et les prophètes. C'est un signe d'humilité que de demander conseil et c'est être imitateur du Christ qui s'est humilié lui-même jusqu'au rang d'esclave. Il est donc avantageux de questionner humblement plutôt que de suivre sa propre volonté. Les paroles des saints sont les paroles de Dieu et non des hommes. Les paroles de Dieu sont des paroles de vie et celui qui les possède en lui-même et les garde a la vie éternelle. Celui qui n'accepte pas le conseil ne marche pas dans la voie droite et tombe fatalement dans des précipices et des ravins. Celui qui interroge, qui entend la réponse et désobéit, celui-là peut, s'il se condamne lui-même et s'humilie, trouver ainsi un peu de miséricorde; mais celui qui n'interroge pas ne peut ni entendre, ni désobéir, ni obtenir miséricorde. Le malade qui souffre de l'estomac éprouve d'abord de la répugnance pour les nombreux aliments qu'on lui donne, mais s'il en trouve un ensuite qu'il prenne volontiers, il suffit qu'il en mange pour recouvrer la santé. Ainsi en est-il de l'âme négligente. Bien que souvent, entendant l'ordre, elle refuse d'obéir, elle en a du moins honte après un certain temps et trouve naturellement quelque chose qu'elle accomplit avec de meilleures dispositions, parce que cela lui plaît, et ainsi elle est sauvée.»

4. Elle lui dit : *Il en est ainsi. Mais sache que je crains les petites tentations plus que les grandes, comme les paroles oiseuses, les injures, la calomnie et autres semblables.* Et le saint de riposter : «Ne crois pas que celui qui néglige les petites choses puisse se distinguer dans les grandes. Il est écrit : *Ce qui est petit aux yeux des grands n'est peut-être pas petit; ce qui est grand aux yeux des petits n'est pas nécessairement parfait.* Est grand en chacun de nous ce qui nous domine, et petit ce que nous dominons. Il en est de même pour les athlètes : celui qui triomphe est le plus fort, et celui qui est vaincu est plus faible que le vainqueur, quel qu'il soit. Si le démon ne fait passer pour insignifiants les petits manquements, il ne peut autrement conduire aux plus grands. Les plus grandes fautes sont naturellement engendrées par les plus petites. On commet les fautes les plus graves parce qu'on ne cherche pas à corriger, comme il faut, les fautes légères. Garde-toi donc des fautes légères et, grâce au Christ, tu ne tomberas pas des sommets.»

5. Dès que la dame eut entendu ces paroles, remplie de joie et pénétrée de repentir, elle lui fit l'aveu de ses manquements les plus fréquents et les plus graves; elle en demanda pardon et sollicita des conseils appropriés pour savoir comment, quand, et que choisir. Le bienheureux s'entretint avec elle sur toutes ces questions, répondit à toutes ses demandes et résolut ses doutes. «Interroge ton père, dit l'Écriture, et il te l'apprendra; tes aînés, et ils te le diront.» Elle ressentit une joie peu ordinaire pour s'être entretenue avec un homme rempli de la sagesse divine. «Qu'ils soient nombreux ceux qui vivent en paix avec toi, mais pour tes conseillers, prends-en un entre mille.» Cette femme qui aimait les moines, lui donna une somme d'argent, qu'il ne voulait pas recevoir. Mais par des serments elle le persuada d'accepter, car il craignait beaucoup le saint nom de Dieu et l'aimait. Puis ayant prié pour elle et ses enfants, il retourna chez lui. Il possédait encore un peu d'argent, car le reste il l'avait sagement distribué aux pauvres. Il disait que ceux qui reçoivent l'aumône peuvent être classés en trois groupes, comme disent les pères : Les ascètes parfaits ne recevaient en général pas facilement quoi que ce fût. Les moyens ne demandent pas qu'on leur donne quelque chose, mais si quelqu'un leur fait spontanément l'aumône, ils acceptent comme venant de Dieu ce qu'on leur envoie. Si nous sommes faibles et que nous ne puissions pas subvenir à nos besoins, demandons avec beaucoup d'humilité et acceptons, tout en nous blâmant nous-mêmes toujours. Si un homme te fait de lui-même l'aumône et que tu sois dans le besoin, reçois-la; mais si tu n'en as pas besoin, ne la reçois pas du tout. Le démon te tente, peut-être, afin que tu reçoives ce qui ne t'est pas nécessaire. – Cette visite eut lieu de cette manière.

CHAPITRE 18. PÈLERINAGE DU SAINT A CHONAI ET MÉSAVENTURE EN COURS DE ROUTE

1. Une autre fois le saint désira se rendre à Chônai pour y vénérer le miracle accompli par saint Michel archange. Il lui arriva de loger dans une auberge et l'aubergiste était un voleur. Celui-ci commença donc par l'examiner et lui dit : *Toi, qui es-tu ? Et d'où viens-tu ? Tu as les yeux d'un voleur et ta façon de parler le montre bien. Que contient ton sac ?* Le saint lui répondit : «Pourquoi donc ma liberté est-elle mise en jugement par une autre conscience ? Moi, par la grâce du Christ, je ne suis pas un voleur, mais étant un homme pécheur, je vais à Chônai pour y vénérer l'archange



Michel. Dans le sac que j'ai avec moi, parce que je ne veux pas mendier, et pour me conformer au commandement du Seigneur, je porte de chez moi trois pièces d'or et un miliarésion. Il est écrit dans les Constitutions des saints apôtres : *Bienheureux celui qui peut s'aider lui-même et n'opprime pas l'orphelin, la veuve ou l'étranger, puisque le Seigneur même a dit qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.* Malheur donc à ceux qui possèdent et acceptent avec hypocrisie ou qui, pouvant subvenir à leurs besoins, veulent être secourus. Chacun de nous rendra compte au Seigneur Dieu au jour du jugement. Celui qui reçoit à cause de sa situation d'orphelin ou de la faiblesse de la vieillesse, de son état de malade ou de l'entretien de nombreux enfants, celui-là non seulement ne sera pas blâmé, mais encore il sera loué. Il sera honoré par Dieu qui le considère comme un autel pour les sacrifices. Comme il prie avec diligence pour ceux qui lui donnent, il ne reçoit pas dans l'oisiveté, mais leur restitue par la prière, autant qu'il peut, la récompense de leurs largesses. Un tel homme est déclaré bienheureux par Dieu, comme on vient de le dire. Saint Éphrem ajoute : *Bienheureux le moine qui ne mange pas gratuitement son pain, mais grâce au travail de ses propres mains, selon l'Apôtre, et qui donne aux autres de ses propres labeurs; car il se reposera dans le sein d'Abraham. Malheur à celui qui vit dans la négligence et qui ne travaille pas quand il le peut, car il a perdu sa voie.* Et moi-même, bien que serviteur inutile du Christ, je désire observer les paroles des saints. Par l'observance des saints commandements, notre conscience se purifie et nous avons confiance en Dieu. Et c'est elle qui donne naissance en nous à son amour. *Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles.* C'est pour cette raison, comme je te l'ai déclaré, que j'ai les trois pièces d'or et le miliarésion.» A ces mots, l'aubergiste ou plutôt le voleur enleva du sac les pièces de monnaie mentionnées plus haut. Il n'y a là rien d'étonnant. Une âme aux dispositions mauvaises pense au mal et considère les bonnes actions

du prochain comme des défauts. L'aubergiste examina ensuite son vêtement et voulut l'en dépouiller; le voleur avait même commencé à le faire, quand le saint, se voyant plongé dans la tentation, commença à invoquer son aide habituel et empressé.

2. «Comme l'effort au service de Dieu se nomme vertu, de même l'affliction contre notre attente s'appelle tentation. Ainsi «Dieu éprouvait Abraham, c'est-à-dire l'affligeait dans son intérêt, non pas pour apprendre qui il était - il le connaissait, en effet, lui qui sait tout avant même que quelque chose se fasse -, mais afin de lui fournir des occasions d'acquérir une foi parfaite. Ensuite il dit à l'aubergiste : *Crains Dieu, ne me dépouille pas de mon vêtement au milieu des femmes qui sont avec toi et ne découvre pas la nudité de mon corps; mais, si tu le veux, fais-le dans quelque coin de ta maison.*

3. «Le péché est achevé quand on pêche par pensée et par action. Il n'est qu'à moitié fait lorsque le péché s'arrête à l'intention en pensée. Celui qui pêche en esprit ne doit pas être entièrement impuni, mais autant le mal qu'il commet est incomplet, autant les peines seront diminuées.» Cet homme cruel et sans miséricorde le dépouilla. Mais dès qu'il vit les plaies faites par la corde qui l'enserrait et sentit leur odeur fétide, pénétré de remords, il le rhabilla et le laissa partir. Le saint s'encourageait lui-même ainsi : Il t'a pris ton argent. Mais si tu supportes noblement ce vol, tu recevras une récompense égale à ce que tu aurais mis dans la main des pauvres. Celui qui donne aux pauvres et celui qui, pour Dieu, ne se venge pas du voleur et ne le maudit pas font la même chose. Quand le motif de la dépense est un, il est évident que la couronne est une. Il disait à Dieu : Tu as changé mes lamentations en allégresse. Tu m'as rendu mon sac et tu m'as ceint de joie. Seigneur, mon Dieu, je te louerai à jamais; tu ne nous as pas livrés en proie à leurs dents, car «quand les hommes se sont élevés contre nous, ils nous auraient dévorés tout vivants.» Dès qu'il se fut un peu éloigné, l'aubergiste se mit à crier derrière lui. Cyrille, l'ayant entendu, s'arrêta, pensant qu'il serait de nouveau soumis par lui à quelque épreuve. Les lutteurs sont soumis à la tentation, afin qu'ils augmentent leur richesse; les frivoles, afin qu'ils se défendent de ceux qui leur font du mal; ceux qui sommeillent, afin qu'ils soient excités à la vigilance; ceux qui sont éloignés de Dieu, afin qu'ils se rapprochent de lui, et ceux qui sont les familiers de Dieu, afin qu'ils s'établissent dans une plus grande familiarité. On appelle aussi tentation le diable lui-même et la manière selon laquelle l'ennemi a l'habitude de tenter les hommes. Comme on ne peut faire un instrument de fer sans le plonger dans le feu, de même on ne peut devenir saint sans triompher des épreuves et des tentations de l'ennemi, comme disent les pères.

4. Dès que l'aubergiste l'atteignit, il sortit les trois pièces d'or et le miliarésion, les lui remit en lui demandant son pardon et sa bénédiction, et ajouta : *Maintenant je sais que tu es un homme de Dieu.* Le saint, étonné de la conversion de l'aubergiste, s'écria : «Tous mes os diront : Seigneur, Seigneur, qui est semblable à toi, délivrant le malheureux d'un plus fort que lui, le malheureux et le pauvre de celui qui le dépouille ? Je te célébrerai, parce que tu m'as exaucé et que tu as été mon salut.» Puis, acceptant de l'aubergiste les trois pièces d'or et le miliarésion et lui ayant pardonné, il lui dit : Ne sais-tu pas qu'une pensée mauvaise obscurcit l'intelligence et qu'elle nous porte à considérer non la route elle-même, mais ce qui est au bord ? N'es-tu pas chrétien ? Ne sais-tu pas qu'un chrétien, c'est une imitation du Christ, autant que cela est possible à un homme, en paroles, en œuvres et en pensées avec une foi droite et sans reproche à la sainte Trinité ? N'es-tu pas croyant ? Ne sais-tu pas que celui qui dit avoir une foi droite, mais qui commet le péché, ressemble à un visage privé de ses yeux ? N'as-tu pas entendu le Seigneur qui dit : «J'étais étranger et vous m'avez accueilli; nu et vous m'avez vêtu ?» Et encore : «Allez loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais un étranger, et vous ne m'avez pas accueilli; nu, et vous ne m'avez pas vêtu.» Et toi, tu dépouilles de leurs vêtements ceux qui sont habillés. Comment pénètres-tu dans le temple de Dieu ? Comment baises-tu l'icône de notre Seigneur Jésus Christ, étant impur et ayant les lèvres souillées ? Je ne sais pas si tu reçois les mystères divins et immortels, ce qu'à Dieu ne plaise ! Comment ne crains-tu pas Dieu ? Ne sais-tu pas que l'homme qui se laisse persuader par quelqu'un qui n'est pas de Dieu, n'a pas en lui la crainte de Dieu ? Ta vie n'est-elle pas de courte durée ? N'es-tu pas mortel ? Le Seigneur ne te rendra-t-il pas selon tes œuvres ? Écoute-moi et repens-toi, pauvre homme, et avoue tes actions à ton père spirituel, si tu en as un. Souviens-toi de ce passage de l'Écriture : «Car j'ai dit : Je veux confesser au Seigneur mon iniquité; et toi, tu as remis l'impiété de mon cœur.» Suis ses conseils et il te conduira, avec l'aide de Dieu, à la vérité. L'aveu des fautes les fait disparaître. L'Écriture ne dit pas simplement : «Confesse tes fautes» mais elle ajoute «le premier,» c'est-à-dire : N'attends pas qu'on te fasse des reproches, ne laisse pas venir l'accusateur. Mais le devançant, prends le premier vivement la parole, pour arrêter

la langue de l'accusateur.» L'ayant exhorté par ces paroles et beaucoup d'autres, il le bénit et reprit son chemin, tout heureux, en remerciant Dieu de la conversion inespérée de l'aubergiste.

5. L'homme de Dieu était tellement confirmé et établi dans la crainte de Dieu qu'en craignant lui-même Dieu, il formait à la crainte du Seigneur ceux qui ne le craignaient pas. Comme la cire non échauffée ni longtemps amollie ne peut recevoir l'empreinte du sceau posé sur elle, de même l'homme ne peut recevoir le sceau de la vertu de Dieu s'il n'est pas éprouvé par des afflictions et des tentations nombreuses. *Ma grâce te suffit, car ma puissance se déploie dans la faiblesse.* Puisque le Christ a déclaré bienheureux celui qui pratique et qui enseigne, considère donc qu'il a d'abord placé la pratique et ensuite l'enseignement. Lorsque la pratique précède et que l'enseignement fait défaut, les œuvres suffisent, car elles enseignent ceux qui en sont témoins d'une façon plus éclatante que la voix. Rien n'entraîne autant dans le chemin de la vérité que la perfection de notre comportement. On ne fait pas tant attention à nos paroles qu'à nos actions. – Parvenu au temple de l'archange Michel, il y entra, se prosterna devant sa sainte icône et lui demanda de le garder toujours sans dommage, sain et sauf, à l'abri de tous ses ennemis, visibles et invisibles. Puis, avec l'aide et la grâce de Dieu, il retourna chez lui.

CHAPITRE 19. VISITE DU SAINT A SON PÈRE SPIRITUEL ET CONSIDÉRATIONS SUR DES OUVRIERS NÉGLIGENTS

1. Une autre fois, le saint voulut aller saluer son père spirituel, qui résidait dans la localité de Néapolis sur le Bosphore, au monastère de Saint-Philippe. Ce père avait l'âme vaillante et le corps robuste. Il possédait aussi quelques ruches. Un ours essayant un jour de les lui détruire, le père lui dit : *Si c'était toi qui les avais rassemblées, je dirais que c'est bien; mais si c'est moi tu as mal fait de venir ici.* Comme l'ours n'obéissait pas, prenant un bâton, il le frappa à la tête et l'étendit raide mort d'un seul coup. J'ai raconté ce fait pour montrer sa force corporelle. Il était non seulement de noble origine, selon le monde, mais aussi orné de toutes les vertus, et il surpassait beaucoup d'autres par le discernement. C'est pourquoi plusieurs le fréquentaient pour le bien de leur âme, non seulement les hommes du monde, mais même les plus fervents parmi les supérieurs des monastères. Le saint le visitait souvent et il en tirait profit autant à cause de cet homme que de ses propres dispositions. Une âme qui aime Dieu de toutes ses forces dans la simplicité de son cœur et qui trouve en lui seul son repos n'a que lui comme maître et comme guide. *J'aime, dit l'Écriture, ceux qui m'aiment.*

2. Le saint revenant chez lui voulut voir les quelques vignes qu'il possédait. C'était le moment de les travailler. Mais dès qu'il vit de loin les ouvriers qui non seulement ne travaillaient pas du tout, mais étaient assis par terre à ne rien faire, il tomba lui aussi à terre et y resta environ trois heures. Il était tenté de leur parler, mais il se disait : Un esprit qui vit dans l'inquiétude est un ver qui ronge les os; le corps qui fuit les soucis devient vigoureux. Si tu crois que Dieu prend soin de toi, pourquoi te préoccupes-tu et te soucies-tu de beaucoup de choses ? *Il n'y a besoin, dit l'Évangile, que d'une chose. C'est Marie qui a choisi la meilleure part.* Si l'inquiétude peut quelque chose, sois dans l'inquiétude et la préoccupation. Mais si Dieu s'occupe de toi, pourquoi te préoccupes-tu ? N'entends-tu pas le Seigneur qui dit : *Le royaume des cieux a été assimilé à un trésor caché dans un champ ? C'est lui qui est le trésor caché dans le champ de ton cœur, et tu ne l'as pas encore trouvé à cause de ton oisiveté.* Si tu l'avais trouvé, tu aurais tout vendu pour acheter ce champ, tandis que maintenant tu laisses le champ et tu t'occupes de ce qui est autour du champ, où tu ne trouves rien d'autre que des épines et des ronces. Là où est ton trésor, là aussi est ta pensée. Le laboureur cultive la terre et le philosophe l'âme. Prends donc garde qu'en voulant ameublir le champ, tu ne rendes inculte ton âme. Tu te préoccupes de voir ta vigne produire du fruit; mais tu ne te préoccupes pas de rester toi-même improductif. La tentation ripostait : Si tu négliges le champ pour t'occuper de toi-même, le champ est perdu. Il répondit : Est-ce le champ qui est pour moi ou moi pour le champ ? Je prends soin, en effet, de celui pour qui j'ai acquis le champ. Mais toi, tu te préoccupes des intérêts du monde et non du désordre de ton âme. La terre est établie pour toujours. Le péché suit comme une ombre l'âme qui le commet. Comme l'ombre suit le corps, de même le péché est attaché à l'âme». Abandonne, ô homme digne de pitié, la préoccupation des biens passagers et corporels, comme il est écrit, et ne t'occupe pas de tes désirs. Si tu ne crois pas que Dieu prend soin de toi et si c'est pour cette raison que tu te préoccupes, en dehors de lui, de ce dont tu as besoin, tu es le plus malheureux des hommes. Pourquoi donc vis-tu et encombres-tu le sol ? *Jette sur le Seigneur tout ton souci et il te nourrira; puis : espère dans le Seigneur et fais le bien.*

3. L'espérance est la richesse d'une richesse invisible; l'espérance est indubitablement un trésor avant tout trésor; c'est le répit dans les peines, la porte de la charité; elle supprime le

désespoir; elle est l'image des biens futurs. Le défaut d'espérance est la ruine de la charité; les afflictions sont enchaînées par elle, les fatigues sont anéanties par elle, la miséricorde de Dieu l'environne de toute part, *heureux l'homme qui espère en lui*, Celui qui désire toujours l'accomplissement de cette parole ne mettra en rien d'autre sa confiance si ce n'est dans le Seigneur. Si son esprit lui objectait de nouveau l'intérêt de ses frères spirituels et sa famille et l'indigence des deux, il répondait que l'Apôtre nous console par ces paroles : *Ce que je cherche, ce ne sont pas vos biens, mais vous-mêmes*. Nous n'avons pas de richesses, mais nous avons des préférences; renonçons-y. Si nous ne pouvons pas faire le bien avec nos mains, faisons-le librement par notre libre choix. *Pardonnez*, dit l'Écriture, *et l'on vous pardonnera, et cela vous sera compté comme justice*. Bien plus, cela vous ouvrira la porte de la charité et vous établira à l'intérieur du royaume des cieux. *Que servira-t-il donc à l'homme de gagner le monde entier s'il ruine à propre vie ? Ou que pourra donner l'homme en échange de sa propre vie ? Travaillez*, est-il écrit, *non pour la nourriture périssable, mais pour la nourriture qui demeure dans la vie éternelle, celle que vous donnera votre Père céleste*. La nourriture qui demeure, c'est la douceur et l'humilité, le détachement des passions; la résignation, la charité pour les frères et toute vertu semblable à celles-ci. En disant ces mots, il ne se leva pas du sol jusqu'à ce qu'il eût vu les ouvriers reprendre leur travail. Cet ami de Dieu agit ainsi pour ne pas les couvrir de confusion comme oisifs. J'ai voulu raconter ce fait pour montrer le contrôle qu'il exerçait sur lui-même, sa douceur et sa maîtrise de soi, son détachement des passions et sa charité authentique.

CHAPITRE 20. PÈLERINAGE A ROME ET MALADIE DU SAINT

1. Le saint avait un frère cadet complètement étranger aux lettres, mais inspiré de Dieu, tempérant et chaste plus que tout autre, laborieux, généreux, ami du recueillement, aimant ses frères et Dieu; ayant quitté le monde et tout ce qui est du monde, il voulut se rendre à Rome pour vénérer les tombeaux des saints apôtres et s'imposer de plus dures privations. Il se rappelait les paroles de l'Écriture : «Il est bon pour l'homme de porter le joug dès sa jeunesse» et de servir le Seigneur seul. *Travaillons avec ardeur tandis que nous sommes jeunes, courons rapidement, mais avec vigilance, car l'heure de la mort est incertaine; et encore : Tout ce qui est amassé pendant la jeunesse sera nourriture et consolation pour ceux qui seront affaiblis dans la vieillesse; et de nouveau : Offre avec empressement tes travaux au Christ tandis que tu es jeune, et tu te réjouiras dans la vieillesse des richesses que te procurera l'affranchissement des passions*. Comme il convient de préparer durant la belle saison ce qui sera nécessaire pendant l'hiver, de même il faut acquérir pendant la jeunesse la discipline et la tempérance comme un viatique pour la vieillesse.

2. Son frère Cyrille apprit son projet de voyage et le suivit. L'ami véritable se reconnaît dans l'épreuve, quand il prend sa part des difficultés. L'Apôtre dit aussi : «Mes frères, que personne ne cherche son propre avantage, mais celui d'autrui», car il savait que notre intérêt se trouve en celui du prochain. Car qui aime le Seigneur aime d'abord son frère; l'amour de ce dernier est la preuve du premier. Ils s'excitaient réciproquement au bien et associaient leurs peines en vue du bien. Ils n'avaient ni bâton, ni sac, ni deux tuniques, ni sandales aux pieds; mais au jour le jour ils prenaient du pain, des herbes et des légumes secs trempés, malgré le chemin qu'ils parcouraient à pied et avec beaucoup de fatigue. Ils se déterminèrent, dans la mesure où cela dépendrait d'eux, à ne pas fréquenter d'autres voyageurs. Le saint disait : *Il faut avoir comme amis et comme compagnons de route ceux qui nous sont utiles et contribuent à notre bonne conduite. Que des hommes pacifiques, est-il écrit, soient des amis pour vous, des frères spirituels, des pères saints ! C'est pour cette raison que quelqu'un a dit qu'il faut choisir comme médecin, ami et père spirituel non le plus proche, mais le plus utile. Il faut fuir les mauvais compagnons de toute notre force, de peur que leurs vices ne nous perdent*.

3. Le saint tomba malade en cours de route par suite de la grande fatigue. Il restait étendu véritablement comme un homme étranger, séparé de tout pour garder sa pensée constamment unie à Dieu. *Est étranger celui qui, en esprit, est éloigné des soucis de la vie, celui qui s'est comme exilé de toute relation avec les biens propres comme avec les biens extérieurs, biens propres de la volonté et des proches selon la chair, biens extérieurs, comme l'argent, les propriétés*. «L'homme étranger est celui à qui les affaires de ce monde sont étrangères.» Il resta étendu pendant deux mois, supportant avec un courage inaltérable le poids et la chaleur du jour, de la fièvre et d'une couche inconfortable près d'un village, sous un chêne. Sa seule consolation était Dieu, en qui il avait placé tout son espoir. Son frère le suppliait, par des prières instantes et des larmes, de se soigner, étant donné l'éloignement de leur pays, et de prendre un peu de nourriture cuite et du vin. Mais il ne se laissa pas convaincre et lui répondit : *Le chrétien a deux*

raisons seulement de s'affliger, à supposer que cela puisse lui arriver, soit quand lui-même, soit quand le prochain offense Dieu. Une conscience droite doit être sans crainte et sans inquiétude pour les besoins de la vie. Considère comme étrangers ceux qui sont étrangers à la vertu.

4. Craignons non la maladie, mais le péché d'où vient la maladie, et la maladie de l'âme, non celle du corps. Si personne ne mourait, le péché resterait impuni. La maladie est une entrave pour le corps, non pour l'âme, à moins que tu n'y consentes. La claudication est une entrave pour la jambe, non pour la volonté. Dis-en autant de tout ce qui t'arrive : tu trouveras en effet que c'est une entrave pour un autre, mais non pour toi. Si nous faisons preuve d'une grande vigilance et d'une grande sollicitude pour éviter la mort du corps, nous devons nous efforcer bien davantage pour éviter la mort de l'âme. Il n'y a aucun obstacle pour celui qui veut se sauver, si ce n'est la négligence et la nonchalance de notre âme». On demandait à quelqu'un : *Combien de temps est-il bon qu'un homme vive sur la terre ?* Il répondit : *Jusqu'à ce qu'il comprenne que la mort est meilleure que la vie. Et quelle mort est-elle mauvaise ? Celle, répondit-il, qui est imposée contrairement aux lois.* Préfère plutôt bien mourir que vivre honteusement. Il vaut mieux mourir que de perdre son âme par intempérance; malheur à celui qui ne meurt pas selon Dieu au péché, car de la mort temporelle il passera à la mort éternelle. A celui qui lui avait demandé : *Seigneur, permets-moi de m'en aller enterrer mon père,* Jésus répondit : *Laissez les morts enterrer leurs morts.* Il y a deux espèces de morts : celui qui ne peut plus remuer et agir, et celui dont l'âme est morte, parce qu'elle n'a plus la vie de la grâce. Ce qui perd l'âme, ce n'est pas la mort, mais la mauvaise vie. C'est pourquoi le prophète dit : *La mort de l'impie est mauvaise, car il y a la mort des justes, qui de sa nature n'est pas mauvaise, mais bonne.* Ceux qui meurent avec le Christ ont une bonne mort et ceux qui meurent au péché ont également une mort bonne qui les sauve. Mais la mort des impies est mauvaise et l'enfer les reçoit, comme elle a reçu *l'homme riche qui s'habillait de pourpre et de lin, et qui chaque jour faisait bonne chère.*

Quand donc le désir de l'amour du Christ ne triomphe pas assez en toi pour te rendre insensible dans les afflictions à cause de la joie qui se trouve dans cet amour, sache que le monde vit en toi plus que le Christ. Quand la maladie et la pauvreté, la destruction du corps et la crainte de ce qui peut lui nuire troublent en ton esprit la joie de ton espérance et la sollicitude désintéressée selon Dieu, sache que le corps vit en toi et non le Seigneur. Le désir qui domine en toi et triomphe de toi, voilà ce qui vit en toi.

5. Pourquoi m'importuner au sujet de la nourriture ? Celui qui veut éteindre le feu, en éloigne la matière inflammable. De même, la nourriture alimente la fièvre et la fait monter. Mais si tu veux, enduis-moi avec l'huile bénite de la veilleuse de la sainte et rayonnante icône du Christ. Et Dieu qui dirige tout en vue de notre bien *ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces.* Avec la tentation, il nous donnera le moyen d'en sortir et la force de la supporter.» C'est ce qu'il fit. Au bout de quelques jours, le saint sentit ses forces revenir par la grâce de Dieu, et tous deux reprirent leur route. Une fois arrivés dans la ville fameuse de Rome, après avoir vénéré les tombeaux des saints apôtres et édifié beaucoup par leur conversation surnaturelle et leur aspect, ils revinrent chez eux. Le bienheureux disait : «Le changement de lieu n'enseigne pas la sagesse et n'enlève pas la folie; mais comme la poule qui se lève de ses oeufs les rend sans germes et stériles de même le moine qui passe d'un lieu, à un autre. Ce n'est pas par les changements de lieu, mais par l'attention de l'intelligence qu'on apprivoise les passions. Ceux qui sont portés aux changements sont partout peu estimés.»

CHAPITRE 21. FoNDATION D'UN MONASTÈRE PAR SON FRÈRE

1. Le saint possédait près de la localité une église misérable et délaissée qu'il tenait de ses ancêtres, consacrée au nom de notre Seigneur Jésus Christ, Dieu et Sauveur. Michel s'y établit, reçut la tonsure monacale et prit le nom de Matthieu. Avec le concours et la grâce de Dieu, il fonda, de ses propres labeurs et fatigues, un monastère qui bientôt compta des frères. En un mot, il transforma cette église délabrée et la remit en état et même en très bon état. *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.* Son saint frère y montait pour le visiter. C'était lui qui dirigeait les moines et les réglait dans la psalmodie, la prière, le régime, le renoncement et la sujétion. Il disait : «Les saints, chefs et guides de la philosophie monastique, grâce aux luttes et aux combats qu'ils ont soutenus, ont défini d'une façon convenable les vertus religieuses pour notre exhortation et notre instruction. Ils ont appelé renoncement l'éloignement des biens et sujétion, la docilité. Eux avaient la nature seule comme maître; mais nous, qui possédons par écrit leurs actions, nous nous soucions peu de ce travail.»

2. L'abnégation doit être l'oubli d'une pensée préconçue et le renoncement à nos habitudes; la sujétion est la mortification et la destruction des membres terrestres, comme il est

écrit : Le premier renoncement est le détachement des biens; le deuxième et le troisième, l'éloignement des passions et de l'ignorance; celui qui le veut se détache facilement des biens, mais ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'il triomphe de l'affection qu'il ressent pour eux. Nous autres qui vivons en communauté, préférons plutôt l'obéissance à l'ascèse; car l'une enseigne la présomption et l'autre promet l'humilité. Ne veuillez pas être gouvernés par la force, mais dans la charité. L'Apôtre dit : *Paissez le troupeau de Dieu, non par contrainte, mais de bon gré.* Le Seigneur aussi annonçait la bonne nouvelle, mais l'écoutait qui voulait. Agir par violence n'est le fait ni d'un être raisonnable, ni d'un être vertueux. Ce qui plaît à Dieu c'est que nous fassions ce qui est en notre pouvoir, non sous la contrainte, mais sous la conduite de la vertu. La vertu naît du libre choix, non de la contrainte; et le libre choix porte sur ce qui dépend de nous, et ce qui dépend de nous est le libre arbitre. Le libre arbitre est la volonté d'une âme raisonnable prête à se porter avec empressement vers tout ce qu'elle veut; amenons-la à ne se porter avec empressement qu'au bien, pour que nous consumions sans cesse par les bonnes pensées le souvenir du mal. Le don du libre arbitre existe même dans les âmes où abonde la méchanceté. C'est pourquoi nombreux sont les hommes qui, éprouvés par des milliers de maux, se sont tournés vers le bien et ont été sauvés.

3. Car ce n'est pas seulement de ne plus faire le mal qui donne la pureté; c'est de ruiner le mal, de toutes nos forces, par le souci du bien. Ceux qui n'agissent pas ainsi marchent dans un désert impraticable; j'appelle désert le désordre de l'esprit. Il convient, en effet, que la vertu soit libérée de toute crainte et de toute servitude; il faut que la vertu soit exempte de servitude, spontanée et libérée de toute contrainte. Saint Basile dit aussi : «La violence et la crainte ne peuvent engendrer la vertu. Le bien doit résulter de la volonté, non de la contrainte.» Car corriger les chutes dans le péché par la violence n'est pas permis aux chrétiens. Dieu ne donne pas la couronne de la victoire à ceux qui renoncent au mal par contrainte, mais à ceux qui s'en abstiennent de leur plein gré et il n'est pas possible d'être réellement bon, si ce n'est de sa propre volonté. Celui qui devient bon par contrainte n'est pas bon, puisqu'il n'est pas de son plein gré ce qu'il est. La liberté de chacun produit le vrai bien ou manifeste un mal véritable. Aussi Dieu se sert de ce moyen pour faire apparaître les dispositions de chacun. Pour cette raison quelqu'un a dit : «Le bien qu'on fait par penchant naturel n'est pas de bon aloi; celui qu'on fait de son plein gré mérite des louanges.» Si le bien fait à cause du tempérament n'est pas à recommander, à plus forte raison celui qui n'est pas fait de plein gré, mais par crainte. Le bien accompli contre son gré n'est pas sans douleur et sans crainte, mais le bien réalisé volontairement n'est pas sans plaisir ni satisfaction.» Telles étaient les exhortations du saint aux frères. Tel il était lui-même, d'intention droite, usant volontairement de violence contre soi, gardant irréprochable le témoignage de sa conscience, tels il conseillait aux frères d'être. C'est le propre de la charité de vouloir pour les autres ce que l'on désire pour soi. Le saint descendait ensuite dans sa cellule et vivait dans le recueillement en compagnie de sa femme et de ses enfants : chose tout à fait étrange et extraordinaire aux moines.

CHAPITRE 22. A LA SUITE D'UNE INVASION BARBARE, LE SAINT SE RETIRE DANS LE MONASTÈRE DE SON FRÈRE

1. Une invasion de peuplades barbares eut lieu dans les régions de la Thrace. Tout le monde pris de peur se réfugia dans les citadelles. Le père Matthieu se rendit aussi avec ses confrères à celle de Dercos. Son saint frère ne voulut pas y entrer avec eux, de peur d'être importuné par la foule; il se retira dans l'endroit du lac le plus désert. Il construisit dans un marécage une petite cabane et y resta jusqu'à ce que Dieu chassa du pays ces ennemis, fléau qu'il avait envoyé.

2. Depuis ce moment, le saint ne voulut plus retourner dans sa maison, mais il alla au monastère de Dieu et Sauveur Jésus Christ, mentionné plus haut, reçut la tonsure monacale, changea son nom en celui de Cyrille et demeura avec son frère ou plutôt ses frères. On pouvait les voir fervents en esprit au service du Seigneur, souffrant ensemble avec émulation sur la route montante selon ce qui est écrit : *Voyez ! Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble.* Le mot bon souligne le côté vertueux de cette vie; le mot doux indique l'allégresse qui résulte de la concorde et de l'union. L'émulation pour le bien est utile à celui qui cherche à imiter quelqu'un, sans nuire à celui qu'on admire. Le Seigneur dit : *Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux,* [c'est-à-dire l'âme et le corps]. Et encore : Si deux s'accordent, celui qui a péché et celui qui le réprimande pour le faire renoncer à ses oeuvres mauvaises, et que celui qui est repris obéisse à celui qui le reprend, le pardon qu'ils solliciteront pour tout péché sera accordé au pécheur. Et encore : Si deux hommes s'accordent pour des oeuvres bonnes, ce

qu'ils demanderont dans leur intérêt leur sera accordé par Dieu. Il accomplira le désir de ceux qui le craignent et il les délivrera de toutes leurs angoisses.»

3. L'endroit où le saint voulait construire sa cellule, comme lui-même me l'a raconté, était couvert d'épines. Et il voyait au milieu des épines une colonne dressée; l'ayant vue à plusieurs reprises, il demanda aux frères : *Qu'est cette colonne dressée au milieu des épines ?* Mais eux, ne voyant rien, étaient dans l'étonnement. Leur ayant posé cette question deux et même trois fois, mais sans rien apprendre davantage, le saint reconnut que c'était un signe miraculeux. Il construisit avec empressement une petite cellule où il entra et, après avoir offert à Dieu ses prières habituelles, il dit : *C'est le lieu de mon repos au siècle des siècles, là j'habiterai, car je l'ai désir.*

4. Depuis lors, il n'accorda pas de sommeil à ses yeux ni de repos à ses paupières jusqu'à ce qu'il eut trouvé un lieu pour le Seigneur. Le lieu de l'esprit, c'est la vertu, la gnose et la crainte de Dieu. Tout au début, il chantait les offices et priait avec ses frères pour leur édification. Il s'asseyait également à leur table, ne mangeant pas avec eux, mais recueilli en lui-même et leur expliquant les vies des saints. Il les exhortait en ces termes : Si tu aimes à t'instruire, tu acquerras une bonne instruction. Ce que tu sais, garde-le par la méditation et ce que tu n'as pas appris, acquiers-le par l'étude. Emploie les loisirs de ta vie à écouter attentivement les paroles (inspirées). De cette façon, il t'arrivera d'apprendre facilement ce que les autres auront trouvé avec peine. La plupart du temps, ce que l'on apprend vaut mieux que beaucoup d'argent; celui-ci, en effet, s'écoule, tandis que la science demeure. La sagesse qui vient de la philosophie ressemble à un cocher habile qui devient maître de nos convoitises en les dirigeant vers le bien. Le prix de la victoire est pour ceux qui disputent le prix de la course; mais le premier prix de sagesse est remis à ceux qui aiment le travail. L'ignorance, telle une maladie dangereuse, est suivie de nombreux péchés. L'instruction, comme un pays heureux, renferme tous les biens. La lecture amasse naturellement des biens abondants et illumine l'intelligence, car étant un enseignement donné par le saint Esprit, elle instruit et guide ceux qui font route avec elle, pour qu'ils ne heurtent pas du pied une pierre.

5. Grande est l'utilité de la lecture, «même pour ceux qui sont avancés dans l'ascèse, de telle sorte que la même chose guérit les malades et conduit à la perfection les bien portants». Elle façonne, en effet, la langue, donne des ailes à l'âme et la réchauffe à la lumière du soleil de justice. Elle soulève l'intelligence au-dessus des biens d'ici-bas. Elle la délivre de l'impureté des mauvaises pensées et procure la paix et la tranquillité. Comme la nourriture corporelle donne des forces et fait croître le corps, de même la lecture produit sur l'âme le même effet. Étant une nourriture spirituelle, elle développe la raison, rend l'âme plus forte et plus apte à la philosophie. Elle ne la laisse pas dominer par les passions et lui donne des ailes pour s'élever vers Dieu. Mais pourquoi tant parler ? Une terre qui n'est pas arrosée ne peut produire de fruit, même si on y répand des semences en grand nombre; ainsi l'âme ne peut produire des fruits spirituels, si auparavant elle n'est irriguée par l'Écriture.

CHAPITRE 23. LE SAINT PASSE TROIS ANS DANS LA SOLITUDE, LA CONTEMPLATION ET LE TRAVAIL MANUEL

1. Après la troisième année, le saint assista avec les frères aux offices le samedi, le dimanche et les fêtes du Seigneur pendant un certain temps. Ensuite, il s'adonna à la vie contemplative d'une façon complète; il ne visitait personne, il ne sortait pas du monastère et évitait de circuler çà et là. Il s'exhortait lui-même par ces paroles : «Il faut éviter le séjour fréquent en dehors de la cellule si du moins tu désires mener une vie contemplative. Il est, en effet, très nuisible, il fait perdre la grâce, obscurcit l'esprit et épuise le désir de la perfection. C'est pour cette raison qu'il est écrit : *Le vertige de la convoitise pervertit un esprit sans malice.* Retranche donc les nombreuses relations, de peur que ton esprit ne vive dans la distraction et que tu ne troubles ta vie contemplative. La vie contemplative est suppression de pensées et renoncement aux soucis raisonnables». Le Théologien dit : «La contemplation, éloignée des sollicitudes de cette vie, a plus de prix qu'une situation brillante dans les affaires». Et saint Nil : «La vie contemplative est préférable à beaucoup de richesses». «Un disciple humble est préférable à un contemplatif distrait». «Fuyons le séjour des villes et des villages, afin que ceux qui y habitent accourent vers nous. Attachons-nous à la vie contemplative, afin d'attirer ceux qui maintenant nous fuient, nous combattent ou nous haïssent. Renonçons à l'élevage, abandonnons le commerce, laissons l'agriculture, détournons-nous de tout et choisissons la vie contemplative, afin d'amener à de meilleurs sentiments ceux qui maintenant nous blâment et nous reprochent l'acquisition des biens. Rien ne remplit de confusion ceux qui nous attaquent comme notre

amendement, fait avec douceur, sur ce qu'ils nous reprochent. La correction de ceux qui sont blâmés devient la confusion de ceux qui leur faisaient des reproches».

2. Le saint délimita pour lui-même un petit espace de terrain, afin de se procurer des légumes. Et depuis on ne le vit plus sortir du petit enclos que l'on vient de dire. Il l'appelait son jardin, quoiqu'il se comportât comme s'il ne lui appartenait pas, et il appelait tout le reste le jardin du monastère. Il aimait la solitude et la vie contemplative : la solitude est mère de la contemplation et la contemplation mère des pensées divines et de l'oraison; c'est la manière la plus propre de s'unir à Dieu. Il s'efforçait d'imiter à un très haut degré Élie le Thesbite et de la même façon le deuxième Élie par l'esprit et la puissance, le Prodiges et le Baptiste du Christ. En les imitant à la perfection, il embrassait la solitude en chantant : «Pour moi, je suis seul, jusqu'à ce que je passe;» c'est-à-dire jusqu'à ce que je quitte cette vie, je persévère dans la patience, car «celui qui persévère jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé». Il savait, en effet, que la vie contemplative est le principe de la connaissance de Dieu : «Arrêtez et reconnaissez que je suis Dieu», parce qu'il se souvenait de Job qui dit : «Tu reposeras et il n'y aura personne pour te combattre et bien des gens rechercheront ta faveur»; et de Moïse : *Nul d'entre vous ne sortira de l'entrée de sa maison, afin que l'Exterminateur ne vous touche pas*; et de Jérémie : «Ne sortez point dans les champs, n'allez pas sur les chemins, car l'épée de l'ennemi règne à l'entour»; et de Zacharie : «Point de paix dans l'oppression pour celui qui sortait et entrait»; et encore de Salomon : «Les hommes bons se reposent» et «L'homme avisé vit dans le calme». On obtient ce calme avec l'effort, le temps et beaucoup de violence et de patience; et c'est dans le discernement qu'il devient parfait et se manifeste. Celui qui mène la vie contemplative dans la vérité et la science possède Dieu qui veille sur lui et agit en lui : «Qui vais-je regarder, dit l'Écriture, sinon celui qui est doux, paisible et qui tremble à ma parole ?» «La vie contemplative consiste à honorer Dieu et à se tenir devant lui sans cesse. Que le souvenir de Jésus soit uni à ton souffle, et alors tu connaîtras l'utilité de la vie contemplative. La chute pour l'homme obéissant, c'est la volonté propre; pour le contemplatif, c'est l'interruption de la prière».

3. Pendant trois ans, il vécut dans le silence, ne parlant absolument à personne, si ce n'est à celui qui le servait. Il entretenait en lui-même une conversation divine. Et son coeur, attiré vers elle, ne pouvait *servir deux maîtres*. Un signe que l'esprit se consacre aux choses intelligibles, c'est de mépriser tout ce qui flatte les sens. Bien que le juste fût tel, il se reprochait son isolement par ces paroles : A qui laveras-tu les pieds ? Qui soigneras-tu ? Après qui passeras-tu le dernier, si tu vis seul avec toi-même ? Malheur à celui qui, vivant seul, tombe dans l'acédie ou la paresse, le sommeil ou la négligence; car il n'y a personne pour le relever. Envers qui montreras-tu ton humilité, si tu n'as personne par rapport à qui tu puisses te montrer plus humble ? Sur qui exerceras-tu la miséricorde, étant séparé de la société des humains ? Comment t'exerceras-tu à la longanimité, quand il n'y a personne pour résister à ta volonté ? C'est pourquoi, avant d'être condamné par un juste jugement de Dieu à cause de tes oeuvres mauvaises, tant que tu en as le temps, «juge tes pensées dans le tribunal de ton coeur», demande-toi si elles sont de nous ou de nos ennemis. Celles qui nous appartiennent et qui sont bonnes, dépose-les au trésor le plus intime de l'âme et conserve-les comme des richesses en un asile inviolable; celles qui sont opposées, châtie-les avec le fouet d'un esprit raisonnable et bannis-les. Ne leur accorde dans le voisinage de ton âme ni lieu ni demeure ou, pour mieux dire, sacrifie-les avec le couteau de la prière et de la divine oraison, «afin que les voleurs ayant péri, leur chef soit pris de peur. Celui qui contrôle exactement ses pensées aime vraiment les commandements.» Pour nous tous, c'est la conscience qui est la justice. Ne la méprise donc pas. Comme elle est irrépréhensible, elle nous inspire la connaissance des biens divins et humains. Si tu la méprises, tu seras rempli de ténèbres. Ce disant, il restait dans la componction et les gémissements nuit et jour, selon l'Écriture : «Mes larmes sont ma nourriture jour et nuit».

4. Le saint travaillait son petit jardin et confectionnait en outre des épanôkamalaukia² de laine; il en vendait quelques-uns et remettait les autres à ses frères, pour qu'ils les distribuent à leurs frères dans le Christ. Souvent, pour n'être pas à charge à ceux du monastère, il leur en donnait aussi, se souvenant de l'Apôtre qui a dit «que ces mains-ci ont pourvu à mes besoins». Parfois aussi, c'était pour combattre l'acédie que cet inconfusable ouvrier du Seigneur travaillait. «L'acédie provient de la dissipation de la pensée, et la dissipation de la négligence du travail et de la lecture des fréquentations vaines et d'un ventre repu», ou de l'excès d'application à Dieu. L'endurance des épreuves chasse l'acédie. Quand, en raison du précepte de la charité, il commença à communiquer avec quelques frères, afin de leur être utile, il leur donnait avec sa

² voile

prière le fruit de son travail, en leur disant : «Le repos et l'oïveté sont la perte de l'âme et peuvent nuire plus que le démon».

CHAPITRE 24. CONTRE LES MOINES ERRANTS

1. Mû par la charité spirituelle, il exhortait ainsi les frères du monastère : «Recevons avec la même charité les frères qui viennent nous visiter à cause du précepte de Dieu. Ne considérons pas cela comme une importunité ou une interruption de la vie contemplative, afin de ne pas manquer à la loi de la charité. Ne les recevons pas non plus comme si nous leur faisons quelque faveur, mais plutôt comme si c'était nous qui la recevions et comme si nous étions leurs obligés; offrons-leur l'hospitalité avec joie, selon notre pouvoir, suivant l'exemple du patriarche Abraham. C'est ce que recommande Jean le Théologien : *Petits enfants, n'aimons ni en paroles ni avec la langue, mais en actes, véritablement. A cela nous savons que nous sommes de Dieu.* Isaac dit aussi : «Ne rebute pas ceux qui te demandent ta prière et ne les prive pas de la consolation de tes paroles réconfortantes, de peur qu'ils ne se perdent et qu'on ne te demande compte de leurs âmes. Imite plutôt les médecins qui guérissent les maux les plus ardents par les remèdes les plus froids, et les maux les plus froids par les remèdes contraires». «Il ne faut offrir à ceux qui nous visitent ni des aliments variés, ni l'élégance des paroles, quels qu'ils soient par leur habit ou leurs manières; il faut tous les recevoir dans la simplicité». «Présente aux visiteurs ce qui leur est nécessaire, je veux dire pour le corps et pour l'esprit. S'ils sont plus savants que nous, montrons de la sagesse par le silence; si, de leur état, ils sont frères, ouvrons-leur la porte avec mesure. Mais il est plus parfait de croire que tous nous sont supérieurs.»

2. Il ne faut pas recevoir ainsi les moines errants. Nous ne disons pas cela comme si nous éprouvions de la haine pour eux, à Dieu ne plaise – car celui qui hait son frère est homicide, – mais pour suivre les règles des pères et éviter les dommages et les embarras qui pourraient en résulter pour nous. Comme ceux qui vivent dans une atmosphère polluée tombent fatalement malades, de même ceux qui fréquentent des hommes vulgaires participent à leurs dispositions mauvaises. «Les mauvaises compagnies, dit l'Écriture, corrompent les bonnes moeurs,» comme celles qui sont mondaines et dérégées. Saint Jean Climaque dit : «J'ai reconnu que les démons inspirent aux moines errants déraisonnables de se rendre assez souvent près des solitaires raisonnables, afin de pouvoir par leur intermédiaire créer quelque empêchement aux ascètes.» Toi donc, observe ces gens-là et n'hésite pas à affliger pieusement ces paresseux; peut-être, par suite de l'affliction, cesseront-ils cette vie errante, selon le conseil de l'Apôtre : *Je vous exhorte, frères, à vous tenir à distance de tout frère qui vit dans l'oïveté et ne se conforme pas à la tradition que vous avez reçue de nous.* Et encore : *Remarquez ceux qui, ne faisant rien, se mêlent de tout, et n'ayez pas avec eux de relations, afin qu'ils soient couverts de confusion.* «Un peu de levain fait lever toute la pâte.»

3. L'abbé Isaïe dit aussi : «Si c'est un frère qui te visite à cause de Dieu et qui se rend près de toi pour se reposer, ne détourne pas de lui ton visage, mais reçois-le dans la joie avec les fidèles qui te visitent». Si c'est un moine errant et que tu aies près de toi quelques fidèles, ne l'introduis pas en plus des autres, mais fais-lui l'aumône avec charité et laisse-le partir.» Et saint Nil : «Un moine errant, c'est une brindille dans le désert; il reste un peu en repos, puis il est emporté de nouveau malgré lui». Et encore : «Une plante transplantée ne peut fructifier, et le moine errant ne donnera pas de fruits». Et de nouveau : «A l'homme sensuel une femme ne saurait suffire comme une cellule ne peut suffire au moine errant qui vit dans l'acédie". Et saint Basile : «C'est pour cette raison qu'il faut réellement de l'expérience pour distinguer celui qui est vraiment dans le besoin de celui qui vient demander par cupidité. Qui donne à l'homme affligé donne au Seigneur et recevra de lui sa récompense; qui donne à tout passant jette à un chien importun par son insistance et qui malgré son indigence n'est pas digne de pitié». «Comment donc me nourrir, demande-t-il ? – Tu as des mains, tu peux prendre un métier, loue-toi à la journée, mets-toi en service, les moyens de gagner sa vie sont nombreux, nombreuses les ressources. La fourmi parvient à se nourrir sans mendier ni emprunter. Et les abeilles, que la nature n'a pourvues ni de mains ni de métier, font présent aux rois des restes de leur propre nourriture. Et toi, l'animal industriel, l'homme, dans cette multitude de moyens, tu n'en trouveras pas un seul pour gagner ta vie ?» Et le Seigneur conseille : «Ne passez pas de maison en maison», mais où que vous entriez dans une ville, demeurez-y.» Si donc il a recommandé de ne point passer de maison en maison à ceux qui se déplacent avec motif, comme étant les témoins et les serviteurs du Verbe et dont le travail même consiste en cela, ceux qui voyagent sans raison et marchent dans les ténèbres, ceux qui décrivent un cercle immense et font de nombreux faux pas, n'étant pas dirigés par la raison, ceux-là que ne souffriront-ils pas ?

4. Comme un verre de vin ne suffit pas à l'ivrogne, de même une seule résidence au moine errant. Un moine errant est prisonnier de l'acédie, esclave de l'amour-propre, mercenaire de l'intempérance, allié de la gourmandise, débiteur de la glotonnerie, tributaire de l'esclavage du ventre, serviteur de la perversité, cultivateur de la paresse, collaborateur de la frivolité, consolation de la négligence, dépôt de découragement, prolongation de sommeil, artisan de l'inaction, soutien de l'indiscrétion, préposé à la malice, familier du monde, émule des insensés, inconstant dans la vie contemplative, fable du monde, conseiller des avarés, suppression de la pauvreté, prétexte d'avarice, rempli de cupidité, avide de gains sordides. Le moine errant observe moins les visages que les mains des hommes. Il loue comme vertueux ceux qui lui montrent de la bonté et lui font des présents; et ceux qui ne sont pas tels, quelle que soit leur vertu, il les maudit. Le moine errant est observateur des fêtes, assidu aux services mortuaires, ponctuel aux banquets; il critique les higoumènes, divise la communauté, crée des scandales, ruine les maisons religieuses, ravage les troupeaux, fatigue les pasteurs, enseigne l'Évangile aux insensés. «Les renards répètent-ils, ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids : le Fils de l'Homme, lui, n'a pas où reposer la tête». Et il ajoute : lui, l'imitateur du Christ : *Regardez-moi faire, et faites de même*. Un moine sage n'aimera pas la folie, ni la maladie au lieu de la santé, ni la mort au lieu de la vie, ni les ténèbres au lieu de la lumière, ni le vice au lieu de la vertu.

5. Le moine errant n'obéit pas à Salomon qui dit : «Va vers la fourmi, ô paresseux, considère ses voies et deviens sage; elle qui n'a ni chef, ni inspecteur de travaux, ni souverain, elle amasse en été de quoi manger, elle recueille pendant la moisson sa nourriture.» Ou bien va vers l'abeille et apprends comme elle est laborieuse et comme elle fait une oeuvre respectable, elle dont les rois et les particuliers emploient les produits pour leur santé; elle est aimée et respectée de tous, et, quoique dénuée de forces, elle obtient le respect en honorant la sagesse. Jusques à quand, ô paresseux, resteras-tu couché ? Quand te réveilleras-tu de ton sommeil ? Tu dors un peu, tu t'assoupis un peu, tu croises un peu les mains sur ton lit. Et la pauvreté viendra à toi comme un méchant voyageur et la disette comme un rapide courrier». Le gyrovague n'écoute pas non plus Sirach qui conseille : «Mon fils, puisses-tu ne pas mener une vie de mendicité ! Mieux vaut mourir que de mendier. Quand un homme en est réduit à regarder vers la table d'un autre, sa vie ne saurait compter pour une vie. Car il souille son âme par des mets étrangers, ce dont se gardera l'homme instruit et bien élevé. Dans la bouche de l'homme sans pudeur la mendicité sera douce; mais, dans ses entrailles, elle brûlera comme un feu». C'est une triste vie que d'aller de maison en maison; là où l'on est reçu comme étranger, on n'ose pas ouvrir la bouche. Et de plus tu entendras encore des paroles amères : Va-t'en d'ici, pars, moine errant, loin de cette magnificence; je dois recevoir mon frère; j'ai besoin de la maison. Il est dur, pour quelqu'un qui a du sens, de s'entendre reprocher l'hospitalité et d'être injurié pour du pain.

6. Si donc on appelle les moines errants des atopi, c'est-à-dire n'ayant pas de domicile fixe, on ne se trompera pas. Que pourrait-il jamais y avoir de pire que cela, alors que le serpent a son gîte, comme tous les animaux venimeux et les bêtes sauvages de la terre, ainsi que les poissons ? Et s'il y en a qui se déplacent en groupe, c'est par la divine Providence qu'ils se mettent en mouvement, pour hiverner dans le calme et se multiplier; puis ils reviennent dans leurs lieux propres. De même les oiseaux du ciel ont leurs nids. Et pourquoi tant dire ? Parmi les démons eux-mêmes, les uns sont dans les espaces célestes, comme dit l'Apôtre : «Contre les esprits du mal qui habitent les espaces célestes»; les autres habitent dans les carrefours, d'autres dans les tombeaux et d'autres encore dans les sources, les fleuves et les lacs; quelques-uns même ont établi leur résidence dans les déserts. Il est donc étrange et même très étrange, comme on vient de le dire, que les animaux de la terre et de la mer et les oiseaux du ciel aient des nids et des tanières et même les démons, mais que les moines errants soient sans demeure. C'est pour cette raison qu'il ne faut pas leur donner la liberté de parole, car ils mènent une vie qui ne porte pas témoignage et qui est mauvaise.

7. Atteints d'ignorance, ils font du tort non seulement à eux-mêmes, mais aussi aux plus simples parmi les frères. Car, selon ce qui a été écrit : *Il a communiqué la maladie comme une peste*. Et encore : *Chasse la peste de l'assemblée et la querelle prendra fin*. Saint Basile dit encore : «Ceux qui composent des chants plaintifs pour tromper les femmes ou qui exposent aux regards des plaies ou des membres mutilés pour en faire une occasion de trafic ne tirent aucun profit de l'aumône généreuse; elle deviendra pour eux une occasion de dérèglement. Il faut qu'elle soit modique pour éloigner l'importunité de ces gens-là. On doit leur montrer de la compassion et de la charité fraternelle, s'ils ont appris à supporter avec patience les adversités. C'est à cause d'eux qu'on nous dira : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger* et le reste. Et saint Barsanuphe : *Empêche-le de rentrer*. C'est ce que nous propose en parabole la loi qui envoie les lépreux hors du camp. Car l'âme qui s'est habituée à vivre éloignée des autres se remplit d'intempérance.

Et saint Chrysostome : «S'il est parfois nécessaire de couper un membre, quand nous ne pouvons le guérir et qu'il communique le mal aux autres membres, à plus forte raison faut-il agir ainsi quand il est question de l'âme. Rien, en effet, n'est aussi nuisible qu'une fréquentation mauvaise. Ce que ne peut faire la contrainte, l'amitié le peut souvent, soit en bien, soit en mal». Mais en voilà assez sur les moines errants qui n'ont pas de demeure stable.

8. Il y en a aussi qui changent de résidence à cause du Seigneur, mais ils sont peu nombreux et difficiles à trouver, «car les élus sont peu nombreux». On les reconnaît à leur démarche, à leurs regards, à leur conversation grave et digne, à leur tempérance totale. Ils possèdent les fruits de l'Esprit, énumérés par l'Apôtre : *charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi*. Si ceux-là changent de lieu, comme je l'ai insinué, ce n'est pas sans raison, mais pour le Seigneur; ils voyagent un certain temps dans une intention spirituelle, comme est le désir de visiter des lieux saints ce que j'ai fait moi-même autrefois en me rendant à Rome pour vénérer les tombeaux des saints apôtres. Qui les reçoit, reçoit celui-là même qui a dit : «Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait». Saint Basile dit aussi : «As-tu accueilli le saint ? Tu as accueilli le Christ. As-tu honoré celui qui est honoré par le Seigneur ? Ton honneur remonte au Seigneur. Prends les saints comme compagnons dans cette vie, afin qu'ils te reçoivent de même dans le siècle futur». Tels étaient les enseignements du saint.

CHAPITRE 25 LE SAINT DISTRIBUE LE PRODUIT DE SON TRAVAIL AUX PAUVRES

1. Il confia une fois onze voiles, produit de son travail à un homme ami du Christ, qui se rendait à Anchialos, pour les échanger contre du blé; il se souvenait du mot de l'Apôtre : *Je n'ai pas mangé gratuitement du pain; ces mains que voici m'ont servi, moi et ceux qui sont avec moi*. Mais l'homme oublia d'emporter le dépôt. De retour il le lui rapporta, très affligé lui présenta des excuses et lui fit le récit de sa faute. Le saint lui dit : "Ce n'est pas toi qui es cause de ce qui vient d'arriver, mais bien le Christ. J'ai vu dans une vision, en état de veille, un homme d'un très bel aspect et terrible, qui me disait : *Père Cyrille, pourquoi as-tu remis tes voiles à un tel et non pas à moi ? Si tu me les avais donnés, je t'aurais nourri sans fatigue*. Je lui demandai : *Toi, qui es-tu, mon seigneur ?* Et lui de me répondre : *Je m'appelle Elpidios*. Je lui dis de nouveau : *J'ai confiance en Dieu; si tu ne les juges pas indignes de toi, je les offrirai à toi et non à un autre. J'ai donc compris, frère, que Dieu est l'espoir et le Père nourricier de tous. Ce n'est pas toi, mais mon Seigneur qui est cause que tu me les rapportes.*»

2. Étonné de ces paroles, cet homme ami du Christ reprit : «Réellement tout tourne au bien de ceux qui aiment Dieu.» Puis il se prosterna, lui demanda sa bénédiction et partit racontant à beaucoup cet événement mystérieux. Dès lors, il donnait aux pauvres tous les voiles qu'il pouvait faire, pensant en lui-même : *Si celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu, donne aussi, afin de recevoir*. Et s'il achevait un voile sans savoir à qui le remettre, il le jetait aux passants en dehors de la clôture du monastère. Ils regardaient toutes choses comme des déchets, dit l'Écriture, afin de te gagner toi seul. C'est ainsi qu'il voulait ne rien posséder, comme un autre veut posséder. Et il disait : Une oeuvre accessoire n'est pas une oeuvre du tout, car l'accessoire doit être méprisé.

3. Une autre fois, il suspendit sa tunique de crins. Un pauvre la vit, entra furtivement et la prit. Le saint se trouvant en dehors de sa cellule, y rentra dès qu'il le vit et évita de se montrer pour ne pas faire honte au frère. Il pensait que le besoin de celui-ci devait être préféré au sien. Et il disait : *La faute des autres ne charge pas notre conscience d'un nouveau péché, si nous évitons de la juger en mal*. Celui qui a goûté les choses célestes n'a point de peine à mépriser les terrestres, mais celui qui ne les a pas goûtées se réjouit de ce qui est passager». La miséricorde fait pardonner; la pauvreté, c'est avoir le coeur sans méchanceté; le dépouillement est la suppression des soucis. L'affranchissement absolu des passions est un dépouillement intellectuel; lorsque l'intelligence y est parvenue, elle s'éloigne des choses d'ici-bas. Il convenait que je donne volontairement ma tunique à quelqu'un à cause de celui qui a dit : *Que celui qui a deux tuniques partage avec celui qui n'en a pas !* Comme je n'ai pas voulu accomplir ce précepte, Dieu a envoyé le pauvre pour m'aider à pratiquer cet autre conseil : *Si l'on prend ton bien, ne le réclame pas*. Mais à la vérité, je n'ai pas encore accompli le précepte de Dieu. La tunique, en effet, n'était pas à moi, mais à l'ami du Christ qui me l'avait donnée.» L'homme de Dieu était si humble qu'il considérait toujours sa volonté propre comme un guide trompeur. Il ne voulait pas tant s'arrêter sur ses bonnes actions que sur ses défauts. Les vertus et les vices rendent l'esprit aveugle, les unes afin qu'il ne voie pas le mal, les autres afin qu'il ne voie pas les vertus.

CHAPITRE 26. LE DON DE LA CONNAISSANCE DES PSAUMES

1. Quand le saint était dans le monde, il chantait l'horologion des moines de l'Olympe. Mais dès qu'il entra au couvent, il se hâta d'apprendre par coeur le psautier. Il en avait appris la moitié lorsqu'il donna son psautier à un pauvre dans le besoin. La nuit suivante, après en avoir récité la moitié et adressé ses prières à Dieu avec cinq cents prosternations, comme il avait l'habitude de faire chaque nuit, bien qu'il eût le corps serré par des cordes et tout couvert de plaies intolérables, il se coucha sur sa petite natte pour dormir. Il était peiné de ne pas avoir appris tout le psautier par coeur. Il lui semblait dormir depuis peu, quand un homme vêtu de blanc se présenta à lui et lui dit : *Père Cyrille, pourquoi ne chantes-tu pas ?* Et lui de répondre : *Mon seigneur, Dieu sait que j'ai chanté tous les psaumes et toutes les prières que je connaissais.* Celui-ci reprit : *Tu n'as pas chanté le psautier.* Et le saint de dire : *Je n'ai plus de psautier; j'ai chanté ce que je savais.* Il lui dit : *Lève-toi et chantons ensemble.* Ce qu'ils firent, non seulement une fois, mais deux, puis il disparut; le saint ne savait pas exactement si cela lui était arrivé *en son corps ou hors de son corps* et qui était celui qui lui avait enseigné le psautier. Depuis lors, il savait le psautier et pouvait même expliquer aux autres avec sagesse de nombreux psaumes.

2. Il disait : «N'acquiers pas les livres pour les garder dans un coffre, mais pour les avoir dans ton coeur». Ce que les amis n'ont pas le courage de conseiller aux rois se trouve écrit dans les livres. «Les livres sont des aide-mémoire pour les gens instruits et des tombeaux pour les ignorants». Cherche à comprendre les paroles de vie en te donnant de la peine plutôt qu'en consultant des livres. Quel avantage y a-t-il, en effet, à connaître ce qu'il faut faire quand on ne le fait pas ? Aucun, et la condamnation sera plus grande. Celui qui, parlant de la douceur des paroles de Dieu, ne la goûte pas, montre qu'elle est plutôt amère. N'est-elle pas amère la parole de celui qui a dit : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même en tout ce qui flatte la nature, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive ?* Toute vertu qu'on acquiert s'appelle croix, quand elle est conforme à un précepte du Seigneur. Ceux qui ne se proposent pas, comme moi, de lire les paroles de l'Écriture pour les pratiquer, mais pour dissenter longuement sur les pensées élevées, sont vainement enflés d'orgueil. C'est pour cela que celui qui veut s'instruire doit aimer le travail, car la connaissance abstraite ne fait pas briller la lampe. La conscience est un livre naturel; qui le lit en s'adonnant à l'ascèse on fait l'expérience du secours divin. Une conscience bonne se trouve par la prière, et la prière pure par la conscience; l'une est liée d'une façon naturelle à l'autre. Quand nous étions enfants, nos parents qui veillaient partout sur nous, afin que nous ne subissions aucun dommage, nous confiaient à un précepteur; devenus hommes, Dieu nous a remis à notre conscience pour qu'elle nous garde. Il ne faut donc nullement mépriser ce gardien, car nous déplaierions à Dieu et nous serions responsables devant notre propre conscience.»

3. «C'est pour cela que quelqu'un a dit : *Celui qui sans faire des oeuvres conçoit et profère de belles paroles, s'enrichit par l'injustice; selon l'Écriture, le fruit de son travail passe dans la maison d'autrui.* Rien n'est plus indigent que la pensée qui philosophe en dehors de Dieu sur les choses de Dieu. Celui qui se montre gnostique et non plutôt pratique est malade d'insensibilité. Il y en a qui parlent du royaume, mais sans pratiquer ce qu'ils disent; et il y en a d'autres qui pratiquent ce qui concerne le royaume, mais sans prendre garde et inconsciemment. C'est à eux que s'adresse la parole du Sauveur : *Le royaume des cieus est au-dedans de vous.* Mais ils sont peu nombreux, rares et difficiles à trouver. Pour cette raison, le Seigneur loue les pauvres en esprit. Il me semble qu'il nomme pauvreté de l'esprit l'humilité volontaire. L'Apôtre nous en montre un exemple dans la pauvreté de Dieu notre Seigneur, qui de riche s'est fait pauvre pour nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté.» Telles étaient les paroles du saint. Comme il était pratique il conseillait d'étudier les livres non en paroles, mais en actes. Les démons savent aussi les parcourir d'une manière tout extérieure. Mais en voilà assez sur cette matière; quant à nous, il nous faut, autant qu'il est possible, continuer notre marche en avant.

CHAPITRE 27. UN ENFANT DU SAINT SE FAIT MOINE ET MEURT

1. Quand le saint reçut la tonsure, il avait un fils de quatorze ans environ. L'enfant s'étant rendu chez son père, celui-ci lui dit en le voyant : «Moi, avec l'aide de Dieu, je suis moine. Si tu veux faire de même, c'est bien; sinon, tu ne me verras plus. Car si les fils de Lévi, avant la grâce, ignorèrent leurs frères pour observer le droit de Dieu, à plus forte raison moi, jugé digne d'une telle grâce, je ne dois pas préférer à l'amour du Christ celui de mes enfants et de mes proches. Le Seigneur dit, en effet : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi.* Bienheureux celui qui a contemplé la lumière du monde formée en lui, car portant le Christ comme un embryon, il sera considéré comme sa mère, conformément à ce que lui-même, qui ne

trompe pas, a déclaré par ces paroles : *Ma mère et mes frères sont ceux-là. Qui ? Ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique.* Ainsi donc ceux qui n'observent pas les commandements se privent eux-mêmes volontairement de cet honneur. C'est ce qu'indique clairement l'Apôtre par ces paroles : *Mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.* Il se forme, mais sans corps, dans notre cœur et comme il convient à Dieu. Saint Maxime dit aussi : *Voici les cinq motifs, louables ou non, pour lesquels les hommes peuvent s'aimer les uns les autres : pour l'amour de Dieu, comme le juste qui aime tout le monde, ou l'homme qui, sans être encore juste lui-même, aime les justes; par un instinct naturel, comme les parents aiment les enfants, et réciproquement; par vanité, celui qui reçoit des louanges aime celui qui les donne; par cupidité, comme celui qui aime le riche pour recevoir de l'argent; par amour du plaisir, c'est le cas de celui qui ne pense qu'au ventre et au plaisir sexuel. Le premier motif est bon, le second indifférent, le reste vicié par la passion.* Il n'est donc pas bon de préférer le second amour au premier. L'enfant lui dit : *Est-ce que je te verrai encore, si tu me donnes la tonsure ? Oui, à partir de ce moment, tu seras avec moi, ou plutôt avec le Christ.* Et l'enfant de demander : *Je ne verrai plus ma mère et ma soeur ?* Cyrille répondit : *Dans la localité, non; dans le monastère, rarement; si elles y viennent, il faudra que tu sortes du monastère pour les voir. Si tu observes mon conseil, tu seras avec le Christ pendant ta vie et après ta mort. Il dit, en effet : «Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient».* Et Jérémie : *«Il est bon à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse».*

2. La nuit suivante, le saint eut, tout éveillé, une vision : un homme vêtu de blanc, à la face brillante, lui demandait une offrande liturgique. L'ayant en mains, il la lui remit. Revenu à lui et comprenant le sens de la vision, il voulut éprouver l'enfant au moyen de l'affection familiale, non seulement une fois, mais deux et trois fois. L'enfant voyait sa mère et sa soeur qui l'appelaient, mais il ne parlait pas et disait : *Je veux être avec le Christ et mon père, et non avec vous. Car le Christ dit : «Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient».* Ce que voyant, le saint laissa l'enfant pendant quarante jours dans le monastère. Même après ce temps, l'enfant ne voulut pas retourner chez sa mère. Puis sur l'ordre du saint, l'enfant reçut la consécration monacale et la tonsure. Dès lors, il jeûnait, lui aussi, le lundi, le mercredi et le vendredi et ne sortait pas du monastère. Dix-huit mois après, il tomba malade et bientôt rendit sa sainte âme à Dieu.

3. Et le saint pensait en lui-même : *«Puisque, quand il n'existait pas, tu ne t'affligeais pas, n'éprouve pas non plus de chagrin maintenant qu'il n'est plus. Il faudrait organiser une réunion pour pleurer celui qui vient de naître à cause des maux qui l'attendent, et faire sortir de la maison dans la joie et les acclamations celui dont les épreuves ont cessé par la mort. Ne t'afflige pas sur ceux qui meurent, car la mort est nécessaire, mais plutôt sur ceux qui font une mauvaise fin. La mort, c'est surtout la séparation d'avec Dieu. Le maître universel, Jean Chrysostome, a dit quelque part : C'est un grand bien d'avoir pitié de ceux qui sont dans le besoin, mais rien n'est comparable à celui qui délivre quelqu'un de ses erreurs. Rien, en effet, ne vaut une âme, non pas même l'univers entier. Aussi, même si tu donnes une grande quantité d'argent, tu n'auras pas fait autant que celui qui convertit une âme. Qui le fait devient semblable à Paul et à Pierre, sans courir comme eux les dangers de la faim et de la peste et sans souffrir les autres maux, car dans le temps présent règne la paix, mais en montrant du zèle dans la bonne volonté. Et pourquoi, dis-je, Pierre et Paul ? Il sera la bouche du Christ : Celui qui fait sortir ce qui est précieux de ce qui est vil, sera comme ma bouche».* Si celui qui guérit un homme d'un vice corporel devient par ce bienfait digne d'honneur, dans une plus grande mesure les gens sensés considéreront comme bienfaiteur celui qui affranchit l'âme de la maladie du péché. Autant l'âme est supérieure au corps, autant celui qui guérit complètement l'âme est plus digne d'honneur que ceux qui soignent le corps». Tel était le père Cyrille, cet homme de Dieu. Il pouvait enrichir ceux qui étaient moralement pauvres, les ramener de l'erreur et devenir la bouche de Dieu pour faire sortir ce qui est précieux de ce qui est vil, guérir les âmes et, avec la grâce du Christ, chasser les maladies du corps. Nous en reparlerons quand nous arriverons à cette partie du récit. Tout cela demande un autre développement. Je vais montrer maintenant qu'il était capable de libérer les âmes de l'erreur et de faire sortir ce qui a de la valeur de ce qui n'en a pas.

CHAPITRE 28. CONVERSION ET MORT TRAGIQUE D'UN ARMÉNIEN

1. Le saint ayant rencontré, une fois, par hasard, un Arménien et ayant conversé avec lui, le convainquit par ses paroles inspirées de Dieu, de renoncer à sa propre religion et de se rallier à l'Église catholique et apostolique. Il lui disait : *«Sache que ce qui fait un homme, c'est de*

poursuivre la foi et la vertu; ce n'est pas la forme de l'homme, les yeux, le nez, les joues et les autres membres qui constituent l'homme; tout cela ce sont les membres du corps. Nous pourrions appeler homme celui qui conserve l'image de l'homme. Qu'est-ce donc que l'image de l'homme ? L'être raisonnable. Comment donc, est-il dit, les infidèles et les pécheurs ne seraient pas raisonnables ? Ce n'est pas cela seulement, mais c'est de plus être croyant et vertueux, fuir le mal, dominer les passions mauvaises, suivre les commandements du Maître, voilà ce qui fait un homme. De même que les ténèbres ne disparaissent pas, tant que la lumière n'a pas paru, de même la maladie de l'âme, c'est-à-dire l'incroyance, n'est pas mise en déroute, tant que celui qui enlève nos faiblesses n'est pas venu en nous et ne s'est pas uni à nous. En venant en nous, il s'appelle santé, parce qu'il accorde la santé de l'âme et chasse toute maladie et toute faiblesse de l'âme; parce qu'il nous éclaire, il s'appelle lumière, lui qui est au-dessus de toute lumière et nous illumine tous par la gloire de sa divinité; on l'appelle vêtement, parce qu'il nous enveloppe et nous réchauffe, et nous disons que nous revêtons celui qui est partout, intangible et imprenable; comme il s'unit sans se mélanger à notre âme et la rend toute lumière, nous disons qu'il habite en nous et qu'il est circonscrit sans être limité. Quel miracle ! Ainsi donc celui qui est au-dessus de tout devient tout pour nous, pain, abri, breuvage, lui qui, autrefois, avait dit à la Samaritaine : *Celui qui boira n'aura plus soif.*

2. Vois-tu quelle est la force de la foi ? «La mère de la foi, c'est l'effort et un coeur droit : celui-ci enlève de l'homme toute hésitation, celui-là crée. Qui n'a pas la foi peut faire peut-être quelque bien, mais ressemble à celui qui puise de l'eau et la verse dans un tonneau percé. En cette vie, nous avons trois naissances : la première, c'est la naissance selon la chair; quant aux deux autres, elles nous conduisent de la terre au ciel, l'une par le baptême que nous appelons régénération, et l'autre par le repentir. Dans le sein maternel, on est couvert par les ténèbres naturelles et involontaires. A ces ténèbres succèdent, après la naissance, celles – volontaires – des passions, de l'ignorance et de l'infidélité à Dieu; ensuite viennent les troisièmes ténèbres *préparées pour le diable et ses anges* à cause de sa mauvaise volonté. Nous ne pouvons éviter les premières ténèbres, je veux dire celles du sein maternel, mais il est en notre pouvoir d'éviter les deux autres. Celui qui est né, puis renouvelé par la régénération du saint baptême et la pratique des commandements du Seigneur, devenu fils du jour, est non seulement illuminé maintenant, mais il vivra dans le siècle à venir dans une lumière indicible. *La lumière des justes*, dit l'Écriture, *brille pour toujours* et comme des étoiles, ils seront en cercle autour du soleil de justice, bien qu'une étoile même diffère en gloire d'une étoile, comme dit l'Apôtre, car il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père des lumières.

3. Un orthodoxe est une maison de Dieu ou un vivant soleil, illuminant toute pensée capable de recevoir la parole divine, du fait qu'il est réellement une image de la lumière originelle. Un hérétique est une obscurité vivante qui se déplace dans un corps; c'est celui qui avec mauvaise volonté choisit le non-être comme si c'était l'être; c'est une vérité prétendue, mais non réelle, c'est-à-dire une parole qui n'a pas en elle-même de substance de vérité. Un dogme pieux est le triomphe de la vérité, ou ce qui a été défini à force de travail et qui correspond à la réalité, ou la solution exacte d'un problème, ou l'absence d'erreur en paroles. Un dogme catholique est une opinion bien distincte des autres et manifestée par une définition propre. Car si un bon raisonnement fait défaut à l'âme : il est évident que l'illumination lui manque, non pas faute de principe qui illumine, mais à cause de la négligence de celui qui doit être illuminé. Il n'est pas possible, en effet, ni que le corps vive sans respirer, ni que l'âme subsiste sans connaître son Créateur. L'ignorance de Dieu, c'est la mort de l'âme. Ou ne sais-tu pas que les hérétiques sont ennemis de Dieu ? Ceux qui les instruisent de nouveau les conduisent à la foi et d'ennemis les rendent amis de Dieu, seront considérés comme pacifiques. Le pacifique est celui qui donne la paix à un autre. Et on ne peut donner à un autre ce qu'on n'a pas soi-même. *Le royaume des cieux est semblable à une femme qui prenant du levain le cache dans trois mesures de farine.* Les justes possèdent donc la puissance du levain pour rendre les méchants semblables à eux. Or les justes sont peu nombreux et le levain peu abondant. Mais cette petite quantité rendra toute la pâte semblable à elle-même par la force qui existe en elle. Ainsi donc, la puissance des justes ne consiste pas dans le nombre, mais elle trouve sa force dans la grâce de l'Esprit. Comment cela se peut, je vais te le dire. Les apôtres étaient douze; as-tu vu comme le levain était peu abondant ? Et l'univers entier était dans l'incroyance: as-tu vu quelle était la quantité de la masse ? Mais ces douze convertirent tout l'univers. Le levain et la masse étaient de même nature, mais non de même qualité. La parole de vérité est semblable à un grain de sénevé; petite semence jetée dans le coeur de ceux qui écoutent, elle croît par un travail convenable et devient, comme un grand arbre pour les oiseaux en un lieu élevé, un refuge pour les pensées errantes.

4. C'est par ces conseils et maints autres encore qu'il exhortait ce chrétien venu d'Arménie, dont les enfants avec leur mère, après un certain temps, furent faits prisonniers avec la permission de Dieu. L'Arménien vint raconter au père tout ce qui lui était arrivé. Celui-ci, mû de pitié, car il était très compatissant, s'adressa à quelques amis du Christ, qui lui remirent suffisamment d'argent pour libérer les prisonniers. L'Arménien prit la somme, puis tenta d'aller à pied à Varna, d'où il était originaire. Le saint lui conseillait de ne pas agir ainsi, de peur que, victime des brigands, il ne perdît, non seulement ce qu'il portait, mais la vie également. Il lui disait : . Celui-ci reprit : *Le vent n'est pas favorable, et il me semble qu'il ne changera pas. C'est pourquoi je vais me hâter de partir à pied par la route, parce que le chemin est direct.* Le saint reprit : *Quant à moi, étant donné le danger évident, je ne te conseille pas de partir avec l'argent que tu portes.* Celui-ci répondit : *Prie pour moi, père, et que la volonté de Dieu se fasse !* Le saint ajouta : *La volonté divine, ce sont les commandements de Dieu; la volonté de la nature raisonnable, c'est l'accomplissement de la volonté de Dieu; la volonté de la chair, c'est la transgression de la loi divine; la volonté de Dieu, c'est la volonté de ses serviteurs, de laquelle tu t'éloignes, et j'en suis innocent. Toi, si tu veux partir, pars; Dieu peut tout arranger dans l'intérêt de notre âme. Cependant je sais une chose, c'est que toute décision de la volonté propre est dangereuse. Et David, le sachant, disait : J'ai juré, et j'y serai fidèle, d'observer les préceptes de la justice et non ma volonté.*

Dès que l'Arménien fut descendu à la localité, il trouva par hasard deux soldats qui devaient, à ce qu'ils disaient, se rendre à pied à Zygus, par où passait la route du chrétien d'Arménie. Dès qu'il se fut un peu éloigné avec eux, ils commencèrent à lui demander qui il était, d'où il venait et pour quelle raison il prenait la route directe. Il leur dit toute la vérité. Apprenant qu'il portait de l'argent, ils le tuèrent immédiatement. Personne, en effet, n'a jamais été sauvé après avoir désobéi à ses parents. Tels sont les fruits de la désobéissance. C'est de cette façon qu'elle récompense ceux qui la servent. Si quelqu'un appelle ce fait une prophétie du saint, il ne se trompera pas.

CHAPITRE 29. DIFFICULTÉS DU SAINT AVEC LE SUPÉRIEUR DU MONASTÈRE OU IL S'ÉTAIT RÉFUGIÉ

1. Quand la race odieuse des Scythes sortit en foule pour piller l'Occident, elle arriva jusqu'à la région de la Thrace. Tous, à cause du danger imminent, se réfugiaient dans les citadelles. Mais le saint ne voulut pas se rendre à celle de Dercos, par crainte d'être importuné; il partit pour la Propontide du Bosphore chez des moines qui le reçurent avec joie, surtout le supérieur du monastère. Celui-ci s'efforçait également d'avancer dans la vertu. Beaucoup de gens le fréquentaient à cause du profit qu'ils en tiraient, non seulement ceux qui habitaient tout près, mais aussi ceux qui étaient éloignés et même ceux qui, à Constantinople, avaient une brillante situation. Ayant reçu le saint, comme je viens de le dire, le supérieur du monastère lui donna une cellule favorable à la vie contemplative.

2. La réputation de Cyrille se répandant partout – *car une ville située au sommet d'une montagne ne peut être cachée*, selon la parole de vérité –, les amis du Christ qui allaient chez le supérieur du monastère pour prier, commencèrent à se rendre aussi chez le saint. Tous ceux qui virent sa mise, sa démarche, la discrétion de son regard, la retenue de son langage, son caractère réservé – tout cela révèle l'homme intérieur –, étaient portés, Dieu aidant, à se confier en lui, comme le fer est attiré par l'aimant. Mais le démon, dans sa méchanceté, obscurcit par les ténèbres de la jalousie et de la vaine gloire la raison du supérieur et l'indisposa contre le saint. «La jalousie ne sait pas choisir ce qui vaut mieux»; quoi d'étonnant à cela ? Les vices sont placés près des vertus, est-il écrit, et se trouvent d'une certaine façon près de la porte. Il est facile à ceux qui ne sont pas formés sur ce point de se croire autres qu'ils ne sont. Celui qui est moins bien partagé éprouve une certaine haine naturelle pour quiconque le dépasse. «Les juges malveillants s'efforcent d'interpréter de travers les bonnes actions et les paroles utiles». «Les natures envieuses ne veulent pas voir les bonnes actions du prochain, mais examinent attentivement ses défauts. Si elles en trouvent, elles s'en emparent et les publient à grands cris; si elles n'en trouvent pas, elles en créent dans leur imagination, car elles ne supportent pas de laisser insatisfaite leur jalousie.» Saint Jean Climaque dit : «Sache aussi qu'une des marques auxquelles on reconnaît les vindicatifs et les envieux, c'est qu'ils se portent avec plaisir et facilité à blâmer l'enseignement, les actions et les vertus de leur prochain, submergés qu'ils sont par un esprit de haine». Et encore : «Un homme habile à bien cueillir les raisins mange les grains mûrs, mais ne prend point ceux qui sont verts. Et l'homme bienveillant et prudent observe avec soin toutes les vertus qu'il remarque dans les autres; l'insensé recherche en eux les défauts et les raisons de se

plaindre. C'est de ce dernier qu'il est écrit : *Ils ne veulent voir que l'iniquité; ils s'épuisent dans leurs recherches*». «Partout, chez les moins favorisés, l'infériorité devient le commencement et le motif de la jalousie et de la malveillance». «Les hommes jaloux sont toujours mécontents, car non seulement leurs malheurs les affligent, mais aussi le bonheur des autres». «C'est pour cette raison que, voyant un homme jaloux très peiné, quelqu'un se mit à dire : *Ou bien un grand malheur lui est arrivé, ou un grand bonheur à un autre*». «Dans la vie humaine, la jalousie n'existerait pas, si nous étions tous nés égaux». «C'est pour cela qu'il faut se garder de la jalousie de ses amis et de la méchanceté de ses ennemis». La pierre de touche infaillible des amis, ce sont les succès et les insuccès; les uns montrent celui qui compatît, les autres celui qui ne jalouse pas.

3. Que le supérieur, bien que vertueux, ait été blessé par la jalousie, rien de surprenant; car il n'y a pas de juste sans défaut, ni de pécheur sans bonne action. Dieu seul est infiniment parfait. Ne pouvant donc voir clair à cause de la jalousie – car le Seigneur aveugle l'homme jaloux qui s'attriste sans raison devant les vertus du prochain –, le supérieur, soi-disant selon Dieu, se rendit chez le saint et lui dit : *A ce qu'il me semble, ton genre de vie est inspiré par des mobiles humains*. Or, «Dieu a dispersé les os de ceux qui cherchent à plaire aux hommes». Pour quelle raison portes-tu un vêtement grossier et marches-tu nu-pieds ? Pourquoi ne manges-tu que des aliments secs, ne bois-tu que de l'eau et ne daignes-tu pas manger de la nourriture cuite ? Pourquoi t'appelle-t-on un homme bardé de fer ? Je ne sais si tu en portes réellement. Voici qu'en peu de temps ton nom est devenu tellement célèbre que les plus insensés et les plus ignorants de la vie monastique te croient, toi qui n'es pas consacré et qui n'as pas de fonction, meilleur que moi, qui ai depuis de longues années travaillé pour Dieu. Chose étonnante, tu ne daignes même pas manger avec moi, bien que je t'aie souvent invité selon le commandement du Seigneur. Ne sais-tu pas que la gloire et la vaine fumée de l'orgueil obscurcissent l'esprit ? Ne sais-tu pas que Dieu «donne sa grâce aux humbles ?» Le fait de mener une vie si différente de la nôtre te rend, d'une façon évidente, présomptueux. Si tu m'acceptes comme conseiller, deviens semblable à tes frères et non pas différent par la présomption. Suivant les pères, ce qui est excessif vient des démons. Saint Maxime dit aussi : «Celui qui ne sait pas marcher dans la voie spirituelle, au lieu de prendre garde aux pensées de passion, concentre tous ses efforts sur la chair; et alors, ou bien il se montre gourmand, de moeurs libres, triste et colère, rancunier, et s'obscurcit ainsi l'esprit; ou bien il exagère la lutte contre soi-même et trouble sa pensée.» Et puisque les deux, l'obscurcissement de l'esprit et le trouble de la pensée, sont nuisibles, garde le juste milieu entre les deux extrêmes, ni trop haut, ni trop bas. Et de la sorte, tu seras libéré de l'aveuglement de ton insensibilité; elle est produite en nous par le manque de crainte de Dieu, par la grande négligence, par l'excès du mal et par la perte partielle des vertus.

4. Ce n'est pas moi qui dis cela, mais les pères; l'un déclare : «Ceux à qui la crainte de Dieu est cachée sont enchaînés par l'insensibilité de l'âme»; un autre : «Nombreux sont ceux qui souffrent de grands maux incurables et, à cause de leur inattention, ne se rendent même pas compte qu'ils sont malades»; un autre : «L'excès du mal à quelques-uns le sentiment de leur souffrance»; et un autre : «Autant la perte partielle de la vertu ôte le sentiment, autant elle aggrave les dommages causés à l'âme. Le mal qu'on porte en soi sans le remarquer rend d'habitude la maladie incurable». C'est pourquoi je t'en prie, ressais-toi, pour avoir une vie heureuse. «Savoir qu'on ignore est un signe de science; comme savoir qu'on a fait une injustice est une marque de justice. Si tu veux connaître Dieu, connais-toi toi-même. Se connaît exactement celui qui croit n'être rien». Ne sais-tu pas encore que : «Qui se tait et ne reprend point la faute de son prochain n'est pas miséricordieux, comme celui qui laisse le poison dans la personne qui a été mordue par une bête venimeuse ?» L'Écriture dit : «Tu reprendras ton prochain, afin de ne pas te charger d'un péché à cause de lui». A vrai dire, «les reproches sont de deux sortes, les uns inspirés par la malice et la vengeance, les autres par la crainte de Dieu et la vérité»; mais à Dieu ne plaise que je te fasse des reproches par malice ! Moi, le Seigneur le sait, quand je te vois consumer ton corps sans recevoir de Dieu quelque récompense à cause de ton imprudence – car, est-il dit, *un homme sans conseiller est un ennemi de lui-même, et un homme imprudent se fatigue à courir pour rien* –, j'ai tellement pitié de toi que je le prie, par charité pour toi, de te conduire, par les jugements qu'il sait, à la connaissance de la vérité. Tu ne le pourras pas, pauvre homme, si tu n'abandonnes ta volonté, ton jugement et ta confiance en toi. Car suivre sa propre volonté, c'est de l'orgueil. Et le Seigneur résiste aux orgueilleux. Les pères disent aussi : «As-tu vu quelqu'un tomber ? Sache qu'il a suivi son sentiment personnel». Il vaut donc mieux être disciple d'un subalterne, que de vivre d'une façon singulière et de récolter les fruits secs de la volonté propre.»

5. A ces paroles, le saint se lève avec une humble contenance, tombe à ses pieds et lui dit : «Je remercie Dieu et ta sainteté parce que non seulement tu as reconnu l'impureté de mon âme, mais tu m'as blâmé paternellement et tu m'as fait des remontrances comme il convient. J'ai

écouté tes paroles comme des paroles de Dieu et non d'un homme. Car il est écrit : *Ce n'est pas vous qui parlerez, c'est l'Esprit de Dieu qui habite en vous*. Et encore : *Dieu a parlé dans son sanctuaire*. Mais puisque tu m'as dit que tu offres à Dieu des prières pour qu'il me conduise à la connaissance de la vérité, je te prie de ne pas cesser de le faire, à cause du commandement du Seigneur, et il te donnera au centuple la récompense de ta charité. *Celui qui fait sortir ce qui a de la valeur de ce qui n'en a pas, dit l'Écriture, sera comme ma bouche, c'est-à-dire : celui qui conduit son prochain de l'erreur à la vérité, ou du vice à la vertu, dans la mesure de ce qui est humainement possible, celui-là m'imite*. Toi donc, saint père, tu as accompli tout ton devoir et tu me laisses inexcusable. *Si je n'étais pas venu, dit l'Évangile, si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse à leur péché*». Dès que le supérieur entendit ces paroles du saint et qu'il vit que sa figure ne trahissait aucun trouble, mais au contraire, qu'il se blâmait lui-même et s'humiliait et que, tombant à ses pieds, il lui demandait de l'aider à parvenir, grâce à ses saintes prières, à la connaissance de la vérité, il fut très étonné et resta silencieux. Admirant son humilité, don véritable de Dieu, il retourna dans sa cellule, se blâmant lui-même sincèrement par ces paroles : *Malheur à moi, hypocrite, car ayant la poutre dans mon oeil, je réprimande le serviteur de Dieu à l'occasion de ses plus légères fautes et je le juge, moi qui suis digne d'être condamné*. Saint Chrysostome dit avec raison : «Il est impossible que l'homme qui s'occupe trop des autres prenne soin de sa propre vie. Comme tout son soin se dépense en zèle excessif au dehors, il fait, de toute nécessité, son devoir d'une manière superficielle et négligée. Celui qui examine sévèrement la conduite du prochain n'obtiendra jamais le pardon de ses propres fautes; Dieu le jugera non seulement à cause de la nature de ses péchés, mais encore à cause des jugements portés sur les autres». Saint Maxime dit également : «Qui se montre curieux des péchés d'autrui ou, sur un simple soupçon, juge son frère, est encore bien éloigné du repentir et du souci de découvrir ses propres fautes, plus pesantes en vérité qu'une énorme masse de plomb. Il n'a pas compris comment l'on devient un homme au coeur lourd épris de futilités et recherchant le mensonge. Aussi, comme un insensé, qui marche dans l'obscurité, sans s'occuper de ses propres péchés, il songe à ceux des autres, vrais ou supposés, d'après un léger soupçon». Malheur donc à mon insensibilité. «A la lecture des divines Écritures, celui qui est humble de sentiment et se consacre à une occupation spirituelle s'appliquera tout à lui-même, non à un autre». Et s'il en est ainsi, malheur à celui qui se charge des autres, parce qu'il se prive lui-même de ses mérites personnels.

6. Cette pensée impressionna le supérieur au point que non seulement il prononça ces paroles, mais qu'il fit une prosternation devant le saint. Celui-ci, après les reproches qu'il avait reçus du supérieur, pensa : «Être accusé par des méchants en grand nombre n'est ni vrai ni nuisible; mais être blâmé par un homme bon, cela est vrai et utile». Malheur à toi, pauvre créature, parce que tu es un scandale pour les autres. Le Seigneur dit à ses disciples : *Que votre lumière brille aux yeux des hommes pour que, voyant vos bonnes oeuvres, ils en rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux*. Voici que les ténèbres de ton action troublent les coeurs des saints. Il est écrit quelque part que celui qui vous scandalise en subira la peine. Le saint priait en ces termes : «Mon Dieu, ne m'abandonne pas; je n'ai fait aucun bien devant toi, mais accorde-moi dans ta bonté de commencer. Tout notre salut est dans ta compassion et ta miséricorde», car «la gloire est à toi dans les siècles des siècles. Amen».

7. Cette nuit-là, il sembla au saint qu'il se tenait sur une tour très élevée; au-dessous se trouvait un espace uni dont il ne pouvait apercevoir la limite. Là, il vit un dragon très grand qui rampait en sifflant et se dirigeait vers lui, la gueule grande ouverte. Le saint estima que cette ouverture béante pouvait contenir trente hommes au moins. Le monstre s'élança pour atteindre le saint celui-ci, ne sachant que faire, se tourna çà et là et remarqua un jonc posé à ses pieds. Il le prit, en frappa une fois le dragon, qui mourut et tomba en se divisant en deux. Il s'en dégagera une odeur si fétide que le saint, ne pouvant la supporter, revint à soi. Il me disait : *Le jonc, c'est l'humilité, bien qu'elle soit loin de moi, et le dragon, le démon de l'orgueil*. *Si j'avais répliqué au supérieur qui me reprenait, j'aurais été dévoré. Mais parce que je suis tombé à ses pieds, que j'ai supporté ses reproches et que je me suis blâmé moi-même, le commandement du Christ m'a délivré de la gueule du monstre*.

8. Ceux qui savent bien gouverner et guérir les âmes raisonnables sont vraiment rares, surtout maintenant. Nombreux peut-être sont ceux qui font semblant de jeûner, de veiller ou de porter un habit de dévotion ou même qui le font réellement; de même, apprendre par coeur et enseigner par la parole sont choses relativement aisées; mais il s'en trouve très peu qui déracinent les passions dans les gémissements et acquièrent les vertus fondamentales sans plus les perdre. Le Seigneur dit à l'abbé Macaire par révélation : *Considère que les pasteurs vont*

disparaître, que les plus négligents domineront les bons, triomphant par le nombre, au point que les mauvais gouverneront les frères et que ceux qui ignorent la vie monacale l'emporteront et se disputeront le pouvoir, que les bons seront chassés par les mauvais et les parfaits n'auront pas la liberté dans les monastères et, comme on dit, les choses saintes seront transformées en institutions humaines. Je lui répondis : *C'est avec raison que les pères ont écrit que l'homme réellement humble, s'il est accusé injustement, n'est pas troublé et ne cherche pas à se justifier pour obtenir réparation; il accepte la calomnie, comme si elle était vraie, et ne s'inquiète pas de convaincre les hommes qu'il a été calomnié; au contraire, il demande pardon.* «Qui supporte avec humilité les accusations faites contre lui est arrivé à la perfection et les saints anges l'admirent; aucune autre vertu n'est aussi difficile à acquérir».

9. Saint Éphrem dit au sujet des pasteurs : *Ne désire pas commander aux âmes, de peur que, n'ayant pas atteint un assez haut degré d'affranchissement des passions, tu ne fasses du tort à toi et à ceux qui te suivent.* Et saint Basile : «Ne te hâte pas de commander à une communauté, afin de ne pas charger ton cou du fardeau des péchés des autres». Un homme orgueilleux désire le commandement, car, autrement, semble-t-il, il ne peut ou plutôt il ne veut se perdre à jamais. Le saint ajouta : En vérité les pères ont tout dit. Toi, si tu veux recevoir le pardon de tes péchés, aime d'abord, à cause d'eux, les réprimandes. Il est écrit : «Celui qui ne peut souffrir qu'on le blâme, à tort ou à raison, a renoncé à son propre salut; mais celui qui endure le blâme, avec peine ou de bon coeur, obtiendra rapidement le pardon de ses péchés.» Pour ce motif, j'ai supporté les reproches du supérieur. Quand tu acceptes de bon gré ce qui t'arrive de pénible contre ton attente, reconnais alors que tu atteins la mesure de l'homme modeste et vertueux. «Qui n'est pas rassasié de repentir ne peut être humble.» Un signe de l'humilité est de ne considérer personne comme *profane ou impur*. L'homme humble ne blâme personne, ne se plaint de personne, n'accuse personne, ne parle à personne de lui-même comme s'il était quelqu'un ou savait quelque chose. Si on l'empêche, si on lui défend de faire quelque chose, il s'accuse lui-même. Si quelqu'un le loue, il rit en lui-même, parce que celui qui lui a adressé des louanges s'est trompé; il se considère comme malheureux d'avoir dupé les autres et de les avoir induits en erreur. Il va çà et là comme les malades qui se déplacent avec précaution. Il a supprimé tout désir personnel et en tout il se montre modéré. Il ne se soucie guère de paraître sot ou ignorant; en un mot, il se défie de lui-même comme d'un ennemi. Je lui demandai : *Que pensais-tu en entendant ces remontrances ?* Le saint me répondit : Crois-moi, j'estimais que le supérieur m'adressait vraiment ces reproches à la suite d'une révélation d'en haut. Il est écrit : «Qui reçoit la parole de vérité, reçoit la parole divine;» «qui réplique à la vérité est semblable au serviteur qui donna un soufflet au Seigneur». Ne sais-tu pas «qu'une parole vraie a transformé une race de vipères et leur a appris à fuir la colère qui vient; en faisant de dignes fruits de repentir ? Le repentir consiste à ne plus commettre le péché; s'abstenir du mal, c'est en être délivré.

10. «Le repentir est le retour, par la vie ascétique et les labeurs, d'un état opposé à notre nature à ce qui lui est conforme et du diable à Dieu». «Celui qui se repent est l'artisan de ses propres punitions». «Il y a cinq manières de se repentir : condamner les péchés commis, pardonner les manquements du prochain, regretter sous l'influence de la prière, de l'aumône et de l'humilité». Quant à moi, puisque mon repentir est insuffisant, je désire cependant avoir quelqu'un qui me blâme, car cela m'aide à me repentir. Il est écrit : «Celui qui ne veut pas être repris montre la passion qui le domine». A ces mots, je demandai au saint : Quelle est la raison qui t'a porté à te séparer de ce supérieur ? Ne serait-ce pas à cause de cette parole : «Éloigne-toi de celui qui vit avec négligence, même s'il porte un nom célèbre parmi les hommes ?» Le saint répondit : «Comme l'on a soin de transporter une matière inflammable aussi loin que possible du feu, de même il faut autant qu'on peut s'éloigner de la compagnie des jaloux et avoir des amitiés en dehors de la portée des traits de l'envie.» Tant que je restais dans ma cellule, je me soumettais à lui de mon mieux. Mais alors même que je voulais lui être très soumis, je ne le pouvais, car ce que je pensais, disais ou faisais pour lui plaire ne servait à rien. Je reconnus alors les artifices de Satan et je priai Dieu de nous en guérir; mais, je ne sais comment dire, Dieu ne m'exauçait pas. En cet état, je me souvins de saint Maxime qui dit : «Quant à l'envieux, tu auras du mal à apaiser sa tristesse, car ce qu'il regarde comme son malheur, c'est cela même qu'il envie en toi; et pour l'apaiser, pas d'autre moyen que de le dissimuler. Mais si ce qui l'afflige est utile à beaucoup, quel parti prendre ? Évidemment, celui du grand nombre, sans négliger l'envieux, autant que faire se peut, ni se laisser rebuter par la malice de sa passion, car ce n'est pas à la passion, mais à l'homme passionné que tu viens en aide. A force d'humilité, regarde-le comme supérieur à toi-même; en tout temps, en tout lieu, en toute affaire, donne-lui la préférence. Le moyen d'apaiser ton envie personnelle, c'est, voyant dans la joie celui que tu envies, de te réjouir avec lui et, le

voyant peiné, de t'affliger avec lui, pour accomplir la parole de l'Apôtre : *Se réjouir avec ceux qui se réjouissent, pleurer avec ceux qui pleurent.*» Après avoir lu ce chapitre, je reconnus ma faiblesse, je me prosternai devant le saint vieillard et je partis.

11. Le trouble insupportable causé par les Scythes s'était transformé en paix avec l'aide de Dieu et le concours de celui qui régnait. Après ces événements, je remontai au monastère où j'avais habité auparavant grâce à Dieu. J'y vécus en contemplatif dans ma cellule et travaillai dans la mesure de mes forces avec une conscience irréprochable. «La conscience pure, ce sont les labeurs de l'ascèse qui la produisent, est-il écrit, tels que le jeûne, les veilles, la patience, la longanimité.» Mais je ne sais si Dieu accepte mes efforts. Le saint déclarait encore : Les pères ont dit avec raison, au sujet des moines gyrovagues, qu'un arbre transplanté ne prend pas racine. Un tel arbre, comment peut-il produire des fruits ? «Tout arbre, comme dit le Seigneur, qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu» pour être brûlé. Il s'exhortait lui-même : «Considère ton domicile comme une tombe avant la tombe. Personne ne sort du tombeau avant la résurrection commune. Si quelques-uns en sont sortis, considère qu'ils sont morts une deuxième fois; prions le Seigneur de ne pas avoir leur sort.» Ce n'est point par les changements de domicile, mais par l'attention de l'esprit qu'on maîtrise les passions.

12. Après sa tonsure, le saint ne voulut plus voir du tout ses plus proches parents ni converser avec eux. L'amour de Dieu avait éteint l'amour des proches. L'amour est une ardeur intérieure du désir enflammé pour l'objet aimé. C'est l'extension de l'amitié qui veut s'unir à l'être aimé. Celui qui croit avoir les deux se trompe. Qu'il entende le mot de l'Évangile : «Nul ne peut servir deux maîtres; ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre».

CHAPITRE 30. UNE SOURCE MIRACULEUSE AU MONASTÈRE

Il y avait près de sa cellule une source dont l'eau, qui n'était pas très bonne, s'écoulait en passant tout près de sa cellule. Pour la retenir le saint creusa un petit trou. C'est là qu'il se fournissait en eau potable, là aussi que le chien du monastère buvait. Elle était tiède et malodorante. Le saint homme prenait de cette eau, faisait le signe de la croix en priant et guérissait de maladies graves beaucoup de ceux qui en usaient avec foi. «Tout est possible à celui qui croit.» J'ai bénéficié, moi aussi, un jour, tout indigne que je suis, de cette eau ou plutôt de cette grâce, quand je fus atteint d'une fièvre violente et brûlante pendant sept jours et sept nuits, sans pouvoir absolument rien prendre ni dire, par suite d'une diarrhée persistante. Le frère qui me servait comptait qu'en une seule nuit j'allai cent soixante-dix fois à la selle. Le septième jour, je fis avertir le saint de ce qui m'était arrivé; de plus, je lui demandai de m'envoyer de l'eau qu'il aurait bénite et sur laquelle il aurait prié. Le porteur arriva avec l'eau vers le coucher du soleil; j'en pris, j'en bus et, Dieu m'en est témoin, je fus sur l'heure délivré de ma maladie. Que le Seigneur te donne, dit l'Écriture, selon ton cœur ! Qu'il te soit fait selon ta foi ! Et il t'advient comme tu as cru.

CHAPITRE 31. FAIT MERVEILLEUX SURVENU A UN FRÈRE

1. Combien l'homme de Dieu était impassible et de bon discernement – «car, est-il écrit, le propre de l'impassibilité, c'est le discernement véritable » –, combien il était capable d'éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres de l'ignorance et à l'ombre de la mort des passions et d'illuminer les aveugles spirituels, je vais l'exposer, suivant la simple connaissance qui m'en a été donnée. Une fois que j'étais assis avec le saint, un moine qui lui était familier et avait une grande foi en lui, vint lui dire : «Père, j'étais recueilli dans ma cellule et plongé, comme il est naturel, dans les lamentations à cause de mes péchés; je gémissais tantôt à cause de leur grand nombre, tantôt à cause de l'insuffisance de mon repentir, quand, soudain, je me mis à pleurer abondamment, sans contrainte, pendant tout mon travail. Mes pleurs inondaient mon visage au point que je passai deux jours et deux nuits sans même penser à prendre de la nourriture. Mon cœur était enflammé surabondamment, je me lamentais et je poussais des gémissements amers avec une douceur et une jouissance indicibles, une tristesse et une joie inexprimables, tantôt en louant Dieu et en lui adressant des prières et des supplications, tantôt en lui rendant grâce et en le glorifiant sans mesure. J'étais donc ainsi plongé dans les lamentations à cause de mes péchés, lorsque je me tournai vers l'ange qui me garde et je lui dis : *Très saint ange, je te conjure de me garder avec plus de vigilance, au nom de Dieu qui nous a amenés du non-être à l'être, pour le servir selon la force qu'il nous a donnée, moi, esprit uni à un corps, mais qui ne meurs pas avec lui, toi, esprit immortel non uni à un corps. Car voici, comme tu le constates, que je me perds et, de même que j'ai vainement vécu, on trouvera que, toi aussi, tu m'as vainement gardé.*»

2. «Ayant répété cette prière pour la troisième fois, je m'assis, fatigué, mais l'esprit plein de la pensée de Dieu dans une paix calme et profonde. Alors – étais-je endormi ou non, je ne le sais

pas exactement, – une main délicate et blanche comme la neige apparut et me donna à la joue droite un soufflet ni violent ni léger non plus. Et cette main était si parfumée que, pendant une semaine, ma figure exhala une odeur agréable. En même temps qu'elle me donna le soufflet, je vis la main à partir du poignet. Je restai toute la semaine sans désirer aucune nourriture corporelle. Comment, père, dois-je considérer ce qui m'est arrivé, cela venait-il de Dieu ou des démons ? Ma pensée est dans le doute.»

3. A ces paroles du frère, le saint réfléchit un peu et lui dit : «Un père bon et aimant ses enfants en avait deux, l'un, homme accompli et bon, chérissant son père et son frère, l'autre encore un enfant qui balbutiait. Comme il devait partir en voyage, il confie le cadet à l'aîné pour que, jusqu'à son retour, il le protège contre tout malheur. Celui-ci, à cause de la crainte et de l'amour qu'il portait à son père, à cause aussi de sa bonne volonté et de l'amour qu'il avait pour son frère, le garde bien et l'entoure de soins attentifs. Le cadet court de-ci de-là, saute, se heurte les pieds et parfois est tout ensanglanté. Son frère le préserve des précipices et des bêtes pour prévenir tout grand malheur. Mais, comme il ne veut pas l'attacher, il le conseille, le laisse agir selon ses désirs et attend qu'il avance en âge et en sagesse. Celui-ci ne comprend pas la prudence et la sagesse de son frère aîné et sa propre légèreté. Fréquemment, il conjure son frère par ces paroles : *Je t'adjure au nom de notre père de bien me garder, car tu vois que je me perds*, lui dit-il en lui montrant quelques blessures insignifiantes. Son frère si bon et dont la conscience est irréprochable au sujet de la surveillance de son frère, puisqu'il l'aime et le corrige, lui donne un soufflet en lui disant : *Adjure-toi toi-même, ou plutôt commande toi d'éviter les impasses; ce n'est pas moi qui suis coupable*. La même chose est arrivée à toi, frère, et la main qui t'est apparue n'est pas diabolique. Cela est clair, puisqu'elle était légère, plus blanche que la neige, et parfumée, et qu'il s'est produit en toi un changement et que tu ne désirais pas de nourriture pendant une semaine. Les changements produits par les démons ne donnent pas la paix aux sens de l'âme et du corps. Ils ne peuvent non plus les élever au-dessus de la nature, mais ils les mènent de ce qui est selon la nature à ce qui lui est contraire. Tels sont les conducteurs, tels deviennent les dirigés. Que le Seigneur nous en préserve !»

4. Voilà comment était l'homme de Dieu : riche en discernement des esprits, il pouvait guérir les malades et conduire à la perfection ceux qui étaient en bonne santé : ce qui est la volonté de Dieu. «Le discernement, est-il écrit, est la compréhension exacte de la volonté de Dieu.» Puisseons-nous l'acquérir !

CHAPITRE 32. GUÉRISON D'UN MALADE DE PHILÉA

1. Il y avait dans la localité de Philéa un homme appelé Klapas. Il souffrait d'une ptôse depuis de longues années; arrivé à la vieillesse, il était accablé par cette infirmité. Il désira donc en être guéri. Mais le médecin ne voulait pas le traiter, parce qu'il était vieux. Enfin, pressé par le malade, il lui dit : «Je ne puis te guérir que si le père Cyrille tresse la corde avec ses mains.» Le malade se rendit chez le vieillard et lui rapporta les paroles du médecin, en le priant en même temps d'accomplir sa demande. Celui-ci, amusé, lui répondit en souriant : «Suis-je donc tresseur de cordes ?» Mais si tu veux m'écouter, va à l'église principale de la localité, passe là sept jours et prie Dieu au sujet de ta maladie. Si tu agis ainsi, moi, pauvre serviteur du Christ, je prierai pour toi; puis, au bout de la semaine, reviens ici et je tresserai ta corde. Souvent la maladie est utile, quand elle doit corriger celui qui pêche, et la santé, nuisible, quand elle devient une occasion de péché pour celui qui en jouit. Job n'était-il pas un ami véritable de Dieu et que n'a-t-il pas enduré, tout en rendant grâces et en bénissant Dieu ? La fin de l'épreuve l'a conduit à une gloire sans pareille. Toi aussi, patiente un peu et tu verras la gloire de Dieu.» Ainsi donc Klapas partit, fit ce qu'il lui avait indiqué et resta dans l'église deux soirs. Le troisième, une telle douleur le saisit qu'elle lui fit crier le *Kyrie eleison*. Il tomba à genoux et pria Dieu en disant : «Ô Dieu, ô Dieu, par les saintes prières du père Cyrille, aide-moi.» Après deux ou trois heures, il sentit une nouvelle douleur plus aiguë que la première. Saisi de crainte, il mit sa main pour voir ce qui lui était arrivé et constata que ses entrailles s'étaient remises à leur place, grâce au concours et à l'aide de Dieu qui fait la volonté de ceux qui le craignent, écoute leur prière et les sauve. Rien d'étonnant à cela. «Un homme suggère des pensées au prochain à la mesure de ce qu'il sait, mais Dieu agit dans celui qui l'écoute à la mesure de sa foi.»

2. Klapas se rendit alors chez le saint et lui raconta ce qui lui était arrivé. Puis, tombant à ses pieds, il les mouillait de ses larmes en l'appelant, grâce à cette joie inespérée, sauveur, bienfaiteur et médecin, non seulement des maladies du corps, mais aussi de l'âme. Cet homme de Dieu, dans son humilité, lui dit : Le flatteur est un guide trompeur. Ceux qui vous louent vous égarent et encombrant le chemin où vous devez passer.» «La flatterie ressemble à une armure dans une peinture; elle plaît, mais n'est d'aucune utilité.» «Les corbeaux crèvent les yeux des

morts, qui n'en ont plus besoin; les flatteurs corrompent les âmes des vivants et les aveuglent.» «Ne loue et ne blâme aucun homme en sa présence; car cela provoque soit l'inimitié, soit la flatterie. Les chasseurs poursuivent les lièvres avec des chiens; et nombreux sont ceux qui prennent les sots avec des louanges.» «Il faut se réjouir plutôt de ceux qui nous blâment que de ceux qui nous flattent. Ceux qui nous font de la peine nous excitent; ceux qui nous font plaisir nous amollissent et nous font trébucher.» «Seul le nom de l'amitié est inscrit sur la flatterie, comme sur un tombeau.» Un sage à qui l'on demandait : «Quel est l'animal qui fait le plus de tort ?» répondit : Le calomniateur parmi les animaux sauvages et le flatteur parmi les animaux apprivoisés.» Comprends-tu quels sont ces animaux doués d'intelligence ? Puisque tu as des pensées justes, ne parle pas pour flatter. C'est pourquoi quelqu'un dit : «La louange n'est pas agréable dans la bouche du pécheur, parce qu'elle n'est pas envoyée par le Seigneur.»

3. Celui qui avait été guéri lui répondit : «Ce n'est pas pour te flatter; loin de moi cette pensée, mais pour dire la vérité que j'ai parlé comme je l'ai fait. N'est-ce pas toi qui me conseillais d'honorer après Dieu, comme son serviteur, celui qui fait du bien à l'âme, selon le mot de David : *Pour moi, ô Dieu, tes amis sont devenus extrêmement honorables ? N'est-ce pas dans les Constitutions des saints Apôtres qu'il est écrit : Tu glorifieras celui qui t'annonce la parole de Dieu, tu te souviendras de lui jour et nuit. Tu l'honoreras parce qu'il t'a procuré une vie meilleure.* Là où il y a l'enseignement de Dieu, là Dieu se trouve. Tu rechercheras chaque jour le visage des saints, afin de te reposer en leurs paroles. Tu n'auras aucune inimitié contre eux, te souvenant de Dathan et d'Abiron qui résistèrent à Moïse ?» Si, comme on l'a bien montré, là où il y a l'enseignement de Dieu, là Dieu se trouve, à plus forte raison il est là où il y a des miracles. Si donc je cesse de faire connaître celui qui a été accompli en ma faveur, grâce à Dieu, par ta sainteté, ne serai-je pas ennemi de la vérité, qui est Dieu ?» Et le saint de répondre : «Ce n'est pas à mon sujet que j'ai dit ce que tu viens de répéter. Qui suis-je, moi indigne ?» Puis il ajouta en plaisantant : «Tu es vieux et craintif, et Dieu t'a guéri pour cette raison. Si ta guérison venait de moi, je me serais guéri moi-même. *Médecin, dit l'Écriture, guéris-toi toi-même.*» Le saint était un peu appesanti par le grand froid et les épreuves selon Dieu. Il pria pour l'homme qui venait d'être guéri, l'encouragea par quelques paroles édifiantes, et le laissa partir avec ces mots : «Ta foi t'a sauvé, va en paix.» C'est Klapas en personne qui m'a raconté à moi, pauvre serviteur du Christ, ce miracle et bien d'autres encore en exprimant une grande reconnaissance pour le saint vieillard.

CHAPITRE 33. MORT D'UN FRERE EXEMPLAIRE, PAR SA VERTU

1. Un jour, alors que le saint priait, il sentit une odeur agréable comme si elle provenait de beaucoup d'encens. Il se recueillit en se demandant ce que cela pouvait signifier, quand il entendit le chant de quelques voix douces et mélodieuses : «Nous passerons dans le lieu de la tente admirable jusqu'à la maison de Dieu parmi les chants d'allégresse et de louange pareils au bruit d'un festin». Il frappa aussitôt sur la simandre : c'était son habitude, plutôt que de se servir de la voix. Dès que son disciple vint, il lui demande : «Comment se porte notre confrère malade ? Il me semble qu'il a du émigrer vers le Seigneur. Voici ce qui m'est arrivé à l'heure même. Rends-toi donc chez lui en hâte et vois ce qu'il fait, de peur que je ne sois induit en erreur par les démons.» Le disciple y alla et constata, en effet, que le frère avait émigré à l'heure même vers le Seigneur. Le père illustre, l'apprenant, s'écria : «Maintenant, ô Maître, tu peux, selon ta parole, laisser ton serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont vu ton salut. Que tes oeuvres sont nombreuses, Seigneur ! Tu les as toutes faites avec sagesse.» C'est une tente admirable, comme dit saint Maxime que la chair sacrée de Dieu prise de nous : elle a reçu l'être en Dieu sans semence humaine; et l'âme intellectuelle est une demeure; en effet c'est une chair vivifiée par l'intelligence que s'est unie à lui-même indiciblement le Verbe devenu homme en purifiant le semblable par le semblable. Et le Verbe lui-même est une demeure, qui a fixé la nature en lui-même sans la changer par l'union hypostatique; c'est donc vers cette chair que nous nous dirigeons en sanctifiant la nôtre par les vertus, avec lesquelles il lui a été donné de devenir conforme à son corps de gloire suivant la grâce de l'esprit et en parvenant jusqu'à la maison de Dieu par la contemplation pure selon la connaissance simple et indivisible auprès de l'âme même intellectuelle du Seigneur, afin que nous ayons, nous aussi, «l'esprit du Christ», suivant le mot de l'Apôtre, par la participation de l'Esprit, en devenant par lui, selon la grâce, ce que précisément lui-même est devenu à cause de nous par nature *selon l'Économie*. Celui qui a été jugé digne de jouir d'un tel don, étant encore en vie, en jouira beaucoup plus après sa mort, quand, le visage à découvert il contempera, comme en un miroir, la gloire du Seigneur).»

2. Le frère Jean – il avait gardé ce nom qu'il portait dans le monde – avait passé trois ans dans le monastère, dans la douceur et dans une humilité sincère en servant ses frères, comme dit le Seigneur : «Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur et vous trouverez le repos de

vos âmes. Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. Que celui qui veut être le premier soit le dernier de tous, l'esclave de tous et le serviteur de tous.» Le frère qui venait d'émigrer vers le Seigneur avait une grande confiance dans le saint. Une fois que ses parents selon la chair étaient venus pour lui demander son avis sur une affaire, il leur répondit : «Je ne puis être mort et intendant des vivants.» Et c'est vrai. Celui qui n'accomplit pas sa propre volonté, mais celle de son père spirituel pour obéir au commandement de Dieu et pour s'exercer à la vertu, considère tout comme occasion de se renoncer et de mourir au monde. L'âme d'un tel homme, devenue libre, s'écrie avec le prophète David : «Tu as déchiré mon sac et tu m'as ceint d'allégresse». Tel était l'homme de Dieu, capable en peu de temps de rendre irréprochables des hommes dignes de blâme et spirituels des hommes charnels.

CHAPITRE 34. VISITE DE CONSTANTIN CHÆROSPHACTÈS

1. Une autre fois, alors que le saint était étendu sur sa natte, il entendit une voix qui disait : *Si les richesses surviennent, n'y attachez pas votre cœur.* Il se demandait ce que pouvaient signifier ces paroles, quand, le matin, Constantin Chærosphactès vint vers lui. Celui-ci avait une grande confiance dans le saint. Trouver un homme en qui avoir confiance, c'est une affaire, car *le juste seul fait honneur à la confiance qu'on lui témoigne.* Après avoir embrassé le saint et s'être entretenu avec lui du salut de son âme – cet homme était pieux et craignait Dieu –, il lui dit : «Tu sais que je possède une propriété près du monastère; je la donne en entier à ta sainteté ainsi que tous les animaux que j'y possède. Si tu le permets, qu'ils appartiennent au monastère; sinon, vends-la avec tout ce qu'elle contient et distribue l'argent aux pauvres, afin que, grâce à Dieu, mon âme, digne de pitié, trouve par toi quelque soulagement au jour du jugement.» Le saint lui répondit : «Si dans la vie le mal paraissait aux regards tout nu, sans quelque apparence du bien, les hommes n'iraient pas à lui comme des transfuges. Ce qui constitue la substance du mal n'est pas autre chose que son éloignement du bien et du meilleur. Le mal, séparé de la volonté et considéré en soi dans la nature des êtres, n'est rien. Le mal est le manque de vertu. La disparition du mal donne entrée à la vertu. Le mal est un; erreur de jugement suivie d'un abus dans les actes. Pour cette raison, il est impossible à l'homme qui s'est attaché au poids de la matière de s'élever au-dessus d'elle.»

2. «Si l'on se propose de philosopher, l'acquisition de la philosophie est superflue, puisqu'elle enseigne que la pureté de l'âme s'obtient par l'éloignement du corps lui-même. Et toi, tu es venu, poussé par je ne sais quelle intention, pour transformer la force contemplative en une habileté pratique. Nous, grâce à Dieu, nous ne nous arrogerons pas les biens étrangers comme étant nôtres. Tous les biens créés sont étrangers à l'homme. Nous ne rendrons pas pesantes pour nous les entraves de la matière. Nous ne nous soumettrons pas à semblable malédiction : *Malheur, dit le Prophète, à qui amasse ce qui n'est pas à lui, à qui alourdit pesamment son carcan.* Bien que ceux qui nous poursuivent soient plus légers que les aigles du ciel, nous nous chargeons encore des richesses de ce monde; ainsi nous devenons plus lents sur notre chemin et nous serons retenus facilement par eux, alors que l'Écriture nous a enseigné à les fuir par ces paroles : *N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde.* Elle appelle monde les biens matériels, et ceux qui sont du monde, ceux qui y appliquent leur esprit.»

3. «L'accomplissement d'un commandement est une chose, la vertu en est une autre, quoique l'une trouve en l'autre l'occasion du bien. L'accomplissement d'un commandement est ce qui est prescrit; la vertu, c'est la conformité des actions à la vérité. La vertu de l'homme réside dans l'application exacte des jugements vrais et dans la rectitude de la vie. La vertu consiste à se comporter comme un mort à l'égard des affaires de cette vie, à être comme mort et insensible à l'égard de ce qui nuit au salut de l'âme et à ne vivre et agir qu'en vue du bien spirituel, comme Paul qui disait : *Je vis, ce n'est plus moi, mais le Christ qui vit en moi.* La vertu, c'est de mépriser tout ce qui est humain, de se représenter à chaque moment les biens futurs, de ne pas se porter vers les biens présents et de savoir que tout ce qui est humain est comme l'ombre, le rêve ou peut-être encore quelque chose de plus futile. Comme la richesse sensible est une, mais multiple quant aux biens, de même la vertu est une, mais variée dans ses actes. N'as-tu pas entendu le mot de l'Écriture : *Si les richesses adviennent, n'y attachez pas votre cœur.*» Cet homme pieux reprit : «Il est écrit : *Si les richesses affluent.*» Le saint répondit : «Toi, tu cites le texte comme tu l'as appris, moi, comme on me l'a enseigné.»

4. Puis le saint lui parla de la voix divine qui avait retenti à ses oreilles, alors qu'il ne voyait personne, et ajouta : «Celui qui n'est pas dans le besoin et prend s'attire un déshonneur double : il prend sans être dans le besoin et, en donnant le bien d'autrui, il tombe dans la vaine gloire. Or la vaine gloire, l'avarice et la volupté empêchent la bienfaisance d'être irréprochable, à moins qu'elles n'aient elles-mêmes auparavant disparu sous la crainte de Dieu. Oui, certes, mais on n'en

appelle pas moins trafiquants d'aumônes ceux qui distribuent les biens des autres. Admire la maxime : *Si les richesses affluent*, dit l'Écriture. Par nature, la richesse s'écoule; elle dépasse ceux qui la possèdent, en coulant plus vite qu'un torrent. Par nature, elle va tantôt à l'un, tantôt à l'autre; et de même qu'une rivière qui vient de haut approche de ceux qui se tiennent près de la rive et qu'aussitôt qu'elle les a touchés elle s'éloigne, de même la richesse, avec une facilité déconcertante arrive dans une main et glisse tout de suite dans une autre. Aujourd'hui ce champ est à un tel, demain à un autre et peu après encore a un autre. Tu peux plus facilement retenir l'eau que tu prends dans les mains que de garder la richesse pour ton propre usage assez longtemps.»

5. Ayant entendu ces paroles, cet ami du Christ fut plein d'admiration et il, glorifia Dieu qui protège et inspire ses serviteurs et qui *est glorifié dans l'assemblée des saints*. Il dit au saint : «En vérité tu n'as pas besoin de mes biens. Celui qui s'est enrichi de vraies richesses est hostile aux richesses apparentes.» *Nul, selon la parole du Seigneur, ne peut servir deux maîtres*. Puis il lui demanda sa bénédiction et retourna chez lui. Ainsi se termine cet épisode.

CHAPITRE 35. VISITE D'EUMATHIOS PHILOCALÈS

1. Un jour, le duc Eumathios Philocalès vint visiter le saint. Celui-ci, le voyant, lui dit d'une manière non simulée : «Pourquoi es-tu venu ici, homme altéré et rempli d'eau ? Pourquoi es-tu venu ici, loup solitaire, toi, qui n'as pas peur du pasteur, qui ne crains pas les chiens et déchires sans pitié les troupeaux ? Ne comprends-tu pas, homme digne de pitié, que tu es porté aux nues, puis rejeté au loin par tes amis ? Car l'Écriture dit : *Tu m'as porté aux nues, puis rejeté au loin*. Pourquoi détiens-tu la vérité dans l'injustice ? Je me demande avec étonnement si tu pourras éviter le piège. Ne sais-tu pas qu'il y aura deux femmes au moulin, l'une sera prise, l'autre laissée ? C'est pourquoi je t'exhorte, mon bon ami, puisque tu es mortel, aie donc aussi les sentiments d'un mortel. Si tu ne te négliges pas toi-même et que tu veuilles te sauver, compare les choses pénibles ou agréables de cette vie à l'ombre, à la fumée ou à la roue; comme l'ombre, elles ne durent pas; comme la fumée, elles se dissipent, et comme la roue, elles tournent. Cette gloire est comme l'ombre de la gloire. Personne, en voyant l'image d'un pain, même s'il souffre d'une très grande faim, n'en touchera la peinture. Si tu veux obtenir la gloire, repousse la gloire; si tu recherches la gloire, tu déchoiras de la gloire. Ou ne sais-tu pas que l'abondance, la beauté et la grandeur des biens futurs est infinie, tandis que les biens présents s'évanouissent comme des bulles ? Ne sais-tu pas qu'il est impossible au même homme d'aimer en même temps le plaisir, le corps, l'argent et Dieu ? Qui aime le plaisir, aime certainement le corps; qui aime le corps, aime aussi l'argent; qui aime l'argent est nécessairement injuste; qui est injuste est impie envers Dieu et inique envers les hommes. Dieu déteste et a en horreur ceux qui sont iniques; aussi dit-il : *Insensé, cette nuit même, on va te demander ton âme, et ce que tu as amassé, qui l'aura ? Ainsi en est-il de celui qui thésaurise pour lui-même, au lieu de s'enrichir en vue de Dieu.*»

2. «La source, la mère et la racine de la sagesse, c'est la vertu; de même tout vice a son commencement dans la folie, comme l'a dit le prophète : *Il n'y a rien de sain dans ma chair à cause de ma folie*. L'homme vertueux et craignant Dieu est le plus sage de tous. C'est pourquoi l'Écriture dit : *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*. L'insensé vit dans les ténèbres; ce qui l'attend, ce sont les ténèbres de l'ignorance. Et un autre : *Pourquoi s'enorgueillit ce qui est terre et cendre ?* Dès son vivant ses entrailles ne méritent que mépris; il appelle entrailles les intestins, le ventre rempli de déchets, de beaucoup d'impuretés et d'odeurs fétides. Sache aussi qu'il aura un jugement sans miséricorde dans l'au-delà, celui qui péchant ouvertement, ne se repent pas et ne subit aucun châtement jusqu'à sa mort. Comme l'absinthe amère fait du bien à ceux qui n'ont pas d'appétit, de même la souffrance est utile à ceux qui sont mauvais. Les remèdes rendent les uns vigoureux et préparent aux autres d'amers regrets. Ecoute ce que dit l'Écriture à ceux qui sont comme toi : *Je les ai abandonnés à l'endurcissement de leur coeur; ils ont suivi leurs propres conseils*. Il est dangereux de donner une épée à un homme furieux et de la puissance à un homme pervers. Un homme mauvais qui s'empare du pouvoir, occasionne des calamités publiques. Qui flatte un ami au moment de sa prospérité est l'ami de cette prospérité plutôt que de son ami».

3. C'est avec ces paroles et beaucoup d'autres encore qu'il le reprit avec piété et avec un zèle sacré et lui fit des remontrances paternelles. Puis, lui prenant la main, il le releva, car l'homme s'était jeté à ses pieds. Tous deux s'étant assis, il dit au saint : «Père que signifie *altéré et rempli d'eau* ? Celui-ci répondit : Mon seigneur – il avait l'habitude de parler ainsi à tout le monde – Platon disait que les avars ressemblent aux hydropiques : ceux-ci remplis d'eau ont encore soif, comme les avars ont toujours soif d'argent, et la vie des avars ressemble au repas

offert à un mort : elle a tout, sauf quelqu'un pour en jouir. Ne crains-tu pas de posséder tout, sans être maître de toi-même ? La richesse des avarés, comme le soleil couché, ne peut réjouir aucun homme vivant sur terre. L'avarice est une passion toujours insatisfaite. Quant à la citation de Platon, ce n'est pas sans raison que je l'ai faite, mais parce que tu prends la voie large. Il est écrit : *Si tu vois un homme mauvais, élevé jusqu'aux nues, très fier de sa grande richesse et de sa gloire et bien sourcilieux sur le chapitre de la renommée, sois assuré que sa situation changera sans tarder. Il s'élève davantage pour tomber de plus haut.* Et encore : *L'insensé qui a joui plus longtemps du bonheur comme de l'ivresse, devient encore plus fou. L'homme riche est celui qui a la santé du corps, une âme pleine de ressources et une nature bien élevée.* Le duc lui dit : «Pour l'amour du Seigneur, explique-moi encore quel est le pasteur dont tu m'as parlé, quels sont les chiens, quels sont les amis et quel est le piège.» Le saint reprit : «Je suis étonné que tu possèdes la pratique et que tu ignores la théorie. Le pasteur, c'est mon Christ, les chiens, ceux qui inspirés par Dieu te font des reproches. Il est écrit : *Que pourrait-il y avoir de pire qu'un homme qui ne craint pas Dieu et qui n'a pas honte devant les hommes ?* Les brebis, ce sont mes confrères, les pauvres, que tu gouvernes avec tyrannie; tu te nourris de leur lait, tu te revêts de leur laine, tu égorges ce qui est gras; tu n'as pas fortifié la brebis débile, tu n'as pas soigné celle qui était malade, tu n'as pas pansé celle qui était blessée, tu n'as pas ramené celle qui s'était égarée, tu n'as pas cherché celle qui s'était perdue; mais tu les as régies avec violence et dureté et tu les gardes dans la force de ton orgueil et par les corrections. Et parce que mes brebis spirituelles errent sur toutes les montagnes et sur toutes les collines et qu'il n'y a en toi aucune pensée de miséricorde et de pitié pour les rechercher et les ramener, c'est pourquoi le Seigneur te dit : *Je suis vivant et je reprendrai mes brebis de tes mains,* loup solitaire, et de tous ceux qui te ressemblent. Malheur à celui qui dissimule son caractère et prend le masque de l'équité, parce qu'il cache un loup sous une peau de brebis !»

4. «Celui qui doit commander aux autres doit d'abord être maître de lui-même. Celui qui pense commander aux hommes et qui est esclave de la colère et de l'argent, des plaisirs et de l'amour du pouvoir, deviendra d'abord un objet de dérision pour ses sujets, car son corps est paré des emblèmes du pouvoir, tandis que son âme en est dépourvue. Ensuite, il ne saura pas quel usage faire de l'autorité. Celui qui ne peut pas se commander, comment pourra-t-il obliger les autres à l'observance des lois ? Malheur à celui qui a l'apparence de la piété et qui est dépourvu de la force qu'elle donne ! *Pourquoi, dit le prophète Habacuc, me montres-tu les peines et les souffrances ? Parce que l'impie circonviert le juste !* As-tu traité les hommes comme des poissons de la mer en les dévorant ? C'est pourquoi David dit : *Lève-toi, Seigneur mon Dieu, lève ta main ! N'oublie pas tes affligés, pour toujours* et *Il n'a point oublié le cri des affligés* et *Le malheureux n'est pas toujours oublié* et *Ses yeux épient l'homme sans défense* et à cause de *l'oppression des affligés, du gémissement des pauvres, je veux maintenant me lever, dit le Seigneur, Qui ne craint pas le Seigneur lorsqu'il se lève ?* Ceux que les désirs et la force ont enfiévrés et ceux qui habitent dans les résidences royales ont l'esprit et les moeurs corrompus, à moins qu'ils ne se répètent souvent le *connais-toi toi-même*. Vous qui avez des trônes ornés et qui êtes fiers des honneurs qui passent, réfléchissez au jugement dernier qui est inévitable et que rien ne pourra modifier en aucun lieu.» Le duc demanda : «Les amis, qui sont-ils ?» Le saint répondit : «Les démons qui, au moyen de ce qui a été mentionné plus haut, t'entraînent insensiblement aux abîmes de l'enfer. Pour cette raison, tu es digne de pitié. Si celui qui n'éprouve aucune peine à cause des péchés des autres, mérite des reproches, de quel pardon sera digne celui qui reste insensible devant ses péchés et se néglige ? Ou ne sais-tu pas que des sujets, en général, se conformeront aux moeurs de celui qui les gouverne ? Tels sont ceux qui commandent, tels sont, nécessairement, ceux qui sont gouvernés. C'est pourquoi quelqu'un a dit : *Le pouvoir ne convient pas à celui qui n'est pas meilleur que ceux qui lui sont soumis.* Le chef doit se souvenir de trois choses : d'abord qu'il commande à des hommes, ensuite qu'il ne peut commander que selon les lois, et troisièmement qu'il ne commandera pas toujours. Un chef, essentiellement, est celui qui est maître de lui-même et qui a soumis l'âme et le corps à la raison. Celui-là est vraiment chef qui est maître de la colère, de la jalousie, de la volupté, de la vaine gloire et de l'avarice, qui se conforme en tout aux lois de Dieu, qui garde son esprit libre et qui ne laisse pas la tyrannie de ces passions dominer son âme. Sinon, il tient la vérité captive dans l'injustice. On tient, en effet, la vérité captive dans l'injustice, lorsqu'on abuse pour son bon plaisir des biens donnés par Dieu.»

5. A ces paroles, le duc reprit : «Père, tu m'as expliqué qui est le pasteur, qui sont les chiens, qui sont les amis et qui est celui qui tient la vérité captive dans l'injustice. Mais tu ne m'as pas montré quel est le piège.» Le saint lui répondit : «N'as-tu pas entendu David dire au sujet du

piège : *Ils avaient tenu un piège devant mes pas, déjà mon âme se courbait; ils avaient creusé une fosse devant moi : ils y sont tombés ?* Le piège pour toi, c'est la vaine gloire, l'amour de l'argent et la sensualité, cette triple corde de Satan. Si tu ne cesses pas tes actions qui sont contraires à Dieu et si tu n'agis pas selon les actes des saints apôtres et les préceptes du Christ, en vérité, je te le dis, tu n'éviteras pas le piège. Dieu t'a accordé plus de biens qu'aux autres, non pour les dépenser dans la fornication, l'ivresse, la gourmandise, le luxe des habits ou quelque autre mollesse, mais afin de les distribuer à ceux qui sont dans le besoin. Si tu dépenses plus qu'il ne faut pour tes besoins, tu auras à rendre des comptes très rigoureux. Le saint répondit au duc qui lui reprochait sa pauvreté : «Ce n'est pas la pauvreté selon la nature qui est honteuse, mais c'est la pauvreté qui vient d'une cause honteuse qui est infamante. La pauvreté, grâce à Dieu, ne me causera aucun mal, tandis que la richesse te créera de grands ennuis. La pauvreté est privée de beaucoup de choses; la richesse, de tout. On respecte un homme, dit-on, à cause de sa fortune, et on le juge digne de foi à cause de ses mœurs.» Le duc reprit : «Que signifie ceci : Il y aura deux femmes au moulin ?» – «Imagine que le moulin, c'est le cours de cette vie; il passe sans s'arrêter près de nous et aussi rapidement que le moulin, il change les choses; les deux femmes en train de moudre sont les différences d'aspect dans un groupe ou dans un état, dans l'ascèse, par exemple, ou la virginité, la continence ou la tempérance, l'hospitalité ou la foi, observées par beaucoup, mais non avec la même intention. Les uns pratiquent les vertus en vue de la récompense future, les autres par ostentation; et à cause des louanges décernées ici-bas, ils ont déjà reçu leur récompense et sont laissés dans le moulin; les autres sont emmenés.»

6. «Si tu mets ta confiance dans les aumônes que fait ta femme, écoute saint Jean Chrysostome. Il dit : *Qui profite du malheur d'autrui pour s'enrichir, même s'il semble s'en servir pour exercer la bienfaisance, ne montre pas, par les biens qu'il distribue, de l'amour pour les hommes, mais, par les biens dont il s'est emparé, manifeste sa haine des hommes et son caractère tyrannique.* Sirach dit également : *Immoler un bien mal acquis, c'est faire une offrande dérisoire, et les dérisions des pécheurs ne sauraient être agréables à Dieu, et ce n'est pas en raison des nombreuses victimes qu'il pardonne les péchés. Il immole un fils sous les yeux de son père, celui qui offre un sacrifice pris sur le bien des pauvres.* Ceux qui dépensent des biens mal acquis pour faire des aumônes, ressemblent à ceux qui veulent honorer Dieu en accomplissant des vols sacrilèges. Dieu ne veut pas être honoré au prix du malheur des autres. Un tel sacrifice est impur et impie; il irrite plutôt qu'il n'apaise Dieu. L'aumône est ainsi appelée pour que nous fassions miséricorde et non pour que nous châtiions nos compagnons de service. Celui qui prend les biens des autres et les distribue n'a pas exercé la miséricorde, mais il a plutôt puni quelqu'un et a commis une grave injustice. Comment donc se fait-il que ceux qui exploitent les autres, ne subissent aucun châtement ? Oui, certes, ils en subiront un, quand même ils ne le subiraient pas immédiatement. S'ils échappent maintenant au châtement, alors crains davantage, car un plus grand supplice leur est réservé. Si eux-mêmes l'évitent, ceux qui ont hérité de leurs biens n'échapperont pas. Mais, dira-t-on, cela est-il juste ? – Parfaitement juste. Celui qui est devenu l'héritier de biens iniques, même s'il ne s'est emparé de rien, toi du moins tu les possèdes; lui s'est montré injuste, mais toi, tu en jouis; lui a amassé les péchés et la colère pour le jour de colère, et toi, tu as hérité du péché et de la colère, et dans tous les cas on exigera tous ces biens de toi. Les lois civiles ne l'ignorent pas : elles prescrivent de réclamer le bien volé non à ceux qui s'en sont emparés, mais à ceux qui le détiennent. Si donc tu connais ceux qui ont subi une injustice, rends-leur ce qui est à eux, et fais-le comme Zachée avec surabondance; si tu ne les connais pas, distribue tout aux pauvres. Ainsi tu recevras la récompense et le voleur, le châtement. Toi donc aussi, si tu veux être sauvé, que ta main ne soit pas prompte à s'emparer ou plutôt à usurper, mais à donner.

7. Ce n'est pas moi qui dis cela, mais les pères. Les Constitutions des saints apôtres prescrivent ce qui suit : «*Ô évêque, écarte de l'autel de Dieu les offrandes provenant d'une mauvaise conscience.*» *Abstiens-toi, dit l'Écriture, de l'oppression, et tu n'auras rien à redouter, et la frayeur n'approchera pas de toi et tu ne seras coupable d'aucun péché.* Si quelquefois il y a une nécessité à recevoir de l'argent d'un impie, dépense-le en bois et en charbon de peur qu'une veuve ou un orphelin, l'ayant reçu, ne soit obligé contre toute convenance de s'en servir pour acheter sa nourriture ou sa boisson. Il est juste, en effet, que ces offrandes deviennent la proie du feu, et non la nourriture des gens pieux. C'est aussi ce que prescrit la loi en ordonnant de consumer par le feu le sacrifice préparé dans le mal. Prends garde qu'il ne faut pas accepter l'offrande de tout le monde. Il n'est pas permis de nourrir la vertu par le mal. L'homme cupide possède les biens du pauvre, celui qui les reçoit et les ajoute à ses richesses se montre plus injuste qu'un homme injuste et plus cupide qu'un homme cupide. L'abba Isaïe dit : *Veille*

attentivement sur toi-même. Ne consens jamais à recevoir à moins que tu ne sois certain que Dieu t'envoie ce don comme des fruits de justice : alors, reçois-les dans la paix. Éloigne et rejette ceux qui te semblent provenir de l'injustice ou de l'altercation, de la fraude ou de l'hypocrisie, en pensant qu'il vaut mieux une petite part avec la crainte de Dieu que beaucoup de biens dans l'injustice. Salomon dit : Fais honneur à Dieu de tes biens, des prémices de tout ton revenu. Le contraire est évident. Jusqu'à quand seras-tu ivre sans vin ? Levez-vous, dit l'Évangile partons, c'est-à-dire allons de l'abondance des ressources à la modération, de la dureté à la miséricorde, de la cupidité à l'amour des pauvres, de l'injustice à la justice, de la voie mauvaise à la bonne. La droite du Seigneur a déployé sa force. Saint Chrysostome dit : Non seulement en portant envie au mal, mais en louant ceux qui vivent mal, on est digne d'un plus grand châtement que ceux qui vivent dans le péché. Louer ceux qui commettent le péché rend digne d'un bien plus grand châtement que le fait de pécher et avec raison. Ce suffrage indique une intention corrompue et une âme atteinte d'un mal incurable. Celui qui loue le mal s'est privé lui-même de la guérison du repentir; c'est donc avec raison que Paul a établi par une loi que cette faute est plus grave que l'autre. Pour ce motif non seulement ceux qui font le mal mais aussi ceux qui les louent deviennent participants du même châtement, à moins que ce ne soit d'un autre plus grave. Le flatteur est le serviteur des démons, le conducteur de l'orgueil, un grade trompeur. Ceux qui vous louent, vous égarent, affirme le Prophète.

8. Le duc, pénétré de regret pour un peu de temps par ces remontrances, répondit : «Si je ne puis supporter tes reproches, comment supporterai-je cette honte devant Dieu et ses saints anges ? J'espère cependant que, grâce à Dieu et à tes saintes prières, je me repentirai.» Et le saint de conclure : «On ne croit pas les hommes pervers à cause de leur conduite, même quand ils promettent de devenir bons. Car autres sont les intentions, autres les paroles, autres les actions de l'homme pervers. Tout est confus et contradictoire. Un Ethiopien, selon l'Écriture, changera sa peau, et une panthère ses taches, plutôt que toi, loup solitaire, ton poil, pour ne pas dire tes dispositions. Mais *ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.*» Après avoir entendu ces réflexions et bien d'autres, Eumathios le mal nommé lui demanda sa bénédiction et partit, fermement résolu à changer de conduite. Tel était l'homme de Dieu, ne faisant aucune acception de personne et franc selon Dieu. Le juste est attristé non seulement parce qu'il pêche, mais aussi parce qu'il voit les autres pécher. Comme dit David : «Le découragement me saisit à cause des méchants qui abandonnent ta loi» et «J'ai été plein de zèle pour le Seigneur.».

CHAPITRE 36. PROPHÉTIE RELATIVE A LA GUERRE CONTRE BOHÉMOND

Lorsque le seigneur Alexis, l'empereur très pieux et très heureux, partit pour aller, avec l'aide de Dieu, combattre les Francs, je veux dire Bohémond, qui, présomptueux, s'élevait au-dessus des nuages, les uns disaient que l'empereur le vaincrait et les autres que non. Assis avec le saint, je lui demandai : «Père, qui est digne de savoir vraiment comment se terminera l'expédition de notre empereur ?» Il me répondit : «Dieu sait qui en est digne, Dieu seul sait la vérité; mais je vais te raconter ce que j'ai vu il y a quelques jours, que cela vienne de Dieu ou des démons. Comme j'ai l'habitude, après avoir achevé ma doxologie nocturne, de commémorer dans mes prières nos souverains, je commençais, tout indigne que je suis, à adresser à Dieu mes supplications pour l'empereur avec des larmes et d'un coeur pressant. Qui donc ne prie pas pour un tel homme ? Puis ayant récité le trisagion et achevé le psaume : *Seigneur, le roi se réjouira dans ta force*, je m'assis sur ma petite natte en continuant, comme il est naturel, à me préoccuper de lui. Je m'endormis un moment et je vis que je marchais en un endroit uni et en pleine lumière. Regardant autour de moi, je remarque, à droite, une tente impériale qui a la forme d'une église, entourée d'une foule de soldats; à l'intérieur, l'empereur est assis sur un trône élevé et impérial. Tournant les yeux vers la gauche, j'aperçois une mer en furie couverte de nombreux petits navires, qu'elle brise et rejette à la côte. Un grand chien noir, les yeux en sang, gisait à terre et semblait regarder l'empereur. Un soldat à l'aspect resplendissant le tenait enchaîné. Peu après, je vois le même soldat étincelant traîner le chien avec violence et le jeter aux pieds de notre empereur très pieux. A ce qu'il me semble, celui-ci doit terrasser Bohémond.» C'est, avec la grâce de Dieu, ce qui arriva. Ainsi se passa cet épisode.

CHAPITRE 37. REMONTRANCES AU PRÊTRE MANOS

1. Il y avait, dans l'archevêché de Dercos, un prêtre nommé Manos, qui désirait obtenir le don d'enseigner. Croyant être quelque chose, alors qu'il n'était rien, et se faisant illusion, plein de présomption et d'aveuglement, *marchant sur la poitrine et le ventre*, à la fois rampant et hautain, il dirigea sa bouche contre le ciel même et sa langue passa sur la terre. Il ne comprenait pas correctement les Écritures et, à force de les interpréter peu à peu de travers, il conçut de la douleur et enfanta l'iniquité, jusqu'à ce qu'il commit des erreurs en matière de foi. *Puisqu'il est insensé*, dit l'Écriture, *il n'y a pas de danger qu'il comprenne quelque chose*. Le saint l'apprit et, voulant le remettre dans la voie droite, l'invita. Dès que le prêtre fut venu, l'homme de Dieu fit une prière et lui dit : «Crois-moi, je n'apprends pas de bonnes nouvelles sur ton compte. Et à cause de celui qui a dit : «Si tu vois ton frère marchant sur une voie qui n'est pas bonne et que tu ne le lui dises pas, je redemanderai son sang de ta main,» pour ce motif, bien que nous connaissions nos limites, nous ne cesserons de censurer les méchants. Chrysostome dit : *Ne cesse d'exhorter ton frère quand tu vois qu'il se perd, même s'il t'injurie, t'outrage, te menace de devenir ton ennemi ou de toute autre chose; supporte tout vaillamment, afin d'obtenir son salut. S'il devient ton ennemi, Dieu sera ton ami et te récompensera au jour du jugement par de grands biens.*»

2. A ces paroles, Manos se fâcha et se leva brusquement pour partir. Mais apaisé par les amis du Christ qui se trouvaient là, il se rassit. Puis le saint dit : «Il ne faut pas craindre les coups du malade ni les menaces de l'homme insensé. Si tu discutes sans imprégner ta langue de raison, tu pécheras encore beaucoup plus en paroles et en actes. Le tonnerre effraie les enfants et les menaces effraient les insensés. Comme il n'est pas possible de considérer la lumière du soleil avec une vue faible et malade, de même; il n'est pas possible de voir la vérité avec un esprit faible et sans force. Si tu ne veux pas qu'on te reproche le mal que tu fais, cesse de faire ce mal, et on cessera de te le reprocher. Ce que quelqu'un n'a pas honte d'éviter ne doit pas le troubler quand on le lui reproche. Car si le seul fait de nommer ta faute détermine l'état de faute, comment la faute elle-même ne serait-elle pas injurieuse ? Ou ne sais-tu pas que celui qui approuve et ne reprend pas le péché du prochain quand il pèche, est sans miséricorde, comme celui qui laisse le venin d'un animal pénétrer dans la blessure ? C'est pourquoi l'Évangile dit : *Si je n'étais pas venu, si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant ils n'ont aucune excuse pour leurs péchés*. Ne sais-tu pas qu'enseigner n'appartient pas à n'importe qui ? Et toi, interprétant d'une façon fautive les saintes Écritures, tu parles impudemment sur les cinq maris de la Samaritaine, tu dis qu'ils n'étaient pas à proprement parler des époux, mais qu'elle appelait sa main cinq maris, car elle péchait avec elle. Tu ne crains pas Dieu, tu ne respectes pas les hommes et tu ne t'aperçois même pas de tes blasphèmes. L'excès du mal chez les hommes supprime le sentiment même de ce qu'ils souffrent. Comme celui qui s'élance à la conquête de la vertu reçoit la couronne, même s'il ne réussit pas, car il a accompli son devoir, de même celui qui encourage le mal est puni, même s'il ne peut rien faire, car il a fait tout ce qui était en son pouvoir. L'homme bon puise de bonnes choses dans le bon trésor de son cœur, et l'homme mauvais en tire des mauvaises qui lui ressemblent. Le bon trésor est l'état de vertu et une bonne intelligence accomplit le bien grâce à lui. Saint Basile dit aussi : *La prudence qui dirige toutes les vertus chrétiennes vers la gloire de Dieu est un bon trésor; et au contraire, la prudence du mal qui accomplit ce qui est défendu par le Seigneur est un mauvais trésor. C'est de ces deux trésors que chacun, selon la parole du Seigneur, tire soit le bien soit le mal dans toutes ses actions et toutes ses paroles*. Par nature, Dieu seul est bon. L'homme aussi devient bon par l'effort moral grâce à Celui qui est bon par essence. La vie sans paroles est plus utile que la parole sans vie; tandis que, même en silence, la première est utile, la seconde par ses cris provoque le trouble. Que si elle n'est qu'une contrefaçon de la prudence, il faut la réduire au silence.

3. «L'affirmation : *Tu as eu cinq maris, et l'homme que tu as maintenant n'est pas ton mari* est claire. Il y a une loi ancienne qui autorise les femmes restées sans enfants par la mort de leur époux à se marier jusqu'à cinq fois. Après le cinquième, elles ne doivent plus se marier, qu'elles aient eu ou non des enfants. Si une femme prend un sixième mari, celui-là ne serait pas son mari, mais un adultère, puisqu'il se marie contrairement à la loi, comme l'a fait cette femme. Si l'on veut donner une explication plus symbolique, on appellera les cinq maris légitimes les cinq sens : la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût et le toucher, au moyen desquels nous percevons tout ce qui se présente à nous; le sixième mari, contraire à la loi, c'est l'infidélité qui dominait cette femme, à cause de son ignorance et contrairement à la nature. Le Christ lui dit : *En cela tu dis vrai, car tu as eu cinq maris, c'est-à-dire : tu as eu tes cinq sens, qui comme des maris t'ont soumise et t'ont menée selon leur propre volonté; tu as été suffisamment rassasiée de tes désirs, qui ont pénétré en toi par les cinq sens; maintenant tu ne les éprouves plus par l'engourdissement du corps,*

résultat de la vieillesse. *Le mari que tu as maintenant, c'est-à-dire l'infidélité, n'est pas ton mari, c'est-à-dire : il ne te domine pas d'une manière naturelle mais comme un intrus. Vois-tu quel est l'enseignement des maîtres véritables ? Ne t'ai-je pas dit que le fait d'enseigner n'appartient pas à n'importe qui, mais à ceux à qui Dieu a fait cette grâce ? N'entends-tu pas que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ?* La parole divine appelle *portes de l'enfer* les persécutions des incroyants, les blasphèmes des hérésies. L'Église de Dieu combat les unes, mais elle n'est pas dominée par les autres. Je ne sais si tu en triompheras.»

4. Manas ferma ses oreilles comme une vipère qui n'entend pas la voix de l'enchanteur et reprit : «Moi aussi j'ai reçu la même grâce, car je suis prêtre.» Le saint répliqua : «A un mal qui commence on pourrait s'opposer. Mais un mal invétéré, il est impossible, dit-on, de le corriger avec les châtiments habituels. C'est en vain mon ami, que tu essaies de faire prévaloir le mensonge. Réduit à l'impuissance au sujet de la Samaritaine, tu recours au don du sacerdoce. Je reconnais que tu as reçu l'ordination sacerdotale mais je ne sais pas si tu es vraiment prêtre. D'où saurons-nous que tu en as reçu la grâce ? Il est évident que c'est du Seigneur lui-même. Il dit, en effet : *Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits.* L'arbre bon, c'est le saint Esprit; l'arbre mauvais, c'est le démon et ceux qui le servent. Celui qui possède le saint Esprit montre les fruits que dénombre l'apôtre Paul. Mais celui qui est dominé par la force contraire produira les passions de l'infamie : des ronces et des épines. Les premiers venus ne peuvent désirer le sacerdoce, mais ceux dont la vie est dirigée par les lois de Paul. Si donc tu reconnais en toi-même cette perfection, achève cette ascension si élevée; si elle ne se trouve pas en toi, jusqu'à ce que tu l'aies acquise, ne cherche pas à toucher l'intouchable. Prends garde : tu t'approches du feu qui consume la matière. Apprends que le temple de Dieu est fermé aux lépreux jusqu'à ce qu'ils soient purifiés de la souillure de leur maladie. Je te le demande, et dis-le moi comme à un père spirituel, as-tu couché avec une femme étrangère ?» Il répondit : «Quel est l'homme qui vivra et ne péchera pas ? Quant à moi, je connais d'autres prêtres, mes fils spirituels, qui ont fait des choses pires que les miennes. Mais le repentir nous a été donné pour cela.» Le saint reprit : «L'Écriture dit avec raison à votre sujet que non seulement ils font de telles choses mais encore ils approuvent ceux qui les font ! Et encore : «C'est un homme très habile, prudent et qui enseigne beaucoup de gens, mais qui est inutile à lui-même. Celui qui affecte la sagesse dans ses paroles est odieux; il finira par manquer de toute nourriture. Car le Seigneur ne lui a pas donné sa faveur, parce qu'il est dépourvu de toute sagesse.»

5. «La parole du Seigneur qui vient de Dieu reste pure dans les siècles des siècles. Celui qui ne connaît pas Dieu s'exprime par des conjectures. Ne m'as-tu pas dit : *J'ai reçu le don d'enseigner; en effet, je suis prêtre ?* En vérité, je te le dis, ces prêtres sont impurs et non de vrais prêtres. Comment peuvent-ils enseigner ? *Si un aveugle, dit l'Évangile, conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le fossé,* et il suffit que le disciple devienne comme son maître. Et encore : *Ô homme qui enseignes autrui, tu ne t'enseignes pas toi-même ?* Et encore : *Médecin, guéris-toi toi-même.* Celui qui est pris dans ses propres iniquités ne peut délier un autre. C'est pourquoi l'Écriture dit : *De l'homme impur, que peut-il sortir de pur ?* Du mensonge, que peut-il sortir de vrai ? Celui qui est mauvais à lui-même, à qui sera-t-il bon ?» Manas riposta : «Tu m'attaques trop vivement.» Le saint reprit : «Ce qui est aigre et amer est utile à ceux qui souffrent de la rate; ce qui est doux leur est nuisible. C'est la même chose de vouloir enlever l'aigreur de l'absinthe que de vouloir supprimer la franchise dans le langage. Ou bien ne sais-tu pas qu'un ennemi qui dit la vérité est préférable à tout ami qui affecte de dire ce qui nous plaît ? La vérité est dure et déplaisante aux insensés, mais le mensonge leur est doux et agréable, à peu près comme la vue de la lumière est pénible à ceux qui souffrent des yeux, mais l'obscurité qui ne leur permet pas de voir ne leur donne aucun chagrin et leur est agréable. Je te le demande : Si tu ne sais pas te conduire toi-même, quand pourras-tu être utile au prochain ? Si tu ne sais pas te diriger toi-même, quand pourras-tu attirer l'infidèle et te l'attacher, toi qui es peut-être en dehors de la ligne droite ?»

6. «Écoute ce que dit le Seigneur à ses disciples : *Vous êtes la lumière du monde et le sel de la terre, recevez l'Esprit saint. Ceux à qui vous remettez les péchés, ils leur sont remis; ceux à qui vous les retenez, ils leur sont retenus.* Tu vois qu'il appelle d'abord disciples, puis *lumière du monde* et *sel de la terre* non ceux qui sont baptisés au nom du Père et du Fils et du saint Esprit, ni ceux qui sont simplement prêtres, mais ceux qui le sont vraiment, ceux qui après avoir reçu le baptême ont gardé ses commandements. Le sel est l'assaisonnement de l'âme; il sale nos coeurs terrestres et contracte nos vains désirs, afin que nous n'exhalions aucune mauvaise odeur et que nous ne soyons pas corrompus par l'impureté des passions de l'âme et des péchés de la chair et que nous ne soyons pas dévorés ensuite par les vers spirituels. Le sel vient de l'eau; solidifié par

la chaleur du soleil et séparé de l'eau, il devient assaisonnement. Si par négligence on le mouille, il perd sa saveur, selon la parole du Seigneur, et *n'est plus bon à rien*. De la même manière, les disciples du Seigneur avaient été choisis parmi les hommes; mais éclairés et échauffés, à cause de leur prédestination, par le soleil spirituel de justice, ils ont été séparés du monde, comme dit l'Évangile : *Vous n'êtes pas du monde, c'est-à-dire du péché*.

7. Judas était devenu sel, mais par son infidélité, il perdit sa saveur et devint un membre du monde. Pour avoir désobéi et oublié la parole de celui qui a dit : *Vous êtes d'en haut*, il s'est enfoncé dans la fange de l'abîme de l'avarice et de la haine pour son Maître; il n'y a plus en lui aucun fondement de la foi des disciples de notre Seigneur Jésus Christ, puisque de sa propre volonté il s'est avancé en haute mer, où la tempête de la pendaison a englouti son corps et son âme, car il a vendu pour trente pièces d'argent le Seigneur de la gloire. La malice du caractère de Judas Iscariote apparaît clairement par ses noms mêmes. Le mot Judas vient de jou (venin) et de daio (mettre le feu à), qui signifie kaio (brûler). Le mot Iscariote vient lui aussi de jou (venin) et de kir-kiros ou karos (mort), qui indique un destin pouvant entraîner une peine capitale, c'est-à-dire la mort. Il est devenu pour lui-même venin, destruction par le feu et mort en livrant son Seigneur à des criminels. Il faut noter que les centimes s'appelaient as, ces monnaies que les Romains, à partir du roi Numa, nommaient *nummi*. La pièce d'argent valait soixante as, soit six mille *folleis*, qui font cinq cents *miliaresia*. Les trente pièces d'argent donnent un total de trois mille deniers, soit dix-huit myriades de *folleis*, qui donnent sept mille cinq cents *miliaresia* à quinze *miliaresia* pour un nomisma. Le Seigneur a donc été vendu trente pièces d'argent, soit cent nomismata, qui donnent soixante quinze *miliaresia* pour un nomisma; mais pour un nomisma à douze, la somme monte à six cent vingt-cinq nomismata.»

8. «La lumière du soleil de justice a deux actions, celle d'éclairer et celle d'échauffer. *La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise*. Tu comprendras comme ténèbres Satan et ses oeuvres, qui n'ont pu obscurcir par la froideur de l'infidélité la foi éclairée des disciples du Seigneur. La foi sans les oeuvres est morte. *L'âme qui pêche, c'est celle qui mourra*. Pourquoi ? Parce que, en transgressant la loi, nous déshonorons Dieu. *Quiconque demeure en Dieu ne pêche pas. Quiconque pêche ne l'a ni vu ni connu*, comme dit l'Apôtre. La foi droite, la méditation continue et persévérante et l'observance ferme des commandements de Dieu échauffent le coeur et l'enflamment pour la destruction du péché; elles lui enseignent comment éviter le mal et faire le bien, et non seulement comment chercher la paix, mais comment la poursuivre, comme dit l'Apôtre : *Je poursuis ma course pour tâcher de saisir*. Qui s'éloigne de l'infidélité et fait le bien a non seulement recherché la paix, mais il l'a poursuivie. La paix est l'affranchissement des passions : celui qui l'a poursuivie et l'a conquise devient, en recevant le Consolateur, la lumière et le sel du monde; et celui-là a reçu le pouvoir de remettre les péchés.

9. «Si tu le permets, je te montrerai l'échelle de la foi. *Celui qui croit dans le Seigneur, est-il écrit, craint le châtement; qui craint le châtement maîtrise ses passions; qui maîtrise ses passions endure patiemment les afflictions: qui endure patiemment les afflictions acquerra l'espoir en Dieu. Et l'espoir en Dieu sépare l'esprit de toute attache terrestre; l'esprit, ainsi détaché, possédera certainement l'amour de Dieu. L'amour, écrit l'Apôtre, ne pense pas au mal*. Ceux qui non seulement pensent au mal, mais qui le font et approuvent ceux qui le commettent, qui sont sans lumière et froids, comment peuvent-ils recevoir l'Esprit saint ? Ceux qui sont sans illumination possèdent vraiment un esprit mauvais. *Si le sel perd sa saveur, comment le salera-t-on ?* dit le Seigneur, et encore : *Si vos prêtres sont possédés par les démons, qui les guérira ?* Jérémie dit aussi : *Nous avons voulu guérir Babylone, mais elle n'a pas guéri*. Toute âme qui pêche est appelée Babylone, Égypte et ainsi de suite. Écoute ce que dit l'Apôtre au sujet de ceux-là : *Quand nous-mêmes, quand un ange venu du ciel vous annoncerait un autre Évangile que celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème, ce qui est une séparation d'avec Dieu*. Un même homme, comment peut-il ramener les autres à Dieu et les unir à lui, quand il entend de cette bouche véridique la sentence : *Médecin, guéris-toi toi-même ?* Puisque tu avoues avoir péché, montre-moi la confession véritable de tes fautes, la foi sincère à l'égard de ton père spirituel qui a reçu tes aveux, la soumission, l'obéissance simple, l'assistance aux plus faibles de tes frères, ou plutôt des frères du Christ, les services rendus aux malades, et encore l'humilité foncière, le caractère simple, sincère, sans hypocrisie, modeste, et si dans tes dispositions tu te places au-dessous de tous les pécheurs; de là naissent la componction continue et les larmes de la joie avec lesquelles et par lesquelles se produisent la purification de l'âme de l'homme vertueux et la connaissance des mystères de Dieu. Parle alors des choses divines et humaines, et je connaîtrai la force de tes paroles. Tels sont le fruit et l'oeuvre du repentir; ils chassent l'ignorance et, en

même temps, augmentent la science, je veux dire d'abord la science de ce qui est autour de nous et de ce qui nous concerne, puis de ce qui est au-dessus de nous et des mystères sacrés, invisibles et ignorés de ceux qui ne se repentent pas. Je parle de la foi selon nous : si tu ne deviens pas participant d'elle avec abondance, tu vivras dans les ténèbres profondes de l'ignorance tout le temps de ta vie.»

10. A ces mots, Manos s'écria : «Père, si, comme tu dis, le prêtre qui a péché avec une femme n'est pas prêtre et que le don d'enseigner lui a été enlevé, que les autels s'éteignent et que se ferment les églises de Dieu. Ce qui est pire, c'est que tu lances contre nous un anathème.» Le saint reprit : «Ce n'est pas moi (car qui suis-je donc ?), mais les saints canons qui l'affirment énergiquement. *Ne pas avoir honte quand on est mauvais, c'est le comble du mal*; et rien d'étonnant à cela. *Ce qui est courbé, dit l'Écriture, ne peut se redresser.*» Manos, plein de fureur, coupa la parole au saint et lui dit : «Pour moi, non seulement j'anathématise ceux qui enseignent cette doctrine, quels qu'ils soient, mais je les maudis.» A ces paroles le saint se recueillit et lui dit, tout en larmes : «Comme il est impossible à l'homme qui se repent d'être vaniteux, de même ne peut être humble celui qui pêche volontairement.» Vraiment les jugements malveillants s'efforcent de tourner au pire les bonnes actions et les paroles utiles. Ce que chacun veut, c'est cela qu'il croit bon. Un esprit purifié voit les choses d'une manière droite; une parole exercée les exprime clairement; une oreille fine les perçoit bien. Mais l'homme dépourvu de ces qualités s'en prend à celui qui a parlé, et ce n'est pas étonnant. *Un homme charnel, dit l'Écriture, n'accueille pas ce qui est de l'esprit.* Et encore : *Comme hommes charnels, ils n'ont pu penser aux biens de l'esprit.* C'est pourquoi le sage dit : *J'ai vu un homme qui est sage à ses yeux; il faut plus espérer d'un insensé que de lui !*» Après ces paroles, le saint, enflammé du zèle selon Dieu conformément au texte sacré : *J'ai été plein de zèle pour le Seigneur*, ajouta : «Que le Seigneur Dieu te maudisse à son tour, car il peut fermer ta bouche qui est sans retenue.» Et en même temps, il fit le signe de la croix contre lui.

11. Manos revint donc chez lui, mais sans s'être repenti. «L'insensé, dit l'Écriture, ne peut rien comprendre !» et «Connaître la loi est d'une bonne intelligence.» Quelques jours après, Il mourut. «Les perfides selon le sage, sont pris par leur malice.» Ayant appris que Manos était mort, je dis au saint : «Ceux qui haïssent le juste seront châtiés !» Le divin Basile explique ainsi ces paroles : «Ceux qui vivent dans la négligence et l'iniquité haïssent le juste par peur de ses reproches, et parce qu'ils le haïssent, ils se couvrent de péchés.» Nombreux sont les prétextes qui peuvent faire haïr le juste : d'abord la liberté dans les réprimandes – ils haïssent à la porte celui qui censure, et celui qui parle avec intégrité, ils l'ont en horreur; ensuite, l'ambition et l'amour du pouvoir ont incité un grand nombre à haïr ceux qui sont meilleurs qu'eux; et parfois même l'ignorance de ce qui est juste. Vraiment, père, *les flèches du puissant sont bien aiguisées*; tu as percé Manos avec la lance de la croix.» Le saint dit : «C'est l'Hadès que la croix a percé comme une lance. Et qu'espères-tu de cet impudent Manos ? Ne sois pas étonné si les pasteurs du Christ et les maîtres de la piété, comme des traits aiguisés par le saint Esprit, vengent la vérité. Même si quelqu'un n'est pas maître et n'a aucune chaire d'enseignement qui lui soit confiée, mais a simplement reçu la parole du Christ et se trouve placé dans les rangs des disciples, il doit montrer du zèle pour Dieu, payer sa dette envers un bienfaiteur, en parlant avec franchise en faveur de la vérité et en luttant contre l'impiété, afin d'entendre le mot de l'Écriture : *Mon fils, combats jusqu'à la mort pour la vérité et le Seigneur Dieu combattra pour toi.* La vérité n'appartient pas à l'homme qui parle, mais à Dieu qui agit. Telles étaient Dieu aidant les exhortations du saint; si droites qu'elles fussent, elles n'épurent diriger dans le droit chemin Manos le tortueux. Mais laissons cela et, avec le secours du Verbe, continuons notre récit le mieux possible.

CHAPITRE 38. CONSEILS DU SAINT A UN FRÈRE

1. Un moine d'un monastère cénobitique vint une fois voir le saint, qui le bénit et l'invita à s'asseoir. Le frère lui demanda : «Père, que ferai-je pour mes péchés ? Comment y porter remède ? Comment me délivrer du mal ? Que faire ? Quels devoirs dois-je garder pour être digne de Dieu ?» Le saint lui répondit : Mon seigneur, les nuits et les jours sont mauvais, et alors tu ne sais si ton embarcation arrivera au port. Mais puisque tu demandes la guérison, prends soin de ta conscience, fais tout ce qu'elle te dit et tu trouveras ton profit. Sache que *le vice ou la passion n'ont pas été directement créés dans la nature. Dieu n'est point l'auteur des passions*, comme dit Jean Climaque. Il nous a donné de nombreuses vertus naturelles; parmi elles on trouve clairement la compassion, vertu que pratiquent aussi les païens; la charité, puisque les bêtes même privées de raison ont souvent versé des larmes lorsqu'on les séparait les unes des autres; la foi, que tous

nous créons en nous de nous-mêmes; l'espérance enfin, qui fait que nous prêtons nos biens, que nous entreprenons des voyages sur la mer, que nous ensemençons la terre dans l'espoir de nous enrichir. Puisque donc, comme on vient de le démontrer, la charité, qui est l'accomplissement et la plénitude de la loi, est en nous une vertu naturelle, les vertus ne dépassent pas la nature et ceux qui s'excusent sur leur faiblesse pour ne point les pratiquer doivent être dans la confusion. Les vertus qui dépassent la nature sont la chasteté, la maîtrise de la colère, l'humilité, la prière, les veilles, les jeûnes et une componction continuelle. Toi donc, si tu veux être délivré du mal, *détourne-toi du mal et fais le bien*, autrement dit, combats tes ennemis, pour affaiblir les passions; puis, sois vigilant, de peur qu'elles ne prennent force. Ou bien : Lutte pour acquérir les vertus et sois vigilant, afin de les conserver. Voilà sans doute ce que c'est qu'agir et veiller. Tu deviendras digne de Dieu en ne faisant rien qui soit indigne de lui. Ce que l'on désire, on se l'imagine présent, même quand on en est privé; la volonté devient l'artisan du désir. Heureux qui connaît sa mesure.»

2. «Le commencement de la science est la connaissance de notre ignorance. *Se connaît bien lui-même, celui qui croit n'être rien*. Ceux qui se connaissent eux-mêmes, savent ce qui leur convient et discernent ce qu'ils peuvent faire ou non. En accomplissant ce qu'ils savent, ils se procurent ce dont ils ont besoin; en s'abstenant de ce qu'ils ignorent, ils ne commettent pas de péché et ne sont pas malheureux. Ce n'est pas difficile de se connaître soi-même, mais c'est salutaire; car c'est vivre selon la nature. L'homme qui est arrivé à connaître la juste mesure de sa faiblesse est parvenu à la perfection de l'humilité». Un père dit également : *Si la science enfante, elle protège aussi*. A quoi donne-t-elle naissance ? Aux soucis, aux préoccupations, aux lamentations. *La préoccupation*, est-il écrit, *viendra sur l'homme sage*. Quand quelqu'un se préoccupera beaucoup de son salut, il ne trouvera, pour tout dire en peu de mots, rien d'autre que la parole du Seigneur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur, et vous trouverez le repos de vos âmes*. La science véritable nous conduit à la douceur et à l'humilité, qui est notre protectrice; personne ne peut acquérir ces vertus, si ce n'est l'imitateur du Christ qui *s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix*. Celui donc qui désire vraiment s'humilier, qu'il s'abandonne à un homme vertueux. Comme la matière ne se lève pas contre l'artisan qui en a fait un vase de luxe ou un vase ordinaire, de même que ce guide le mène et le dirige là où il veut ! *Meurs*, dit-on, *et tu vivras*. Il y a des hommes qui, s'ils se lèvent pour servir leurs frères, considèrent ce service comme une charge, trompés qu'ils sont par le péché. Mais ne vois-tu pas que le Seigneur qui est venu parmi nous, nous a montré la voie pour les soins corporels et les soins spirituels ? Prenant un linge, il s'en ceignit et se mit à laver les pieds des disciples. As-tu donc un coeur de pierre, puisqu'il n'est point ému pour le zèle de la justice et que tu ne suis pas le Seigneur et que tu ne sers pas tes frères ?»

3. «Mon frère, briser en tout sa propre volonté en faveur du prochain produit en nous le calme du coeur, l'état satisfait et heureux du visage et la fermeté du regard. Briser sa volonté consiste, en ce qui est bien, à briser sa propre volonté pour accomplir celle des saints et, en ce qui est mal, à éviter de soi-même ce qui ne convient pas. L'abbé Dorothée dit : *L'homme qui est parvenu à briser sa propre volonté est parvenu au lieu du repos*. L'obéissance est le commencement de l'humilité. Celui qui ne se condamne pas soi-même est déficient dans la pratique des vertus et ne peut se soumettre à l'autorité d'un autre. La condamnation de soi-même abaisse l'âme et la conduit à l'obéissance; l'obéissance maintenue en nous par la crainte de Dieu produit la charité et l'humilité. L'humilité bannit complètement la présomption; celui qui, par la gnose, évite la présomption et, par l'humilité, s'éloigne des autres passions de l'âme devient la demeure de l'impassibilité. C'est ce que dit David : *Grande est la difficulté pour moi jusqu'à ce que je pénètre dans le sanctuaire de Dieu*. Si donc tu désires l'obéissance, acquiers-la et tu seras sauvé. Mais celui qui est l'esclave de ses passions ne comprend pas les conseils et n'accepte pas du tout la correction spirituelle. Saint Basile dit : *Frère, apprends et laisse-toi enseigner la vie évangélique, la retenue des yeux, la discipline de la langue, la réduction du corps en esclavage, l'humilité d'esprit, la pureté des pensées, l'extinction de la colère*. *Si tu es requis, ajoute encore; si tu es dépouillé, n'intente pas de procès; si tu es haï, aime; si tu es persécuté, supporte; si tu es diffamé, prie*. *Meurs au péché, sois crucifié avec le Christ, transporte tout ton amour sur le Seigneur*. Mais tout cela est difficile. Quel bien est donc facile ? Qui donc en dormant a pu dresser un trophée ? Les labeurs produisent la gloire; les combats obtiennent les couronnes. Si tu fuis la voie étroite qui mène au salut et que tu recherches la voie large du péché, je crains que tu ne continues jusqu'à la fin dans cette voie et que tu ne trouves un asile en rapport avec la route.»

4. Le frère entendit ces paroles du saint et bien d'autres encore; mais il ne les comprit pas. Après quelque temps, pour n'avoir pas voulu briser sa volonté propre et se soumettre afin de

trouver le repos, il abandonna sa communauté. Il partit donc et habita, soi-disant selon Dieu, dans une petite chapelle, en un lieu montagneux. Bientôt il devint receleur, se lia d'amitié avec les voleurs et les aida dans un meurtre. C'est ainsi que les démons récompensent ceux qui les honorent. *As-tu vu*, dit un auteur, *quelqu'un tomber ? Apprends que c'est parce qu'il s'est attaché à lui-même*. Et il ajoute : *Certains disent que c'est à cause de ceci ou de cela; mais moi, je ne connais pas d'autre motif de chute que d'être attaché à soi-même*. Et malheur à l'homme qui vit seul, s'il tombe dans l'acédie, la négligence, la nonchalance ou le découragement ! Dieu fasse que nous en soyons préservés !

CHAPITRE 39. CONSEILS POUR LE RÉTABLISSEMENT DE L'UNION ENTRE LE SUPÉRIEUR ET SES MOINES

1. Une autre fois, alors que j'étais assis avec le saint, un dissentiment se produisit entre les frères et leur supérieur, au point même que des cris s'élevèrent. Le saint les appela et dit au supérieur : «Est-ce ainsi que tu exhortes et corriges tes enfants ? Le père est appelé ainsi parce qu'il veille sur eux. Celui qui fait le contraire doit prendre un autre nom. Que pour ceux qui se tiennent debout, le supérieur soit comme une base où s'appuyer; qu'il redresse ceux qui sont tombés. Si quelqu'un acquiert une grande perfection et néglige les âmes qui lui ont été confiées, il ne retirera aucun avantage de ses bonnes actions et sera puni pour la négligence qu'il aura montrée envers ses frères. Ne sois pas sévère dans les réprimandes; ni le blâme excessif, ni le relâchement absolu ne sont utiles. Ne reprends ni aussitôt ni sous le coup de la passion. Une telle conduite montre de l'arrogance. Ne condamne pas pour de petites choses, comme si tu étais toi-même parfaitement juste. Aide paternellement ceux qui seraient pris en faute et corrige-les, selon le conseil de l'Apôtre, tout en te surveillant toi-même, car tu pourrais bien, toi aussi, être tenté. Saint Antoine dit : *Celui qui est capable d'instruire les ignorants, au point qu'ils aiment l'instruction et la correction, on doit l'appeler un faiseur d'hommes*. De même, on doit dire qu'ils créent des hommes ceux qui rendent meilleurs et dirigent vers une vie vertueuse et agréable à Dieu les chrétiens à la vie déréglée, puisqu'ils les régénèrent. La douceur, l'humilité et la tempérance procurent le bonheur et un bon espoir aux âmes humaines. Contrains les indisciplinés à ne pas violer l'ordre convenable et les lois établies.»

2. Le supérieur reprit : «Moi, je suis pécheur, mais Dieu dit au pécheurs : *pourquoi énumères-tu mes préceptes et as-tu mon alliance à la bouche ?* Dieu t'a donné à nous, qui sommes perdus, pour nous diriger vers lui. Si tu n'avais pas été là, je ne me serais pas lancé dans la fondation de ce petit monastère. C'est pourquoi conduis-nous comme il plaît à Dieu et à ta sainteté. Tu sais que je suis très docile à ta parole." Le saint répondit : «Tu as dit que tu es un pécheur, mais dans tes actions tu ne te considères pas ainsi. Celui qui croit être un pécheur et la cause du mal ne contredit pas, ne dispute pas, ne se fâche contre personne, car il est persuadé que tous sont meilleurs et plus sages que lui. Et même si tes pensées te donnent l'illusion qu'il en est ainsi, comment excitent-elles ton cœur contre ceux qui sont meilleurs que toi ? Fais attention, frère, il n'y a là aucune vérité. Nous ne sommes pas encore arrivés à nous croire pécheurs. Si quelqu'un aime celui qui lui fait des reproches, il est un sage; mais si quelqu'un l'aime et ne fait pas ce qu'il entend de lui, cela, c'est plutôt de la haine. Si tu es pécheur, pourquoi blâmes-tu ton prochain et l'accuses-tu d'être la cause de l'affliction qui te survient ? Ne sais-tu pas que chacun est éprouvé par sa propre conscience et que l'épreuve produit en lui l'affliction ? Repousse tes prétentions, car si tu dis quelque chose, tu ajoutes : *J'ai bien parlé*. Si tu conçois une chose, tu dis : *Je l'ai bien imaginée, bien, bien*. Qu'est-ce donc que ce bien ? Pourquoi ne pas croire qu'il consiste à n'affliger personne ni en paroles ni en actes ? Dieu alors nous assiste en toute chose. Tu t'efforçais de faire connaître ta pensée aux frères, afin qu'ils accomplissent ta volonté, en disant : Si le travail ne se fait pas aujourd'hui ... Tu as contrarié ainsi la pensée de quelques-uns parmi les jeunes qui disaient : Il y a encore deux autres jours, mais le supérieur ne l'admet pas.»

3. «Dis-moi : Le travail a-t-il été vraiment fait ? Es-tu déjà monté au ciel ? Tu les as tout simplement mécontents à contre-temps sous l'inspiration du diable. Frère, laissons désormais les morts ensevelir leurs morts et annonçons le royaume de Dieu : *Ils m'ont rendu le mal pour le bien*, et le reste. Pour quel motif un frère vous sert-il ? N'est-ce pas pour Dieu et son amour ? Pourquoi donc le contrariez-vous ? De même qu'on te sert pour Dieu, tu dois aussi supporter les faiblesses d'autrui, afin d'accomplir à ton tour la loi du Christ. Quand, sous le prétexte d'une chose juste et utile à l'âme, quelqu'un se trouble, s'afflige et s'emporte contre son prochain, il devient évident que cette conduite n'est pas selon Dieu. Tout ce qui est de Dieu est pacifique, utile et porte l'homme à l'humilité et à la condamnation de soi-même. Le Sage dit : *Le juste est le premier à s'accuser lui-même*. Si tu penses faire quelque chose et que tu vois du trouble en ta

pensée, trouble qui persiste encore, si peu que ce soit, quand tu invoques le nom de Dieu, comprends alors que ce que tu veux faire vient du Malin, et ne l'accomplis pas. Si, après réflexion, tu sens que l'inquiétude s'empare de ta pensée, même alors il ne faut pas faire ce que tu pensais. Rien de ce qui se fait dans le trouble, n'est agréable à Dieu. Mais si on combat l'agitation, il ne faut pas croire que la chose soit entièrement nuisible : il y a lieu de distinguer si elle est bonne ou non. Si elle n'est pas bonne, laisse-la; si elle est bonne, exécute-la, en méprisant, avec la grâce de Dieu, le trouble. Si une pensée, sous l'inspiration du diable, t'inquiète au sujet de quelqu'un, dis à ta pensée avec patience : Me suis-je donc soumis à Dieu pour en asservir d'autres ? Et elle s'éloignera de toi. Si tout est vain et passager, pourquoi notre coeur est-il poussé à oublier la parole évangélique : *Que servira à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?*»

4. «Sache, mon frère, que si quelqu'un afflige un autre soit en paroles soit en actes, lui-même est affligé dans la suite au centuple. Quand nous accueillons ces suggestions, nous ne recevons pas de force; car nous acceptons d'abord de critiquer le prochain, nous énervons en nous la force de l'esprit et nous accusons notre frère, alors que c'est nous qui sommes coupables. Si tu parles sans qu'on t'écoute ni qu'on prenne en considération ta parole, ne t'afflige point; cela t'est plutôt utile. Prends garde à ne pas te négliger toi-même, de peur que le temps ne te surprenne. Mais si tu vois se produire quelque chose – je ne parle pas des choses du monde, car elles passent, mais des événements redoutables soit dans le ciel soit sur la terre –, place devant tes yeux Dieu et le jugement, pense que nous avons peu de temps en ce monde et garde ton coeur dans le calme en te souvenant de cette brebis et de cet agneau innocent qu'était le Christ. Que n'a-t-il enduré lui qui n'était pas fautif : injures, coups et le reste ! Nous autres, puisque nous sommes coupables, pourquoi nous portons-nous contre le prochain sans avoir rien souffert de sa part ? Souviens-toi que la *charité n'est point fanfaronne, elle est longanime* et le reste. Prie pour arriver au but proposé, afin que tes efforts ne soient pas inutiles.

5. S'il y a nécessité de commander à quelqu'un, examine ta pensée pour voir si elle doit s'exprimer avec quelque émotion; si elle te paraît utile, cache-la sous ta langue, te rappelant tout de suite la maxime : *Que servira à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ?* Et pourquoi t'inquiètes-tu dans tes afflictions, comme un homme charnel ? Ne sais-tu pas que des afflictions sont placées devant toi, comme l'Esprit l'a dit à Paul ? Il invitait alors ceux qui étaient avec lui dans le bateau à se réjouir. Ne sais-tu pas que *les tribulations des justes sont nombreuses* et qu'ils sont éprouvés par elles comme l'or dans le feu ? Si nous sommes justes, acceptons d'être éprouvés par des tribulations; et si nous sommes pécheurs, supportons-les, puisque nous les méritons. Car la constance produit une vertu éprouvée. Que l'affaire dont tu t'occupes tourne bien devant toi ou tourne mal, remercie Dieu. Comprends que les biens sont périssables et passagers. La constance selon Dieu sauve celui qui la possède. Même si le fidèle parle ou s'oppose à des hérétiques ou à des infidèles, il ne se trouble jamais. Il possède en lui-même Jésus, le prince de la paix et du calme. Un tel homme peut, tout en s'opposant à eux dans la paix et la charité, amener beaucoup d'hérétiques et d'infidèles à la connaissance de notre Sauveur Jésus Christ.»

6. Frère, en parlant au prochain, fais les distinctions suivantes : si tu parles sans trouble, avec humilité et discernement, parle; mais s'il se glisse dans ton âme un autre sentiment, serre de près ta pensée, confonds-la et elle disparaîtra. Ne te trouble pas, si ton prochain fait quelque chose de mal; dis plutôt : Dieu connaît notre intérêt et il nous soulagera. Avertis ton frère avec humilité et laisse-le agir à son gré. Toute pensée qui n'est pas empreinte du calme de l'humilité n'est pas selon Dieu; même juste, elle est manifestement inspirée par l'Adversaire. Notre Seigneur vient dans la paix. Tout ce qui est de l'ennemi se fait avec trouble, agitation et colère. Même s'ils paraissent revêtus de peaux de brebis, apprend qu'au dedans ce sont des loups rapaces. C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Si donc tu entends, penses ou vois quelque chose qui trouble tant soit peu ton coeur, cela vient des démons. Tout avertissement qui laisse entrer l'inquiétude dans le coeur de l'homme n'est pas un avertissement selon Dieu, mais il se fait sous l'inspiration du diable, mêlée au désir de se justifier. Si tu as averti ton frère en vue de Dieu, pourquoi te troubler ? La tristesse selon Dieu ne laisse personne se troubler : même si celui qui a reçu la correction s'éloigne pour médire contre celui qui l'a repris, celui-ci ne se trouble pas et porte le fardeau de son frère.»

7. «Frère, ne pas faire violence aux sentiments du prochain et ne pas forcer sa volonté, telle est la voie indiquée par le Christ. Notre Seigneur n'a jamais forcé personne; il annonçait la bonne nouvelle, et la recevait qui voulait. Soutiens ton prochain selon ton pouvoir. L'homme en bonne santé doit aider le malade, jusqu'à ce que Dieu lui accorde ce que lui sera utile, et alors

celui-ci se réjouira dans le Seigneur. Tu me diras sans doute : C'est bien, comme tu l'as enseigné, de s'abandonner à la volonté de Dieu, parce qu'il garde l'homme dans la paix; mais un faible comme moi, voyant une chose vouée à l'échec, ou bien se trouble ou, s'il montre de la longanimité, éprouve ensuite un certain regret parce qu'il perd tout de même la chose malgré sa longanimité. Tout bien pesé, qu'est-ce qui est préférable ? Comment faut-il agir et que faire pour éviter le trouble ?» – «Écoute ce que dit l'Apôtre : *Réjouissez-vous quand vous êtes en butte à toutes sortes d'épreuves*. Ceci est une de ces épreuves et l'homme doit s'en réjouir. S'il est faible et ne peut ni montrer de la longanimité et de la joie pour la perte de la chose, ni l'abandonner à la volonté de Dieu, il doit tout d'abord combattre son trouble et se dire : Sois attentif à ne pas te troubler; si c'est la volonté de Dieu que la chose réussisse, elle réussira; puis, quoi qu'il arrive, reçois tout avec reconnaissance. Aucun bien ne peut être accompli par notre diligence, mais par la force et la volonté de Dieu. Cependant, Dieu exige de nous une diligence conforme à sa volonté et non inspirée par la fourberie ou le mensonge qui viennent, en effet, du Malin. Si, devant faire un acte ou dire une parole, tu crains qu'il n'en résulte quelque trouble pour toi et que tu évites pour ce motif cette action ou cette parole, tu n'agis pas d'une manière droite. Tu présentes le dos à l'ennemi et tu n'éviteras pas le trouble. Il ne manque pas, en chaque chose, de t'inspirer du trouble, et ta passion devient pire. En faisant avec l'aide de la prière et la crainte de Dieu ce qu'on doit faire, on détruit le trouble par le secours de Dieu.»

8. «Quand tu vis dans le silence par ascèse, alors le silence est bon; quand ce n'est pas ainsi, mais que tu te tais par crainte du trouble, le silence est nuisible. Quand le supérieur éprouve de la colère devant le frère qui fait une action soit bonne soit mauvaise c'est pis que toutes les passions. Il se met en colère d'une manière contraire à la raison, et cela n'est pas connaissance de Dieu mais plutôt activité diabolique. Or celui qui sert doit faire preuve de longanimité. L'Esprit de Dieu se repose sur celui qui supporte son frère selon la crainte de Dieu. Comment doit-on maîtriser la colère ? En ne parlant pas, quand on est troublé. Pour cette raison, l'abbé Moïse, bien que troublé quand ses frères lui montrèrent du mépris par ces paroles : *Pourquoi cet Éthiopien vient-il parmi nous ?* dit : *Alors que j'éprouvais du trouble, pourtant je n'ai pas parlé*. Ensuite, non seulement il ne fut pas troublé, mais il se réprimanda par ces paroles : *Homme à la peau cendrée, noire, ils ont bien agi envers toi; puisque tu n'es pas un homme, pourquoi viens-tu parmi les hommes ?* Comment quelqu'un qu'on méprise ou qu'on injurie doit-il faire pour ne pas se mettre en colère ? S'il fait peu de cas de lui-même, il ne se troublera pas. Suivant l'abbé Poemen : *Si tu te méprises toi-même, tu auras le repos.*»

9. Le supérieur reprit : «Dis-moi, père, si la colère est selon la nature ou contre elle.» Et le saint de dire : «Il y a une colère selon la nature et une autre opposée à la nature. La colère selon la nature lutte afin que ne s'accomplissent pas les désirs de la convoitise; l'homme qui a cette colère n'a pas besoin de remède; il est guérit. Celui qui a la colère contre la nature lutte, si les désirs de la convoitise ne sont pas satisfaits; celui-là a besoin de remèdes plus grands que la convoitise. Celui qui donne au soldat sa force est plus grand que lui; si on l'abat, le soldat devient impuissant, ne trouvant plus de force. Toi, comme je te l'ai dit, si tu vois quelque chose qui te donne des inquiétudes, tais-toi, et Dieu te couvrira et te donnera la force de te taire à bon escient et la grâce de savoir quand il convient que tu parles sans passion. Tout homme qui se met en colère contre son frère, se fâche en vain. Comment ne serait-ce pas vain de s'indigner contre un frère, lorsque c'est un autre qui agit en lui ? Si donc tu écoutes mon conseil et que tu le suives, tu seras bienheureux. *Bienheureux les doux, car ils recevront la terre en héritage*. Cette terre, la Jérusalem céleste, ne devient pas le butin de ceux qui se querellent, mais elle est donnée en héritage aux hommes longanimes et doux. On appelle doux les hommes d'un caractère retenu et exempts de toute passion, parce qu'aucune raison de trouble n'habite dans leur âme.»

10. A ces paroles, son frère, qui était supérieur du monastère, lui dit: «Père, il me semble préférable d'abandonner la direction des frères; qui suis-je, moi, indigne ?» Le saint répondit : «Voici les raisons pour lesquelles il faut éloigner un supérieur de la direction : s'il est hérétique; s'il est soumis à une passion charnelle et devient un mauvais exemple pour les frères; s'il fait un mauvais usage des biens du monastère; s'il est lié avec des hommes pervers et s'entretient fréquemment avec eux; s'il néglige les offices religieux et les prières ordinaires; s'il abolit les jeûnes transmis par les saints apôtres et les pères théophores; s'il dévoile les aveux confidentiels des frères, pour les couvrir de confusion; si des enfants qui vivent dans le monde sont instruits dans le monastère si des femmes entrent fréquemment dans le monastère; s'il favorise les défauts des frères et ne les combat pas autant qu'il est en son pouvoir en reprenant, en menaçant et en exhortant; s'il n'a pas reçu la bénédiction de l'évêque du lieu, comme le prescrivent les saints canons; s'il reçoit moyennant argent des postulants et leur donne la tonsure; s'il transforme

un véritable monastère cénobitique en couvent kelliote. Si tu ne reconnais pas en toi quelque chose de ce qui a été mentionné, *il serait dangereux et funeste que les mauvais gouvernent les bons et que les insensés commandent aux sages*. Celui qui a maîtrisé les révoltes de la chair et qui contient tout mouvement déréglé de l'âme, ne doit pas être éloigné de la charge pastorale de ses frères. Toute personne qui est choisie pour le commandement devrait avoir la connaissance en elle-même. On l'a bien dit : *Qu'aucun homme sage ne soit privé du pouvoir*. C'est une chose impie de se soustraire à la reconnaissance de ceux qui ont besoin de toi et un manque de noblesse d'abandonner le supériorat à ceux qui n'en sont pas dignes. C'est insensé d'aimer mieux être mal gouverné plutôt que de bien commander soi-même.» Et même si quelqu'un n'est pas digne, qu'il ne considère pas sa vie précédente, mais qu'il remplisse sa fonction, afin de ne pas recevoir quelque malédiction à cause de sa négligence, en plus des fautes de sa vie passée. Si tu m'acceptes comme conseiller : puisque les frères, avec le secours de Dieu, t'ont établi leur supérieur, deviens un supérieur de paix, afin que s'ouvrent pour toi les portes du royaume des cieux et que tu puisses y entrer avec ceux qui établissent la paix. L'Esprit saint dit : *Ouvrez les portes, laissez entrer le peuple*. Et quel peuple ? *Celui qui garde la justice, qui garde la vérité, qui s'inquiète de la vérité et garde la paix*. Aussi un saint disait-il : *Que la paix et la justice soient avec moi pendant ma vie*. Écoute aussi les paroles de saint Jacques : *Est-il quelqu'un de sage et d'expérimenté parmi vous ? Que par une bonne conduite il fasse voir des actes empreints de douceur et de sagesse*. *Si, au contraire, vous avez au coeur une amère jalousie et un esprit de chicane, ne vous vantez pas, ne mentez pas contre la vérité*. *Pareille sagesse ne descend pas d'en haut : elle est terrestre, animale, démoniaque*. *Car, où il y a jalousie et chicane, il y a désordre et toutes sortes de mauvaises actions*. *Tandis que la sagesse d'en haut est tout d'abord pure, puis pacifique, indulgente, bienveillante, pleine de pitié et de bons fruits, sans partialité, sans hypocrisie*. *Un fruit de justice est semé dans la paix pour ceux qui établissent la paix; puisse-t-elle être avec ton esprit !*

11. Tu ajoutes que «Dieu a dit au pécheur : *Pourquoi donc énumères-tu mes préceptes ?* Sache que le diable est pécheur par excellence, lui qui ne trouve pas le moyen de se relever à cause de sa mauvaise volonté et que Dieu ne veut pas qu'il énumère ses préceptes. Mais nous qui tombons et nous relevons, nous devons nous soutenir mutuellement. Selon l'Écriture, *un frère, conduit par son frère, est comme une ville forte et élevée*. S'il en est ainsi pour le frère conduit par le frère, à plus forte raison s'il s'agit du fils conduit par le père. Toi, donc, étant leur père spirituel, tu dois *repandre, menacer, exhorter*, comme dit l'Apôtre. Celui qui est inconstant, il faut le noter et ne pas le fréquenter, afin qu'il ait honte. Frère, sois attentif pour toujours à la méditation de la loi divine, qui échauffe le coeur avec un feu céleste. L'Écriture dit : *Tandis que je médite, un feu s'allumera*. Étudie ce qui est important et la loi de Dieu. Si tu apprends encore dans le déclin de l'âge, n'aie pas honte; mieux vaut s'instruire tard que d'être traité d'ignorant. Il ne faut pas se mettre en colère contre ceux qui pèchent, même si les actes qu'ils font sont des fautes qui méritent une punition; mais nous devons, à cause de la justice, ramener dans le droit chemin ceux qui tombent et même les punir le cas échéant, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres. Il ne convient ni de s'irriter ni de s'emporter. La colère, en effet, fait agir avec passion et non selon la justice et le droit. Ainsi donc, on ne doit pas non plus approuver ceux qui montrent de la pitié quand il ne faut pas».

12. S'entretenir toujours avec indulgence avec des disciples qui ont besoin d'une réprimande, cela serait le fait non d'un maître, mais d'un corrupteur et d'un ennemi. *A cause du bien même et de la justice, il faut châtier les hommes méchants, mais non pour satisfaire la passion de la colère*. Les réprimandes ont plus de chance d'être acceptées, quand elles ne sont pas excessives. Saint Éphrem dit : *Ne te comporte pas avec indulgence contre les manquements des jeunes, mais avec sévérité*. Il faut pardonner à ceux qu'on peut aider par la bonté et réprimander ceux qui à cause d'elle subirait un dommage. Il n'y a pas d'homme sans défaut. Quelques-uns demandèrent au grand abbé Macaire s'il est permis de châtier un frère indiscipliné. Le saint leur répondit : Il est écrit : *Ceux du dedans, jugez-les vous-mêmes; ceux du dehors, c'est Dieu qui les jugera*. Le grand Barsanuphe dit : *Si quelqu'un est sous ton pouvoir, tu es son débiteur et tu dois le réprimander et le punir, s'il transgresse son devoir*; il faut instruire et non châtier les ignorants, comme nous ne punissons pas les aveugles, mais nous les conduisons par la main. Juger dignes de pardon ceux qui défont, c'est divin; mais châtier immédiatement et inexorablement convient aux bêtes et aux serpents. Et Isaac : *Un sage qui se montre juste est semblable à Dieu; il ne corrige nullement l'homme pour le punir de sa faute, mais soit pour le rendre meilleur, soit pour faire peur aux autres*. *La correction qui ne ressemble pas à cela n'est pas*

une correction. Celui qui donne une correction en vue de la santé, corrige dans la charité; mais celui qui recherche la vengeance est dépourvu de charité; Dieu corrige dans la charité, non pour punir, loin de moi cette pensée, mais parce qu'il désire que son image soit guérie. Il ne garde pas sa colère en réserve pour une bonne occasion. Cette manière charitable de corriger vient de la droiture et ne se porte pas avec passion à la vengeance».

13. «Un homme envieux n'atteint jamais à la paix de la pensée; celui qui est étranger à la paix, est étranger à la joie. Si on appelle la paix de l'esprit santé parfaite, et si l'envie est opposée à la paix, celui donc qui se laisse aller à l'envie perverse souffre d'une maladie grave. Ô homme, qui sembles exercer ton zèle contre les maladies des autres, tu as chassé la santé de ton âme. Travaille donc pour assurer la santé de ton âme. Si tu désires en outre guérir les malades, sache que les malades ont plus besoin de soins que de pénitences. Mais toi, quand tu viens au secours des autres, tu contractes une maladie grave et douloureuse. Les hommes ne comptent pas l'envie comme partie de la sagesse, mais comme maladie de l'âme; elle consiste dans l'étroitesse de la pensée et dans une grande ignorance.»

14. Le commencement de la sagesse de Dieu, c'est la clémence et la douceur qui provient d'une grande âme et supporte les faiblesses des hommes. Vous autres, les forts, supportez les faiblesses de ceux qui n'ont pas cette force; celui qui défaille corrigez-le, en esprit de douceur par les fruits du saint Esprit, conseille l'Apôtre. «En réprimandant le pécheur, ne dis pas de mal de celui qui défaille; car dire du mal, c'est le propre d'un insulteur, et ne pas en dire est le fait d'un homme compatissant.» «Si tu réprimandes celui qui défaille, ajoute de la compassion à tes paroles; ainsi les oreilles s'adoucissent et le cœur est éclairé. Un vieux moine a dit : *Si quelqu'un commande à un frère, avec crainte de Dieu et humilité, de faire quelque chose, cette parole dite pour Dieu obtient la soumission du frère et l'accomplissement de l'ordre. Si, au contraire, quelqu'un veut commander à son frère, non avec crainte de Dieu, mais en esprit de despotisme pour le dominer, Dieu, qui voit les sentiments cachés du cœur, n'amène pas ce frère à écouter et accomplir l'ordre; car on peut distinguer l'œuvre accomplie pour Dieu de l'œuvre faite avec esprit de domination.* L'œuvre faite pour Dieu est humble et procure la consolation; l'œuvre faite avec esprit de domination est remplie de colère et de trouble; car elle vient du Malin. Le mal entraîne le mal dans le mal.»

15. «Saint Marc l'Ascète recommande aussi : *Si tu as charge de gouverner les frères, fais attention à ta fonction et ne va pas, par crainte de ceux qui contredisent, passer sous silence ce qu'il faut dire; là où ils obéissent, tu auras une récompense, grâce à leur vertu; là où ils n'obéissent pas, tu le leur pardonneras et tu recevras une égale récompense de celui qui a dit : Pardonnez et on vous pardonnera.* Et encore : *Celui qui n'obéit pas à un ordre, ne le force pas par des réprimandes; mais le bénéfice qu'il a perdu, procure-le à toi-même. Supporter le mal te sera plus utile que de le corriger.* Et encore : *Si tu es désigné pour instruire selon le Seigneur et que l'on te désobéisse, afflige-toi en esprit, mais ne te trouble pas ostensiblement; puisque tu t'en affliges, tu ne seras pas condamné avec celui qui désobéit; mais si tu te troubles, tu seras aussi tenté comme lui.* Et encore : *Celui qui est en charge doit dire à son inférieur ce qui convient, et si on lui désobéit, il faut qu'il annonce d'avance les maux qui résulteront de la désobéissance. Celui qui se tait devant les fautes des inférieurs sera condamné comme s'il les avait faites lui-même.* Et encore : *Céder à l'inférieur qui contredit là où il ne faut pas, c'est l'égarer et le préparer à violer ses promesses de sujétion.* Celui qui mêle secrètement à l'obéissance sa propre volonté est un adultère, comme il est déclaré dans la Sagesse; à cause de la faiblesse de son esprit il endure souffrances et ignominies. Et encore : *A ceux qui ne t'ont pas fait une promesse de sujétion, ne résiste pas s'ils s'opposent à la vérité, afin de ne pas exciter de la haine, selon la divine Écriture.* Ne leur reproche pas leur faute en face. Cette manière d'agir indique l'esprit de puissance plutôt que l'esprit de conseil. A tes inférieurs *ne cache pas au temps de l'explication ce qui convient; dis-leur clairement ce qui est attrayant et d'une façon obscure ce qui est rebutant.* Jean de Carpathos dit : *N'accepte jamais que ton inférieur vienne te dire : Accorde-moi la permission pendant un certain temps pour m'exercer à la vertu, d'essayer telle ou telle chose et d'arriver ainsi au but. Celui qui parle ainsi montre qu'il accomplit sa propre volonté et abolit les lois de la parfaite obéissance.»*

16. «Montrer toujours de la condescendance aux disciples qui méritent des réprimandes, n'est pas d'un maître. Saint Jean Climaque dit : *Il vaut mieux chasser des religieux du monastère que de les laisser faire leur volonté. Il arrive souvent que le supérieur qui chasse un religieux, le rend plus humble et lui apprend à renoncer à sa propre volonté; celui qui cherche par*

bienveillance et par condescendance à être agréable à de tels hommes donne sujet à ces malheureux de le maudire au moment de leur mort, car il les a trompés, au lieu de leur être utile. Et encore : Que les inférieurs qui s'aperçoivent que le supérieur se laisse convaincre facilement et montre de la condescendance, s'ils demandent une direction selon leur propre volonté et l'obtiennent, sachent qu'ils ont perdu la couronne de la profession.»

17. «L'obéissance est l'éloignement de l'hypocrisie et de nos propres désirs. Au sujet des fautes qui se commettent, ne t'irrite pas violemment, mais montre sans trouble le dommage qui résulte de la faute. Si tu dois réprimander, fais-le en cherchant l'occasion et la manière favorables. N'examine pas minutieusement les petites fautes, comme si tu étais toi-même parfaitement juste. Ne fais pas non plus fréquemment des reproches. Cela fatigue et conduit par la répétition à l'insensibilité et au mépris. Ne commande pas avec autorité, mais avec humilité et en délibérant avec ton frère. Les recommandations deviennent alors persuasives, convainquent le prochain et le calment. *Ainsi, dit l'Évangile, tout ce que vous désirez que les autres fassent pour vous, faites-le vous-même pour eux. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes.* Que des manières douces et l'humilité de cœur caractérisent le supérieur ! Mais si le mal d'un seul s'étend à beaucoup d'autres, il ne faut pas alors montrer de la longanimité, ni chercher son propre intérêt, mais celui de tous, afin qu'ils soient sauvés. La vertu d'un grand nombre est plus importante que la vertu d'un seul.»

18. Ayant adressé ces paroles au supérieur le saint se tourna vers les frères et leur dit : «Jeunes gens, écoutez un vieillard que les vieillards écoutaient quand il était jeune. Un moine qui, sous l'autorité d'un père spirituel, n'est ni obéissant ni humble, mais qui jeûne de lui-même ou fait ce qui lui paraît bien, celui-là n'acquerra jamais aucune vertu et ne sait même pas ce que c'est qu'un moine. Pour ne pas vouloir supporter pour le Seigneur une légère affliction, nous tombons involontairement en de nombreuses et graves afflictions; pour ne pas vouloir renoncer à notre propre volonté pour le Seigneur, nous causons à notre âme des dommages et même la ruine; pour ne pas supporter pour le Seigneur d'être ou de vivre sous l'obéissance et le mépris, nous nous privons nous-mêmes de la consolation des justes; pour ne pas nous soumettre aux reproches de ceux qui nous réprimandent pour le Seigneur, nous devenons la joie maligne des démons pervers; pour ne pas accepter la correction de la verge, c'est la fournaise du feu qui ne s'éteint pas qui nous recevra, et là, il n'y a aucune consolation.»

19. «Venez-en, frères, à la vraie obéissance : là est l'humilité, là est la force, là est la joie, là est la constance, là est la longanimité, là est l'amour des frères, là est la componction, là est la charité. Qui pratique l'obéissance parfaite accomplit tous les commandements de Dieu. Saint Maxime dit : *Le Verbe de Dieu le Père se trouve mystiquement en chaque commandement particulier. Dieu le Père se trouve naturellement tout entier, indivisible, dans son propre Verbe. Qui donc accepte le commandement divin et le garde reçoit le Verbe de Dieu qui y est; en le recevant par les commandements, il reçoit par lui celui qui est en lui naturellement.* Il est écrit : *En vérité je vous le dis, qui reçoit celui que j'enverrai me reçoit et qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé.* Celui donc qui reçoit le commandement et le garde reçoit et possède mystiquement toute la sainte Trinité. Il est donc bien de persévérer jusqu'à la fin auprès d'un maître consciencieux et de ne pas en rechercher un autre qui soit accommodant et relâché. Nombreux sont ceux qui se soumettent extérieurement à leurs pères, mais ont asservi leur âme aux voluptés et n'ont rien gagné par une telle sujétion. Frères, si quelqu'un acquiert l'obéissance, il imite le Christ; si quelqu'un contredit, il devient étranger à Jésus; si quelqu'un se soumet, il imite les anges; celui qui résiste devient le familier du diable. L'abbé Barsanuphe dit à son disciple : *Si tu m'obéis en un point et que tu me désobéisses en un autre, tu fais ta volonté, là même où tu obéis, et je ne suis pas coupable, si l'on me demande de me justifier à cause de toi. Si tu renonces à ta volonté en un point et que tu n'y renonces pas en un autre, il est évident que, là même où tu as renoncé, tu as encore une volonté personnelle. Celui qui veut plaire à Dieu renonce à sa propre volonté et se fait violence à lui-même. L'Évangile dit : *Le royaume des cieux souffre violence et les violents le prennent de force.* Si quelqu'un pense se soumettre à son frère pour Dieu, il doit comprendre qu'il se soumet à Dieu.»*

20. «Luttez donc avec courage pour briser en tout votre volonté, car cela sera considéré dans un homme comme un sacrifice. C'est le sens de la parole : *A cause de toi, nous sommes livrés à la mort durant tout le jour; nous sommes considérés comme des brebis de sacrifice.* Sachez aussi qu'il est impossible, selon les pères, à celui qui a une sagesse propre ou une pensée propre de se soumettre ou de se conformer à l'intérêt du prochain. Celui qui se détache de sa volonté pour le prochain montre que son esprit a en vue la vertu. Celui qui garde sa volonté dans ses rapports avec le prochain montre qu'il souffre de l'ignorance. Celui qui par gnose

sacrifie sa volonté en faveur de son prochain possède l'humilité; celui qui la garde souffre d'ignorance et d'orgueil. Cet homme-là est privé de toute vertu. L'humilité, comme ce qui lui donne naissance, est obéissance. Briser sa volonté propre avec humilité et de bon cœur, se résigner aux blâmes, endurer l'injure, supporter une parole dure, ne pas offenser la conscience du prochain, c'est le propre de l'humilité, qui remet les péchés. Qui n'observe pas ces recommandations rend vain son renoncement. Diadoque dit : *Parmi toutes les vertus préparatoires, l'obéissance est notoirement le premier des biens, car elle supprime, pour commencer, la présomption et engendre en nous l'humilité.* Par suite aussi, pour ceux qui l'acceptent volontiers, elle devient une porte d'introduction à l'amour de Dieu. Pour l'avoir répudiée, Adam a glissé au fond du Tartare; pour s'en être épris, le Seigneur, selon le plan de l'économie, a obéi à son Père jusqu'à la croix et à la mort. C'est donc de celle-ci que doivent, tout d'abord, se préoccuper ceux qui s'engagent dans la lutte contre la présomption diabolique; car elle nous montrera sans erreur, à mesure que nous progresserons, tous les chemins des vertus. Saint Basile dit aussi : *L'obéissance véritable et parfaite des inférieurs envers leur supérieur paraît non seulement quand ils s'abstiennent de tout ce qui ne convient pas, selon les conseils du supérieur, mais quand ils ne font pas même le bien sans son avis.* La continence et toutes les mortifications corporelles sont utiles; mais en cela, si quelqu'un suit ses propres impulsions et fait ce qui lui plaît, s'il ne se soumet pas au supérieur qui le conseille, sa faute sera plus grande que sa bonne action. Celui qui s'oppose à l'autorité, résiste à l'ordre de Dieu; le salaire de l'obéissance est plus grand que celui qui est accordé à la continence. Si celui qui suit ses propres impulsions, même s'il se montre continent et supporte toutes les souffrances du corps, commet une faute plus grande que la bonne action, quelle ne sera pas notre faute à nous, indignes, qui nous hâtons d'agir par intempérance et de faire ce qui nous plaît ? Aussi je vous recommande, mes enfants, d'acquérir une obéissance sans contradiction. L'obéissance est la mère de la vie éternelle, et la désobéissance la mère de la perte.

21. «Je vous en prie, mes enfants, ne soyez pas contradicteurs ou insulteurs, bavards ou portés aux paroles inutiles, calomniateurs ou toujours enclins à murmurer. Tous ces défauts, comme tout ce qui leur ressemble, sont les fruits du diable. Et *la bouche parle de l'abondance du cœur.* Je vous recommande, mes enfants, d'aimer comme un père votre maître selon Dieu et de le craindre comme un chef, sans vous affranchir de la crainte à cause de l'amour, ni affaiblir l'amour à cause de la crainte. Le père selon la chair est la cause de notre vie; au père spirituel nous sommes redevables d'une vie vertueuse. C'est pitoyable de produire des épines au lieu de fruits et de donner naissance à des afflictions au lieu de beaux espoirs, c'est-à-dire de donner à son père spirituel l'injure ou l'ignominie au lieu de la gloire et de l'honneur. Je vous en prie, mes enfants, soumettez-vous à votre supérieur comme au Christ lui-même, puis les uns aux autres; qu'on ne trouve parmi vous aucun Judas, mais soyez comme les apôtres soumis au Seigneur. Ceux qui ne se soumettent pas recevront leur condamnation. Je ne dis pas ces paroles en vous condamnant, mais je vous avertis et vous exhorte. Je vous en prie, mes enfants, ne portez pas d'accusations les uns contre les autres, ni surtout contre votre père spirituel. *Tu ne diras pas de mal,* dit l'Écriture, *d'un chef de ton peuple.* Sinon, même en disant la vérité, on va à sa perte. Saint Maxime dit : *Ne souffre pas qu'on insulte ton père, et garde-toi d'encourager celui qui lui manque de respect, sous peine d'attirer la colère du Seigneur sur tes œuvres et d'être exclu de la terre des vivants.* Et saint Éphrem : *Celui qui réplique et ne se soumet pas à son supérieur ne tardera pas à tomber dans le péché.* Qui se soumet aux réprimandes du chef se réjouira avec les justes. Si quelqu'un rejette la réprimande et méprise celui qui la fait comme insensé, celui-là se détourne du Christ lui-même et n'obtient aucun secours. Et encore : *Qui creuse une fosse pour le prochain y tombera,* et qui tend un filet à son maître, celui-là est impie et criminel. C'est pourquoi il sera condamné comme celui qui a livré son bienfaiteur et maître aux mains des impies. Aussi un sage a-t-il dit : *Ne te glorifie pas dans l'opprobre de ton père,* honore-le et tu auras une longue vie sur la terre.»

22. «Et Sirach : *Mon fils, soutiens ton père dans sa vieillesse et ne le contriste pas durant sa vie.* Son esprit viendrait-il à s'affaiblir, sois indulgent, et ne le méprise pas dans la plénitude de tes forces. Car le bien fait à un père ne sera pas mis en oubli, et en dépit de tes péchés, ta maison deviendra prospère. Au jour de la tribulation, le Seigneur se souviendra de toi; comme la glace fond par un temps serein, ainsi se dissiperont tes péchés. Il ressemble au blasphémateur celui qui délaisse son père et il est maudit du Seigneur celui qui l'irrite. *L'œil qui se moque d'un père, que les corbeaux du torrent le percent et que les petits de l'aigle le dévorent ! Si quelqu'un maudit son père, sa lampe s'éteindra; les prunelles de ses yeux verront les ténèbres.* S'il est

dangereux et funeste aux disciples de désobéir à leur maître, il est beaucoup plus dangereux et funeste de le tourner en dérision, de l'injurier ou de lui creuser une fosse. Ceux-là marchent au milieu des précipices, des gouffres et des lieux de perdition. Leur héritage, s'ils ne se repentent pas, sera avec ceux qui ont crié : *Enlève-le, enlève-le, crucifie-le; Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai*. La nature a admirablement fixé, avant la loi, que le fils ne doit pas du tout porter plainte, même à juste titre, contre son père. Selon Jean Climaque : *Il est moins dangereux de pécher contre Dieu que contre notre père spirituel; si Dieu est en colère contre nous, notre père peut nous réconcilier avec lui; mais si nous offensoons notre père, nous n'avons personne pour nous rendre Dieu favorable, bien qu'à mon avis les deux choses reviennent au même*. Quand les Israélites péchèrent contre Dieu et se firent un veau, ils furent condamnés par Dieu à un massacre général; mais Moïse prit leur parti et supplia Dieu : *Si tu veux pardonner leur péché, pardonne; sinon, efface-moi aussi du livre que tu as écrit*. Ils eurent immédiatement Dieu propice, grâce à Moïse, et échappèrent à la condamnation. Quand ceux qui étaient avec Dathan et Abiron et la sœur même de Moïse, Myriam, commirent une faute à l'égard de Moïse, ils subirent leur châtement d'une manière inexorable. La contradiction est un grand mal; si elle se manifeste envers les inférieurs, elle est souvent guérie par les supérieurs; mais si elle se rapporte aux supérieurs, elle devient un mal incurable; elle est un signe du diable. Saint Barsanuphe dit : *Si quelqu'un n'a pas des égards pour son supérieur, pour qui en aura-t-il ?* Ne respecter personne est un signe de la révolte de la pensée; cette révolte est inspirée par le diable, car le diable s'était révolté dès l'origine; ceux qui agissent comme lui deviennent ses enfants. De tels hommes se sont éloignés de l'humilité. De ceux-là il est écrit : *Délivre-moi des révoltes du peuple*.

23. «Le Seigneur dit : *Mes brebis écoutent ma voix et me suivent*, et le reste. Si donc quelqu'un est un vrai disciple, il obéit en tout à son supérieur jusqu'à la mort. Tout ce que fait son supérieur contribue à l'édifier. Il n'ose pas juger ce qu'il fait ni dire : Pourquoi ceci ? A quoi sert cela ? Car il ne serait plus le disciple de son abbé, mais son juge. Cette manière de faire ne provient que de la mauvaise volonté de l'homme. Tout homme mauvais provoque des contradictions. Si donc l'abbé de quelqu'un ordonne une action et que l'inférieur contredise, il est évident que celui-ci désire accomplir sa volonté et abolir celle de l'abbé. Cet inférieur juge donc le supérieur, soit que l'ordre ait été tenu pour inexistant soit qu'il ait été exécuté. Si quelqu'un veut accomplir sa propre volonté, il est fils du diable; et si quelqu'un accomplit la volonté d'un tel homme, il fait la volonté du diable. Bien qu'il fasse sa propre volonté, il ne trouve cependant pas le repos. Que résulte-t-il de cette manière d'agir, si ce n'est la désobéissance, qui est la perte de l'âme ?»

24. «Ne vous laissez pas égarer par le diable et ne gardez pas votre volonté pour votre malheur et votre perte. Jamais votre volonté ne peut aboutir au bien. Le mal ne peut jamais combattre le mal. Mais si vous abandonnez votre volonté à celle de Dieu, Lui agit comme il veut. La révolte et la contradiction révèlent de nombreux maux : maladie de la foi, espérance hésitante, orgueil et enflure du caractère. Personne ne désobéit, à moins qu'il ne condamne auparavant celui qui le conseille; de même, celui qui se fie aux promesses de Dieu et a en elles une ferme espérance, n'hésitera pas à accomplir ce qu'on lui commande, même si cela est pénible, car il sait que *les souffrances du temps présent ne sont pas à comparer à la gloire qui doit se révéler en nous*. Isaac dit : *La manie de se justifier en paroles ne doit pas trouver place dans la vie des chrétiens; elle n'est pas indiquée dans l'enseignement du Christ; et de même que l'union de l'eau et du feu est contradictoire, ainsi les excuses et l'humilité s'opposent entre elles*. Comme un archer aveugle est impuissant, ainsi un disciple indocile se perd. C'est avant le renoncement au monde qu'il faut exiger du maître toute espèce de précisions, mais aucunement après. Qui exige des précisions condamne; et qui condamne méprise, puis désobéit. *Qui vous méprise*, dit le Seigneur, *me méprise*. Pourquoi ? Évidemment en raison de l'Esprit qui habite en ceux qu'on méprise.

25. La renaissance spirituelle diffère beaucoup de la naissance charnelle. Les pères selon l'esprit le deviennent de leur plein gré en donnant l'enseignement à des fils qui les ont choisis et en les formant selon Dieu par la parole et l'exemple. Les fils spirituels deviennent librement par l'éducation les libres fils des pères qui les forment selon Dieu de leur plein gré en paroles et en actes. La grâce de l'Esprit produit une naissance volontaire tant du côté de ceux qui la produisent que du côté de ceux qui la reçoivent; cela manque aux pères selon la chair qui le deviennent sans le gré des enfants. La génération et la formation des enfants sont l'œuvre de la nature et non pas de la volonté. Pour cette raison, le Seigneur dit : *Qui vous méprise me méprise*, parce qu'il méprise le saint Esprit. Le Seigneur est l'Esprit. Saint Basile dit : *Si <les frères> se détachent*

difficilement de leurs propres habitudes, s'ils préfèrent être esclaves de leurs vices et des plaisirs de la chair plutôt que du Seigneur et s'ils n'acceptent pas la vie conforme à l'Évangile, nous n'avons avec eux aucun principe commun. Nous autres, au milieu d'un peuple indocile et contradictoire, nous avons appris cette maxime : Sauve, sauve ton âme et ne prends pas part aux péchés d'autrui.»

26. *«Il vaut mieux vivre avec un petit nombre de bons plutôt qu'avec un grand nombre de propres à rien, comme la Sainte Écriture nous le conseille. Il est écrit en effet : Ne désire point une foule de propres à rien et, s'ils se multiplient, ne t'en réjouis pas; la crainte du Seigneur n'est pas avec eux. N'espère pas pour eux une longue vie; tu soupireras dans une douleur prématurée. Mieux vaut un fils qui fait le bon plaisir de Dieu que mille pécheurs; et mieux vaut mourir sans enfants que d'avoir des fils impies. Le feu s'allumera sur l'assemblée des pécheurs. Un seul raidit-il le cou, ce serait merveille s'il restait impuni; car du Seigneur viennent la miséricorde et la colère. Un sage était blâmé par sa femme, parce que son fils n'était bon à rien et ne lui plaisait pas; quand elle ajouta qu'il était de lui, il cracha à terre et répondit : Cela aussi est de moi, mais n'est guère utile. L'Apôtre dit : Dans une grande maison, il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent; il en est aussi de bois et d'argile. Les uns sont réservés aux usages nobles, les autres aux usages vulgaires. Si donc nous sommes des vases de bois ou d'argile, purifions-nous nous-mêmes, afin de devenir un vase utile au Maître, propre à toute œuvre bonne, et de ne pas entendre de la bouche du juste juge et du rémunérateur cette malédiction : Retirez-vous de moi, maudits; en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas. Après avoir donné ces avertissements et maints autres encore au supérieur et aux frères et après les avoir encouragés d'une manière convenable, le saint les ramena, grâce à Dieu, à la charité et à la paix. Dieu fasse que nous en soyons aussi participants par la grâce et la miséricorde de notre Seigneur Jésus Christ !*

CHAPITRE 40. DE LA GOURMANDISE

1. Une autre fois, alors que je m'entretenais avec le saint, un frère du couvent vint et lui dit : «Père, j'ai appris d'un médecin que les figues prises à jeun sont utiles et laxatives; aussi, j'en mange dès le matin.» Le saint lui répondit : «Il est honteux aux sensuels et aux gourmands de chercher à comprendre les choses spirituelles, comme à une prostituée de parler de continence. En un ventre rassasié de nourriture, la connaissance des mystères de Dieu n'existe pas. Si tu ne peux maîtriser la gourmandise, pourquoi encombres-tu inutilement la place et énerves-tu ceux qui luttent ? C'est avec raison qu'un sage blâmait ceux qui prennent soin de leur corps et négligent leur âme, car ils ont soin des maisons et ne s'inquiètent pas de ceux qui y habitent. Les hommes demandent à Dieu la santé; ils ne savent pas qu'ils ont en eux-mêmes le pouvoir de la sauvegarder. Ils s'adonnent par intempérance à tout ce qui est opposé à la santé et en deviennent les ennemis. Il faut condamner les gens de cette sorte. Dans leurs prières mêmes, ils combattent la santé. Une bonne onction n'est pas celle qui est douce et abondante, mais celle qui favorise la santé; de même, une bonne nourriture n'est pas celle qui est agréable et copieuse, mais celle qui contribue à la santé. Ne mange pas avec vitesse et hâte; cette manière est propre au chien et convient plus à un animal qu'à un homme. Dans les repas, souviens-toi que tu reçois à ta table l'âme et le corps; ce que tu donnes au corps, tu le répands bientôt au dehors; ce que tu donnes à l'âme, tu le conserves pour toujours. Cesse de resserrer ta prison contre toi-même. Quelqu'un disait : *Les hommes vivent pour manger, mais moi, je mange pour vivre.* Qu'une seule heure soit assignée au repas, la même revenant régulièrement, de sorte que, des vingt-quatre heures du jour et de la nuit, il n'y ait que celle-là qui soit dépensée pour le corps; les autres doivent être occupées par le travail spirituel. Malheur au médecin qui te conseille pour le profit que tu en retires ! Les leçons des mauvais maîtres sont mauvaises, comme le contraire est vrai. Ève aussi, sous l'impulsion et la provocation, prit et mangea avec Adam; mais au lieu d'obtenir l'immortalité, ils tombèrent dans la mort, et au lieu de devenir semblables à Dieu et de connaître le bien et le mal, ils devinrent ennemis de Dieu, ayant accompli le mal, sans comprendre le bien. Aussi Dieu le leur reprochait-il par ces paroles : *Voici Adam devenu comme l'un de nous;* c'est-à-dire: tu es devenu comme Dieu, tu as été glorifié, honoré, tu ne manques de rien, tu n'as pas besoin de moi. Telle est la récompense de la mauvaise impulsion et de la gourmandise.»

2. «La gourmandise, c'est l'excès, c'est la passion dans la nourriture. On appelle *margos* celui qui est hors de lui-même. Il faut abandonner la gourmandise et la mollesse, car après une vie tempérante, elles nous entraînent vers des actions qui nous font gémir. *L'esprit de l'homme tempérant est le temple du saint Esprit; et celui du gourmand, le séjour des corbeaux.* C'est les gourmands qu'invectivait Jacques quand il leur écrivait ces paroles : *Vous avez vécu sur terre*

dans la mollesse et le luxe, vous vous êtes repus au jour du carnage. Frère, ne sois pas séduit par la réplétion du ventre, ni par la recherche du plaisir au point de manger ou de boire plus qu'il n'est nécessaire. Garde-toi de juger quelqu'un, deviens docile et tu arriveras à l'humilité et toutes tes passions seront comme consommées. Ne rejette pas ce commandement comme pénible, car il ne l'est pas. Déteste parfaitement, pour aimer parfaitement; éloigne-toi parfaitement, pour t'approcher parfaitement; repousse avec horreur la filiation charnelle, afin d'obtenir l'adoption divine; renonce à ta volonté, pour faire ta volonté (en Dieu); libère-toi, pour te lier toi-même; meurs à toi-même, pour te donner la vie; oublie-toi, pour te connaître toi-même : ainsi tu auras fait œuvre de moine. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans la nourriture et la boisson, mais dans la justice, la paix et la joie du saint Esprit; la chair et le sang n'en hériteront pas. La chair est la nourriture des démons, comme l'a dit le psalmiste : *«Quand les méchants se sont avancés contre moi, pour dévorer ma chair ...»*

3. A ces paroles du saint, le frère répondit : *«Tu ne sais pas, père, que, outre ces figes, je mange aussi ma portion de figes à table.»* Et le saint de répondre : *«Voilà encore un autre avantage, penses-tu. Comme il est difficile de parler au ventre qui n'a pas d'oreilles ! La gourmandise procure de petits plaisirs, de longues souffrances, des maux amers; elle tue la confiance en Dieu. Libère-toi de toute habitude mauvaise. Tu trouveras ainsi la voie des réalités. Un ventre rassasié a un grand pouvoir pour chasser la délicatesse de l'esprit par ses fréquentes excitations troublantes. Les habitants de Sodome, assouvis de pain, vivaient dans les délices et s'adonnaient au mal. Mais toi, à ce qu'il semble, ne te contentant pas des autres aliments que Dieu, pour sa gloire, envoie au monastère, tu le déshonores par des abus et tu parles de figes. Frère, si, ayant quitté le monde, tu y rentres par la fenêtre et si, ayant renoncé à l'union charnelle, tu ne t'efforces pas de t'unir à l'Époux céleste et au saint Esprit, qu'as-tu gagné en fuyant le monde ? Si, ayant abandonné la fortune, les possessions et les biens, tu ne reçois pas, en dédommagement de richesses visibles, d'autres richesses, si en retour du bien-être, tu n'obtiens pas un bien-être surnaturel, et si en compensation des enfants, tu ne deviens pas toi-même enfant de Dieu, et si en échange de tes frères, tu ne deviens pas toi-même frère du Christ, qu'as-tu gagné en renonçant au monde ? Tu es devenu un sel sans saveur. Tu n'as pas les biens du monde, puisque tu les as quittés, et tu ne possèdes pas les biens spirituels et célestes. Tu ne profites nulle part.»*

4. *«Malheur au jeune moine qui satisfait sa gourmandise et a confiance en sa volonté propre, car son renoncement au monde a été vain. Sache qu'en aimant ce qu'il ne faut pas, tu n'aimeras pas ce qu'il faut. Si l'on veut ce qui est grand, on ne se préoccupe pas de ce qui est sans valeur. N'as-tu pas entendu saint Basile dire : J'ai vu beaucoup d'hommes dominés par leurs passions revenir à la santé, mais non pas un seul de tous ceux qui mangent secrètement ou sont gourmands. Ou bien ils ont abandonné la vie tempérante et se sont laissé séduire par le monde, ou bien ils essaient de se cacher parmi les tempérants tout en s'alliant avec le diable et la sensualité. Trompeurs, prodiges de serments, parjures, ennemis du bien, ce sont des gens qui rendent le mal pour le mal, qui protestent en élevant la voix, qui mangent en cachette; ils sont serviles, efféminés, portés à se plaindre, curieux; ils se plaisent dans les ténèbres et s'opposent volontairement à toute vie vertueuse. Pour couvrir la passion de la gourmandise, ils tombent dans une foule de vices, eux qui, par l'habit qu'ils portent, appartiennent au groupe de ceux qui sont sauvés, mais qui, par la vie qu'ils mènent, sont avec les condamnés. Vois-tu comment les gens de cette sorte sont condamnés quand c'est la vérité qui les juge ? Les saints parlent par le saint Esprit et il n'y a dans leur bouche aucun artifice. Le même saint dit encore : Le ventre est un partenaire qui ne mérite pas du tout la confiance, un cellier qui n'est pas gardé. Si on y dépose beaucoup de nourriture, il en retire du dommage sans garder ce qu'on y a placé.»*

5. *«Ne flatte donc pas ta chair avec le sommeil, les bains, les matelas mous; répète constamment cette sentence : Que gagnes-tu à verser mon sang, à me faire descendre dans la fosse ? Pourquoi entoures-tu de soin ce qui bientôt doit mourir ? Pourquoi t'engrasses-tu et grossis-tu ? Est-ce que tu ignores que plus tu deviens gras, plus tu rends insupportable la prison de ton âme ? La surabondance de force corporelle est un obstacle au salut de l'esprit. Telles sont les paroles des vrais médecins, qui les ont apprises du Christ, médecin de l'âme et du corps. Eux seuls peuvent guérir tout ce qui est incurable aux hommes, et ceux qui sont guéris par eux ne marcheront pas dans les ténèbres, mais auront la lumière de vie. Celui, au contraire, qui suit ton médecin sera non seulement asservi à la gourmandise au point de manger dès le matin, comme les pourceaux, mais, par elle, sera aussi l'esclave de toutes les passions, impures. Les aliments sont pour le ventre, et le ventre pour les aliments, mais Dieu détruira l'un comme les autres.»* Puis le saint se tourna vers son frère, supérieur du monastère, et lui dit : *«Puisque le saint Esprit t'a*

choisi pour t'élever à la dignité d'higoumène, il faut que tu t'estimes, conformément à la parole du Seigneur, le dernier de tous, afin que, étant fort, tu supportes les faiblesses de ceux qui n'ont pas de force; afin que, médecin, tu guérisses les maladies de ceux qui sont faibles; afin que, berger, tu ramènes la brebis qui s'égaré; il faut que par les vertus tu rendes féconde celle qui se porte bien, et que tu sépares de ton troupeau spirituel celle qui est remplie de gale ou est incurable, de peur qu'elle ne communique sa maladie à celles qui se portent bien. L'auteur des *Proverbes* dit *Connais bien l'état de tes brebis, applique ton cœur à ton troupeau*, c'est-à-dire à tes disciples, afin qu'adaptant à leur état ton enseignement, tu leur présentes soit du lait, soit des herbes, soit de la viande. Mais en voilà assez sur ce sujet.»

6. «Vous autres, qu'avez-vous mangé aujourd'hui ?» Or c'était un vendredi. Le frère répondit : «Du bouillon sacré, père.» Et le saint de demander : «Qu'est-ce que c'est ?» – «On fait cuire, reprit-il, des oignons et d'autres herbes, avec des aromates, selon ce que chacun possède, et l'on obtient ainsi le bouillon sacré.» A ces paroles, le saint poussa un soupir et dit : «Malheur à moi, frère ! Tu l'as mal nommé : c'est le bouillon de la gourmandise. N'as-tu pas entendu dans les vies des Pères du désert qu'un supérieur se rendit chez un frère qu'il trouva en train de manger. Celui-ci, en le voyant, cacha ce qu'il mangeait derrière la porte de sa cellule. Quand le supérieur lui demanda : *Qu'as-tu caché ?* Il répondit : *Pardonne-moi, père, je coupais des feuilles de dattier, et ma gorge, à cause de la grande chaleur, s'est desséchée; alors j'ai mis un peu de sel dans l'eau pour tremper mon pain. Je ne pouvais pas le manger sec.* Et le saint vieillard s'écria : *Venez voir Isaïe qui prend du bouillon. Si tu veux manger du bouillon, va en Égypte.* Vois-tu quel bouillon sacré mangeait ce frère, et encore avec honte ?» Puis le saint ajouta : «Je pense que ce frère devait être un novice, puisque le supérieur ne le gronda pas. Malheur à nous, parce que, tout en entretenant la gourmandise et la sensualité, nous croyons suivre le régime des saints. Frère, je te fais cette recommandation : «Si vous ne pouvez supprimer ce bouillon, ne l'appellez pas sacré, parce que vous faites injure aux saints, bien que nous ne nous rendions pas compte que nous nous déshonorons nous-mêmes, misérables que nous sommes. Comme les bateaux, alourdis par la cargaison, sont difficiles à conduire et peuvent facilement couler, de même le corps, nourri avec abondance et délicatesse et surchargé par un excès d'embonpoint, est entraîné à cause de l'amour du plaisir, comme un nageur dans l'abîme de la perdition. Et comme *les oiseaux lourds ne peuvent s'élever dans les airs, de même l'homme qui flatte et engraisse son corps. Un borbier desséché ne peut plus satisfaire les pourceaux et la chair mortifiée ne permet plus au démon de se reposer en elle. Comme beaucoup de fumier produit quantité de vers, ainsi beaucoup de nourriture produit quantité de mauvaises pensées et de songes dangereux.*»

CHAPITRE 41. PÉNITENCE ET PRIÈRES QUOTIDIENNES

1. Telles étaient les paroles du saint. Elles n'ont rien d'étonnant, car il avait passé cinquante ans et plus sans prendre de la nourriture cuite ou du vin, des raisins ou quelque autre fruit frais en dehors des coings. Il me disait : «Je mange des coings, parce qu'ainsi je ne puis commettre quelque péché de gourmandise». Je lui demandai : «Père, pourquoi ne romps-tu pas le jeûne, pas même aux fêtes de notre Seigneur, en prenant de la nourriture cuite, sans huile ?» Et le saint de répondre : «Moi, je suis faible et, si je romps le jeûne, je ne pourrai plus le reprendre. Ceux qui peuvent le rompre et le reprendre, sont libres de la servitude du ventre et ne sont plus sous la loi, mais sous la grâce.» Ces paroles étaient un signe de son humilité. Il me disait encore : «Le pain du jeûne est bon, parce qu'il est libre du levain de la volupté. La satiété du pain et de l'eau porte à rechercher la variété des mets; celui qui se complaît en ceux-ci se dégoûte des premiers. La faim tenace et prolongée, causée par la privation de pain, et la soif, par celle de l'eau, font oublier la variété des mets. Quant à moi, ce qui me fait souffrir, c'est moins la faim que la soif.» *Comme la richesse matérielle est une, mais multiple en ses aspects, de même la vertu est une, mais se manifeste par des actes divers.* Depuis que le saint s'était fait moine, il ne s'était jamais lavé les pieds avec de l'eau, et pas davantage la figure. Même dans le monde, il ne portait pas deux tuniques. Aux pieds, il n'avait que des sandales, et seulement en hiver. Étant couché, il restait toujours sur le côté droit sans se tourner à gauche. Parfois il s'endormait un peu, étant assis; il disait : «Un homme qui dort est un inventeur de songes; le sommeil initie aux imaginations, non aux réalités. Un œil vigilant contrôle les pensées. Le sommeil pendant le jour indique la fatigue du corps ou l'inquiétude de l'âme, l'oisiveté ou le manque d'éducation. Sois vigilant en esprit; le sommeil est proche de la vraie mort. Il y a deux préfigurations de la mort, le temps avant la naissance et le sommeil.»

2. On ne pouvait trouver sur son lit rien d'autre qu'une petite natte et qu'une peau d'ours toute pelée. En allant à son lit, il priait ainsi : «Mon Dieu, ne m'abandonne pas, mais délivre-moi

de ce corps de mort. Il s'exhortait par ces paroles : *Tu dors ? Et le temps t'échappe. Tu veilles ? Et tu occupes ton cœur de pensées vaines. Cependant ta vie diminue, même si tu ne le sens pas et ne t'en aperçois pas.* Rien ne nous fait autant défaut que le temps. L'art est long et la vie est courte. La fin de la vie est proche; veille, homme insouciant. N'accepte pas le sommeil pour tes yeux, avant d'avoir examiné chacune des actions accomplies pendant le jour. Où as-tu transgressé la loi ? Qu'as-tu fait ? Laquelle de tes actions n'as-tu pas accomplie comme il convient ? Commence par les premières, et continue ton examen jusqu'aux dernières. Si tu as mal fait, impose-toi une pénitence. Si tu as bien agi, sois content et remercie Dieu qui t'a aidé. Si tu veux éviter le mal, tu dois d'abord te détourner de tous les biens sensibles. Il est impossible de vivre au milieu d'eux sans participer au mal qui en résulte, parce qu'en vérité une âme qui aime Dieu n'a de repos qu'en lui seul.

3. Puis se considérant comme le représentant de l'âme, il disait à chaque membre : «Je vous en prie, mes pieds, ne soyez pas agiles à courir vers le mal, mais tant que vous avez la liberté de rester debout et de vous mouvoir, et avant d'être liés et de devenir immobiles, tenez-vous avec empressement devant notre Seigneur. Mes mains, ne soyez pas pleines de sang, mais sachez qu'une heure viendra, où vous serez détendues et inertes, liées entre vous et sans mouvement; ne vous laissez pas de vous tendre vers le Seigneur dans la sainteté et la justice. Mes yeux, n'ayez pas de regards mauvais et avant que vos pupilles soient complètement éteintes, regardez en haut avec droiture, afin de comprendre les créatures de Dieu pour sa gloire et d'être éclairés. Mes oreilles, n'accueillez plus de vaines paroles, mais tout ce qui contribue au salut, afin d'obtenir de Dieu le salut. Mes lèvres, ne trompez pas, et ne distillez pas un venin d'aspic, de peur de devenir muettes et de mériter, dès ici bas, la malédiction; méditez la loi du Seigneur jour et nuit, afin que la grâce de Dieu se répande sur vous et que l'allégresse soit en nous quand vous chantez. Ma langue, que ton gosier ne soit pas un sépulcre ouvert, ni un glaive tranchant; sois plutôt comme le roseau rapide du scribe et médite la justice de Dieu. Toi, mon corps entier, avant de nous séparer et de nous éloigner l'un de l'autre, moi pour aller au séjour des morts, toi pour tomber dans la décomposition et la puanteur, tiens-toi courageusement debout pour adorer Dieu. Avant d'être soutenu par d'autres, porte-moi de bon cœur, moi qui loue Dieu avec empressement, de peur qu'en voulant être couché, dormir et reprendre des forces, tu ne me condamnes au châtement éternel. Un temps viendra où le sommeil profond et très doux pourra être suivi pour nous d'une amertume éternelle. Si tu te laisses persuader par moi, nous jouirons ensemble de la vie éternelle. Sinon, malheur à moi, parce que tu m'as été uni ! Malheur à moi, parce que mon séjour avec toi s'est prolongé ! Malheur à moi, parce qu'à cause de toi, moi misérable, je serai condamné ! Malheur à moi, parce que tu me sépares des justes, des anges et de Dieu ! Mais si tu m'écoutes, tu deviendras le temple de Dieu et lui nous enseignera davantage sa sainte science et nous conduira à la vérité tout entière. Si tu ne te soumets pas à moi, je te l'assure, je ne mens pas dans le Christ, je ne cesserai de te haïr et de te châtier de diverses façons, jusqu'à ce qu'avec l'aide de Dieu je fasse mourir tes actions qui donnent la mort, afin que, par mes labeurs, je me sauve de la mort.»

4. «Dieu, en vue de la résurrection future, exige de nous une autre résurrection, une conduite nouvelle pendant la vie présente, par le changement de nos mœurs. Quand l'homme indolent, endormi et négligent devient plein d'ardeur, vigilant et diligent, quand l'ouvrier de l'iniquité devient artisan de justice, alors la résurrection, prélude de celle qui doit venir, commence ici-bas. Et comment se fait cette résurrection ? Par la destruction du péché, le retour à la justice, la cessation de l'ancienne vie et la pratique d'une vie nouvelle et angélique. Mais tu ne peux, ô mon corps, veiller toute la nuit dans le chant des psaumes ? Veille en chantant des cantiques, veille en faisant des prosternations et des prières, veille dans les pleurs et les lamentations à cause de tes péchés, veille dans le chant des hymnes de louanges, veille dans la lecture. Tu ne peux rester debout toute la nuit pour veiller ? Reste assis, pour veiller, la moitié de la nuit, sinon toute. Mais ne sois pas cause de ma perte, ne me couvre pas de ténèbres par un long sommeil, ne rends pas obtus mon esprit. *Ils se sont endormis*, dit l'Écriture, *de leur sommeil, et tous ces hommes de richesse n'ont rien trouvé dans leurs mains.* Ne va pas t'endormir dans la mort, de peur que mon ennemi ne dise : Je l'ai vaincu. Puissé-je dire à Dieu en toute franchise comme David : *Je me suis couché et me suis endormi; je me suis réveillé, car le Seigneur sera mon soutien. Je ne craindrai pas le peuple innombrable qui m'assiège de toutes parts. Lève-toi, Seigneur! Sauve-moi, mon Dieu, car à toi s'abandonne le malheureux, à l'orphelin tu viens en aide.* Ton saint nom est glorifié maintenant et dans les siècles.»

5. Puis il disait au sommeil : «Viens, mauvais serviteur d'un serviteur.» Après avoir dormi un peu de temps, il se levait aussitôt en bénissant le nom si digne de louange du Père, du Fils et du

saint Esprit qui donne la vie. Il disait encore : «Depuis que je me suis fait moine, je ne me souviens pas d'avoir passé un jour sans psalmodie et sans prière, sans travail et sans larmes.» Le vœu, c'est la promesse d'une chose qui puisse être consacrée à Dieu par piété, une promesse inspirée par la reconnaissance, tandis que *la prière est une demande de biens adressée à Dieu avec des supplications*. Le commencement de la prière consiste à chasser immédiatement par une seule vue de notre esprit les distractions; le progrès consiste à arrêter notre esprit sur ce que nous disons; la perfection, c'est le ravissement dans le Seigneur. Celui qui a l'habitude de prier avec la crainte due à la présence de Dieu est délivré de beaucoup de maux. Il prend soin d'être justifié contre toute accusation pour chacune de ses actions, de ses paroles ou de ses pensées.»

CHAPITRE 42. DES LARMES

1. «Les larmes sont un don de Dieu. Et je lui demandai : «Tu les as quand tu veux ?» Et le saint de répondre : «Oui, mais sache que l'effort, le désir, la mortification du corps, une méditation pure et sans distractions entretiennent les larmes. Les larmes purifient l'âme du péché comme la pierre à aiguiser enlève la rouille du fer. Depuis dix-huit ans, Dieu me les a accordées, selon ce qui est écrit : *Mes larmes sont ma nourriture jour et nuit; Tu nous as fait boire un vin de componction; Chaque nuit je baignerai ma couche de mes larmes*. Je pleure après avoir achevé les complies, à l'office de minuit et à celui de l'aube et aussi, grâce à Dieu, durant le jour, chaque fois que je le veux. Jean Climaque dit : *Le Seigneur étant juste et saint, accorde la componction en esprit à celui qui mène la vie contemplative en esprit; chaque jour, il accorde ses consolations à celui qui se soumet en esprit à l'obéissance. Mais celui qui ne vit pas d'une manière parfaite dans la soumission et la vie contemplative, celui-là est privé de la componction. Quelles que soient les grandeurs de la vie que nous menons, si nous n'avons pas un cœur plein de componction, ces grandeurs deviennent bâtarde et périmées, c'est-à-dire étranges et vaines*. Je lui demandai alors : «Pardonne-moi; sous l'empire de quelles pensées pleures-tu ainsi ?» Le saint me répondit : «Je pense tantôt à mes péchés, tantôt aux tribulations des pauvres et des indigents, qui sont nombreuses, variées et douloureuses, surtout en ces jours où, à ce que je vois, la charité s'est bien refroidie, tantôt à la passion du Christ. Mais comment faire connaître à ceux qui l'ignorent, la douceur du miel ? Pourquoi parler de la passion du Christ ? Je pleure aussi en pensant aux souffrances des animaux. Eux aussi possèdent une âme et tiennent à la vie. Ne sais-tu pas que plus s'embrase, comme dans une fournaise, le cœur de l'homme qui a la componction et qui pleure, plus il est débarrassé de la rouille et devient brillant, et qu'à ce moment, avec la grâce de Dieu, il répand sa pitié sur tous les êtres raisonnables et sur les animaux dépourvus de raison ou plutôt sur tout ce qui se multiplie et se meurt ?»

2. «Je viens de te dire : Comment faire connaître la douceur du miel à ceux qui l'ignorent ? Celui qui veut la connaître doit en faire l'expérience par des actes. Il n'est pas possible de s'en faire une idée par des paroles. Autres sont les larmes serviles ou ingrates, engendrées par la crainte du châtement; autres les larmes provoquées par la charité, et autres celles qui sont dues à une influence diabolique; ces dernières, je les appelle serviles, mais non inspirées par la reconnaissance; que le Seigneur Dieu nous en préserve ! Et tout d'abord, au dire des pères, la crainte peut provoquer en nous les larmes : tantôt elles échauffent, tantôt elles enflamment le cœur, mais dessèchent le corps, comme le bois enflammé dans le four consume le tison avec lequel on le remue. Si l'homme mène une vie morale, qui est celle qu'on doit vivre par gnose – car c'est celle qui engendre et qui conserve –, et reste fidèle à la solitude et au travail selon Dieu, dans la richesse ou la pauvreté, la privation ou l'abondance, alors Dieu lui ouvre la porte des mystères de son amour. *Les faveurs de Dieu, est-il dit, viennent d'elles-mêmes sans qu'on s'en rende compte, si la place est pure et sans souillure*; de ces faveurs divines proviennent les larmes de la consolation. *Bienheureux, dit l'Évangile, ceux qui pleurent, car ils seront consolés.*»

3. «En tout homme qui s'afflige ou qui se consume lui-même, pour la justice du Christ, le saint Esprit a coutume de développer une allégresse et une consolation indicibles. La consolation est la venue de Dieu par l'illumination du saint Esprit dans les âmes qui vivent dans la componction. Le visage d'un tel homme brille d'une joie extrême, comme si elle provenait de l'ivresse – il m'a semblé me trouver dans cet état une fois, moi qui ne suis rien –, et le corps s'enflamme en même temps que le cœur, comme dit quelqu'un : *Tes vêtements sont chauds*. Un tel homme ne craint ni Dieu ni les hommes, mais il aime. La charité parfaite fait fuir la crainte." Je lui demandai : «Comment peut-on savoir qu'on possède la charité ?» Et le saint de répondre : «Quand le souvenir de Dieu revient à l'esprit, tout de suite le cœur est ému par l'amour qu'il a pour lui et les yeux versent des larmes abondantes. C'est l'habitude de la charité de faire jaillir des larmes au souvenir des êtres chers. Un homme, en cet état, n'est jamais privé du don des larmes,

car les occasions qui lui remettent en mémoire le souvenir de Dieu ne lui font jamais défaut; aussi, même dans son sommeil, s'entretient-il avec Dieu. L'homme qui possède la charité a l'habitude d'agir ainsi. Il voudrait saluer et embrasser tout le monde dans un saint baiser. Un tel homme est prêt en ces moments à donner sa vie pour ses amis; il désire non pas se trouver avec eux, mais vivre dans la solitude. La force qui concentre son esprit lui est enlevée et il devient comme hors de lui-même et hors des sens. Ses pensées sont tout entières aux choses d'en haut. La douceur de la contemplation et le travail continu de cette conversation inexprimable ne lui sont pas enlevés. Ses sens extérieurs sont morts au monde, car il est comme engourdi par l'ivresse de l'amour de Dieu. Il considère comme rien les animaux venimeux et la mort elle-même, si effrayante. S'il est mordu par une bête venimeuse, il n'en éprouve aucun mal, pas plus que l'apôtre Paul mordu par la vipère. Aussi, nous montrant son contrepoison, s'écriait-il : *Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La tribulation, l'angoisse, la faim, la persécution, la nudité, les périls, le glaive ? Oui, j'en ai l'assurance, ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni présent, ni avenir, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur.*»

4. «*Heureux celui qui goûte et voit combien le Seigneur est bon !* comme dit David. Il dit : «*Goûtez, et non pas soyez rassasiés, parce que maintenant nous ne connaissons qu'en partie et nous voyons la vérité comme dans un miroir et d'une manière obscure. Mais un jour viendra où les gages présents et l'aliment de la grâce nous feront parvenir à la perfection de la jouissance. C'est pour cela qu'il dit : Goûtez, afin d'être heureux, vous qui avez toujours faim et soif de la justice.* Il faut croire qu'il y a deux perfections : l'une temporaire et l'autre éternelle; de celle-là, Paul écrit : *Quand sera venu ce qui est parfait, ce qui est imparfait prendra fin.* L'expression : *Quand sera venu ce qui est parfait* signifie qu'ici-bas nous ne pouvons comprendre la perfection divine. Il connaît donc deux perfections. Il voit le même homme comme parfait et imparfait, parfait quant à la vie présente, mais imparfait relativement à la véritable perfection. Voilà pourquoi il dit : *Non que j'aie déjà reçu ou que je sois déjà parfait,* mais peu après il ajoute : *Nous tous qui sommes parfaits,* c'est ainsi qu'il nous faut penser. Saint Jean Climaque dit : *La souveraine perfection des parfaits n'est jamais atteinte.* Souveraine relativement à la mesure de la nature humaine; jamais atteinte, en ce sens que toujours elle se perfectionne elle-même par les efforts quotidiens et qu'elle s'élève fermement en progressant vers Dieu. Les larmes sont produites en nous par la vie solitaire selon Dieu, la privation habituelle de nourriture, je veux dire du pain et de l'eau, et les nombreuses et continuelles mortifications que nous nous imposons volontairement. *Nombreux sont les malheurs des justes* que la constance affermit. Les reproches sincères qu'on s'adresse à soi-même la rendent plus forte et donnent naissance à l'humilité, qui fait jaillir en nous les larmes selon Dieu, comme d'une source, jusqu'à ce qu'elles nous rendent plus blancs que la neige. *Lave-moi et je serai plus blanc que la neige.* Tels sont ceux qui observent vraiment le sabbat et se reposent.

5. Le vrai repos des chrétiens c'est la libération des passions et du péché et l'habitation parfaite et agissante du saint Esprit dans un cœur pur. C'est pourquoi l'Apôtre dit : *Efforçons-nous donc d'entrer dans ce repos.* «Si donc, en priant, tu vois qu'il n'y a en toi absolument aucun mal qui t'accuse, tu es réellement libre et tu es entré dans le saint repos de Dieu selon sa volonté. Ton oraison te révélera ton état présent, puisque les théologiens l'appellent le miroir du moine. Ceux-là célèbrent la fête non pas avec du vieux levain, ni un levain de malice et de perversité, mais avec les azymes de pureté et de vérité. Celui qui vit sans cesse dans la componction, ne cesse de vivre chaque jour dans une fête; de même celui qui vit de corps dans des fêtes continuelles, recevra en conséquence des pleurs éternels. Beaucoup de ceux qui avaient obtenu cette grâce l'ont perdue pour avoir eu confiance en leur cœur et avoir fréquenté le monde avant le temps voulu; ils ont été vaincus par ses flatteries générales, qui ne sont que trois, comme chacun sait, mais qui donnent naissance à quantité de maux, inconnus à beaucoup de gens, mais connus d'un petit nombre; car *il y aura un petit nombre de sauvés.* Ce que n'a pas enfanté la douleur, l'amour ne l'embrasse pas; l'obstacle dont on triomphe facilement est digne de mépris, qu'il se rapporte à la contemplation ou à la pratique. L'esprit qui ne domine pas la sensualité tombe par elle dans le mal; trompée par la volupté des biens sensibles, elle lui donne un enfant, le vice. Aussi quelqu'un dit-il : *Il est plus facile de subir l'influence du mal que de donner la vertu, comme l'on peut plutôt contracter une maladie que communiquer la santé.*»

6. Après ces paroles, je lui dis à mon tour : «Père, tu m'as parlé des larmes serviles et de celles qui proviennent de l'amour divin, mais tu as passé sous silence celles qui résultent de l'influence diabolique.» Le saint répondit «: Quel besoin avons-nous de celles qui sont inutiles ? Mais si tu le veux, je t'en parlerai selon la connaissance simple que j'en ai. L'influence diabolique

se montre d'une manière chez les gens du monde et d'une autre chez les moines.» *Ce qui est vertu pour le mondain, comme dit saint Maxime, est vice pour le moine; ce qui est vertu pour le moine, est vice pour le mondain.* Les vertus du mondain sont la richesse, la célébrité, le plaisir, la santé et tout ce qui leur fait cortège. Que le moine y vienne et il est perdu. Les vertus du moine sont la pauvreté, l'obscurité, la faiblesse, la continence, la mortification et ainsi de suite. Qu'un mondain à contre-cœur en vienne là, ce sera pour lui déchoir profondément. Souvent il sera tenté de se pendre; quelques-uns l'ont fait. A mon avis, les mondains, ne pouvant supporter la privation des biens apparents, se lamentent et versent des larmes à cause de l'attachement qu'ils ont pour eux.»

7. «Fréquemment, par artifice diabolique, le chagrin et le découragement les accablent; parfois aussi, à la suite de l'ivrognerie. Les moines les moins avisés, parce qu'ils ont réalisé ce qu'ils considèrent comme des prouesses, croient avoir de l'importance, alors qu'ils ne sont rien; ils se regardent à tort comme justes, se mettent au-dessus de ceux qui sont plus négligents qu'eux et exercent leur zèle sur eux, mais non à bon escient. Ils veulent parfois gourmander les saints eux-mêmes et leur adresser des reproches; pleins de pitié pour eux, ils pleurent soi-disant selon Dieu, eux qui méritent qu'on pleure sur eux, à cause de leurs propres péchés, que souvent ils ne remarquent même pas. Car, s'ils se rendaient compte de leurs péchés, plus pesants qu'une énorme masse de plomb, ils ne verraient pas ceux du prochain, vrais ou supposés d'après des soupçons. Ceux-là croient même posséder l'amour de Dieu, et quand le diable leur trouble l'esprit dans leur orgueil vain, il rend *leur cœur brisé, afin de les faire mourir* et il multiplie en eux les larmes. Ils sont même empressés dans leur mauvaise besogne, accomplissant sans peine tout ce qui concerne la pratique; car non seulement ils ne rencontrent aucun obstacle, mais au contraire, des facilités, jusqu'à ce qu'ils tombent dans le péché. Quelqu'un dit : *La correction est cause de chute pour les orgueilleux, le démon est pour eux un aiguillon, l'abandon de Dieu les rend fous.* Heureux donc l'homme qui n'a pas été vaincu par ces larmes, mais qui a été jugé digne de jouir des premières. Dieu fasse que nous puissions les obtenir ! Ce que j'ai dit des larmes, je le dois, non à mon expérience, mais à la réflexion et à la lecture. Ceux qui sont dans la pratique connaissent grâce à Dieu la vérité. J'ai parlé de cela pour me conformer à saint Nil qui dit : *Même celui qui n'agit pas bien doit bien parler, afin qu'il commence les œuvres, à cause de la honte que lui occasionnent ses paroles.* Et encore : *Prends les dehors de la vertu, non pour tromper, mais pour aider ceux qui te voient.*»

8. «A ces paroles du saint je répondis : «Père, je n'ai aucune expérience des larmes serviles ou filiales. Mais, si tu le permets, je te parlerai de celles qui sont dues à l'influence diabolique.» Le saint répondit : «Parle.» Et moi de dire : «Je reçus un frère d'environ trente ans, qui s'adonnait au métier des armes, mais qui, à la suite d'un malheur, avait abandonné l'armée. Ne voulant pas s'humilier et supporter l'épreuve survenue, il déserta. Ayant trouvé un moine errant, il échangea ses habits contre les siens, puis il se coupa lui-même les cheveux de ses propres mains et commença à faire l'insensé; il parcourait la ville en parlant et agissant d'une manière désordonnée, soit qu'il n'eût aucune expérience pour mendier, soit, je ne sais comment dire, que personne ne lui donnât ni pain ni rien d'autre. Il était donc à jeun depuis huit jours, lorsqu'il vint à passer près d'un jardin. Le jardinier nettoyait des choux en enlevant ce qui était gâté; mais celui qui, de lui-même, s'était fait moine prit de ces déchets et se mit à manger. Le jardinier, l'ayant vu, lui donna un chou. Dès que l'homme l'eut mangé, il lui en donna un autre. Puis, quand il eut mangé ce second chou, le jardinier lui donna du pain. Ainsi, dès la première attaque de l'ennemi, notre homme lui tourna le dos et cessa de faire l'insensé.»

9. «Il avait comme père spirituel un homme orné de toutes les vertus, qui avait été le disciple d'un saint homme dans la Montagne Noire. Sa componction était si grande qu'elle ne le quittait presque ni jour ni nuit. Il avait réuni les stichères des huit tons et les canons de componction et en avait fait un livre; il les chantait nuit et jour d'un cœur fervent sans s'accorder aucun repos. Au bout de peu de jours, à la suite des larmes abondantes qu'il avait versées, son corps s'était tellement desséché qu'il ne pouvait ni manger, ni boire, ni dormir. Il se trouvait en cet état depuis plusieurs jours quand il voulut me voir, moi indigne. Ce saint homme recevait l'hospitalité dans un monastère de la Propontide nommé Androsthénion. L'ayant appris, j'allai sans tarder saluer sa sainteté. Je le trouvai alité et pouvant à peine parler. Dès que nous nous fûmes embrassés, il me dit : *L'ami empressé doit être présent aux joies, si on l'invite; mais dans les circonstances fâcheuses, il doit venir de lui-même. Les amis véritables rendent l'amitié douce et les malheurs plus légers, soit en participant à la joie, soit en prenant leur part des malheurs.* M'étant assis près du saint, je le voyais goûter de l'eau du bout des lèvres sans interruption. Il ne pouvait en boire. Un médecin était auprès de lui; me retournant vers ce dernier, je lui demandai :

Pour l'amour de Dieu, fais-moi connaître quelle est la maladie du vieillard et comment elle lui est arrivée. Et le médecin de répondre : Mon art ne me permet pas de comprendre sa maladie. Je ne sais qu'une chose, c'est que ses forces sont épuisées et que sous peu il mourra. Si toi, tu possèdes quelque expérience, examine-le, et tu comprendras. Les yeux méritent plus de confiance que les oreilles.»

10. Après ces paroles du médecin, je dis au vieillard : «Père, toi, tu connais mieux que nous ta maladie. Si tu es d'accord, dis-nous comment elle t'est survenue.» Mais il avoua qu'il ne le savait pas. Comme je le voyais constamment goûter de l'eau, du bout des lèvres, et que je connaissais son travail selon Dieu, je compris que sa maladie devait provenir du livre des canons catanyctiques qu'on lui avait remis depuis peu; prenant plaisir aux paroles du livre, il s'était abandonné sans retenue à des pleurs. Me rappelant le mot de l'Écriture: *Si tu trouves du miel, n'en mange que ce qui te suffit, de peur que, rassasié, tu ne le vomisses*, je dis au saint : *Père, à ce qu'il me semble, je viens d'identifier ta maladie.* Il me répondit : *Si c'était vrai ! Mais quelle est-elle ?* Je lui dis : «Tu t'es plu aux paroles de componction de ton livre et tu ne t'es pas retenu; tu t'es livré sans mesure à des pleurs à cause de ton amour pour Dieu et tu as vidé par les yeux l'eau de ton corps. Tu t'es desséché et tu ne peux plus ni manger ni boire; la preuve de mes paroles, c'est que tu goûtes de l'eau sans interruption, mais, à cause de ta faiblesse, tu ne peux en boire. La nature cherche à compenser ce qui lui manque.» A ces paroles, le saint sourit, mit sa sainte main autour de mon cou et me dit avec une joie extrême : "Le médecin n'a pas lu notre livre; c'est pour ce motif qu'il n'a pu reconnaître ma maladie.» *Un médecin est un esprit qui s'est guéri lui-même et qui peut guérir les autres des maux dont il s'est délivré. Le soleil voit les succès des médecins, mais la terre couvre leurs insuccès.* Je loue l'habileté de mon médecin, car il ne laisse pas les malades pourrir : il les débarrasse rapidement de la vie. *Un médecin habile, c'est celui qui peut distinguer les maladies possibles ou impossibles.* Considère comme médecin et ami ceux qui sont empressés dans tes besoins.

11. La pauvreté volontaire de ce saint moine était si grande qu'il ne possédait aucun bien de ce monde en dehors du livre mentionné plus haut, dont il me fit cadeau parce qu'il craignait la mort. Comme je lui disais : «Garde-le, puisque tu l'as acquis pour le Christ.» le saint n'acquiesça point et me dit : «Sache que si, à ma mort, je me trouve propriétaire de ce livre, je ne me prosternerai pas avec confiance devant le trône du Christ.» A ces mots, rempli d'admiration je dis au saint : «Si tu le permets, je te renverrai le livre dès que ta santé sera rétablie.» Et lui de répondre : «Cela sera l'effet de ta charité.» Une semaine après, apprenant qu'il était partiellement libéré de sa maladie, je lui renvoyai le livre; il le prit et me fit dire : «A partir de ce moment, je considérerai que tu m'as donné ce livre en prêt, et ainsi ma conscience ne m'en reprochera pas la possession. J'espère, confiant en mon Christ, qu'il te reviendra, car je ne le laisserai à aucun autre.» Depuis lors, ce saint homme vécut encore environ cinq mois, puis il tomba malade et fut en danger de mort. Comme je l'ignorais, j'envoyai un frère prendre des nouvelles de sa santé et me rapporter sa bénédiction. Celui-ci trouva le vieillard à son dernier souffle, mais en pleine possession de son esprit. Dès qu'il vit le frère, il lui remit le livre en lui disant : «Donne-le à ton père et embrasse-le de ma part, car je ne le verrai plus en ce monde.» Après ces paroles, il resta calme un moment, puis rendit à Dieu sa sainte âme.

12. Ce saint Auxence – c'était son nom – m'envoya alors le frère mentionné plus haut, qui s'était fait moine de lui-même. Il fut reçu parmi nous avec joie à cause de la demande du vieillard et du commandement du Christ et vécut avec nous. Ce frère savait que son père spirituel, un saint homme, possédait à un haut degré le don des larmes et il lui porta envie. Avant de travailler et d'ensemencer, il croyait pouvoir déjà moissonner dans la joie; Regardant ses yeux, je lui demandais : «Est-ce que tu pleures ?» Il me répondait : «Qui suis-je, moi ? Pleurer appartient aux saints.» Il ne se laissait pas convaincre pour m'avouer la vérité. L'ayant souvent observé, je le trouvais dans les lamentations et dans une grande componction. Ne pouvant reconnaître d'où provenaient ses larmes, je lui demandai de nouveau : «Pleures-tu ?» Et lui de répondre : «Qui suis-je ? Les larmes appartiennent aux saints. Quant à moi, je suis un homme pécheur et impur». Je voulus donc l'observer pendant une nuit. Il chantait huit tropaires d'un canon catanyctique et répétait chaque mot cinq à dix fois ou même davantage avec des lamentations et des gémissements. Alors qu'il faisait ainsi, moi, je chantais les Complies et quatre divisions du psautier. Lui était au tropaire de la troisième ode. Quand je le vis et l'entendis, je le fis cesser et me retirai dans ma cellule. Mais comme je tenais à me rendre compte si ses larmes venaient des démons, je dis au frère qui me servait : «Observe un tel et dès que tu le verras dans ses lamentations diaboliques, attends jusqu'à ce que cesse son travail démoniaque; puis réprimande-le comme oisif et ne prenant aucune part au travail de ses frères. Fais attention à ce qu'il te

répondra, et tu me le rapporteras.» Dès qu'il le réprimande, le frère commença à se troubler et à dire : «Oh ! quel malheur ! Quand Dieu s'irrite, il abandonne le chrétien à un protecteur juif.» Dès que j'eus appris son état d'esprit, je le chassai; il n'avait pas encore achevé une année parmi nous. Le propre de l'orgueil c'est de mépriser et de se mettre en colère. Les larmes proviennent soit de l'amour de Dieu, soit de l'ambition, de l'ivresse, du découragement et de l'affliction diaboliques.»

13. Ce frère se rendit dans un monastère de la ville et y vécut en contemplatif. Deux mois après, il vit d'une manière sensible les diables déguisés en diacres de la Grande Église, accompagnés d'un fonctionnaire impérial et qui lui disaient : "L'empereur, ayant pris conseil du synode, a ordonné de t'élire patriarche à cause de ta vertu, afin de te mener du deuil à la consolation.» *Bienheureux*, dit l'Évangile, *ceux qui pleurent, car ils seront consolés*. Entendant cela, il se déclarait indigne d'un tel honneur. Mais les soi-disant diacres insistaient : «Dieu a pris en affection ton travail et tes larmes et a même porté l'empereur à penser à toi.» Dès qu'ils se furent éloignés de lui, le futur patriarche sortit immédiatement sous prétexte de se cacher par humilité. S'étant rendu chez des gens de sa connaissance, il leur dit en entrant : «Fermez, fermez les portes.» Ceux-ci lui demandèrent : «Qu'y a-t-il ?» Il fut contraint de leur dire : «Je vais être nommé patriarche.» Frappés de stupeur, ils le regardaient fixement et ne savaient que dire ou que penser. Peu de temps après il perdit complètement la raison, jeta ses vêtements, sortit tout nu et allait et venait dans la ville, mangeant et faisant tout ce qui ne convient pas. Huit années, ou même un peu plus, se sont écoulées depuis qu'il est dans cet état de folie. Celui qui ignore les embûches des ennemis est facilement égorgé et qui ignore les causes des passions tombe aisément.

14. Répondant à mes paroles, le saint me dit : «Un sage, voyant un riche prodigue manger des olives et boire de l'eau, lui dit : *Si tu avais ainsi dîné avec bon sens, tu ne souperais pas ainsi contrairement à tout bon sens*. De même le frère ne serait pas contrairement à tout bon sens devenu fou, s'il avait fait l'insensé avec bon sens.» *Ton impiété te châtie*, dit l'Écriture, *et tes rébellions te puniront*. L'abandon de Dieu est donc une sorte de Providence. Quand, alors que Dieu veille sur l'homme et prend soin de lui, celui-ci le méprise, Dieu s'éloigne de lui un peu de temps et le délaisse, afin que les négligents rejettent leur indifférence et deviennent meilleurs. La correction est une éducation utile à l'âme; elle la purifie des taches du vice, souvent en la faisant souffrir; au moment présent, elle semble causer non de la joie, mais de la tristesse; elle procure ensuite à ceux qu'elle a exercés un fruit de paix pour le salut. Chaque vertu est la mère de celles qu'on acquiert après elle. Si quelqu'un abandonne la mère qui donne naissance aux vertus et veut acquérir ces dernières avant d'avoir acquis la mère, alors elles deviennent en cette âme des vipères, à moins que, de soi-même, on ne les rejette.»

15. «Apprends encore que ceux qui déchoient perdent la grâce pour deux raisons, soit parce qu'ils ne savent supporter les épreuves qui leur surviennent, soit parce qu'ils prennent plaisir aux satisfactions du péché et y demeurent. Ceux qui marchent ne peuvent traverser cette vie sans tentation. L'auteur de l'Échelle mystique déclare : *La correction est cause de chute pour les orgueilleux; le démon est un aiguillon, l'abandon de Dieu les rend fous*. Les hommes peuvent souvent guérir les deux premiers de ces maux, mais le troisième est incurable. Celui qui rejette le blâme montre sa passion, mais qui le recherche en est délivré. Vois-tu les résultats des larmes mauvaises ? Vois-tu les avantages de l'orgueil? Si l'humilité peut nous élever de l'abîme des passions vers Dieu et nous accorder la liberté de parole avec lui, l'orgueil peut beaucoup plus pour nous éloigner de lui et nous couvrir d'une confusion sans fin, comme pour Lucifer et sa troupe. Vraiment, il est difficile de s'adonner à ce qui est élevé, quand on est débutant et jeune d'âge. *Malheur à toi*, dit l'Écriture, *pays, dont le roi est un enfant*. Le port devient souvent la cause ou du salut ou de dangers, et ceux qui naviguent sur la mer spirituelle le savent. C'est un spectacle bien triste de voir ceux qui ont été sauvés en haute mer échouer dans le port. Comme les fruits de l'esprit qu'énumère l'Apôtre rapprochent de l'humilité, de même les accidents pénibles rapprochent de l'orgueil. *Le Seigneur*, dit le Sage, *résiste aux superbes*; il s'est opposé à leur chef dès le commencement. Considère donc ce que c'est que d'avoir Dieu comme adversaire et d'être l'allié de l'ancien rebelle. Malheur à celui qui a Dieu comme ennemi ! *Quiconque a le cœur hautain est en abomination devant le Seigneur*. Qui donc peut rendre pur un tel homme ? De même que celui qui n'a pas de guide se trompe facilement dans sa route, même s'il est très sensé, de même celui qui suit la voie unique avec un esprit d'indépendance se perd aisément, même s'il possède toute la sagesse du monde. Qui pense avoir dans sa prière des visions sensibles se fait illusion. Nous avons trouvé cela dans les dogmes des Messaliens, qu'on appelle encore Euchites, soit que cette croyance leur appartienne, soit qu'elle vienne de ceux qui

sont dans l'erreur et sont arrivés à la folie; comme preuve, je cite le moine mentionné plus haut. Il a été suffisamment question des différentes sortes de larmes. Quant à nous, poursuivons notre récit.»

CHAPITRE 43. SA MANIÈRE DE COMBATTRE LA SENSUALITÉ

1. J'allai une fois voir le saint et je le trouvai dans l'affliction et les gémissements, au point qu'il ne pouvait en être maître, et je lui dis : «Père, qu'as-tu ?» Et lui de me répondre : «Les démons ont brûlé mon cœur et je les ai brûlés à mon tour dans mon corps. Mais sache qu'il s'en est fallu de peu que je ne me brûle les nerfs des cuisses et que je ne sois obligé de ramper sur terre, comme je le mérite, et cela en ma vieillesse, si Dieu ne m'avait protégé." Je lui demandai : "Dis-moi, pour l'amour du Seigneur, quelle en est la cause.» Il me répondit : «Tu sais que mon disciple, qui est prêtre, accepte certaines pensées et, je ne sais comment dire, il me fit le récit de quelques pensées d'hommes sensuels; aussitôt je reconnus que mon cœur y avait pris un certain plaisir ainsi que mon corps. Affligé et plein de colère contre moi-même, je mis des charbons sur le réchaud et me brûlai les cuisses. Si le supérieur doit rendre pures les actions de ceux qui l'approchent, il faut qu'il se salisse un peu, car le bassin où l'on purifie ses mains en reçoit la malpropreté. Celui qui disserte sur les passions et purifie les autres de ces taches ne peut demeurer sans souillure. Car le souvenir lui-même est de nature à contaminer la pensée de celui qui parle : même s'il n'imprime pas avec des teintes chatoyantes les empreintes des choses déshonnêtes, cependant il souille la surface de l'intelligence, en mêlant des couleurs impures aux paroles qui sont prononcées.»

2. Aussitôt, le saint mit ses cuisses à nu et je vis un spectacle effrayant. Le trou de la plaie qu'il avait faite en premier lieu pouvait contenir ma main; l'autre était plus petit : il n'avait pu faire une brûlure aussi grave, car il avait perdu connaissance à cause de la violence de la douleur et il était tombé sur le sol. A la vue de ces plaies, je lui dis : «Certainement Dieu se réjouit de telles actions.» «Oui, répondit-il, rien n'honore tant Dieu que la souffrance, et en échange des pleurs il nous accorde sa miséricorde. Les martyrs ne sont pas seulement ceux qui à cause de leur foi dans le Christ ont reçu la mort, mais aussi ceux qui meurent pour observer ses commandements. Envers les pensées qui produisent en nous la tristesse, nous devons nous comporter sans ressentiment, mais il nous faut traiter en ennemies les pensées sensuelles. Personne n'obtient le premier prix s'il se laisse publiquement aller à la lâcheté; seules les victoires provoquent les acclamations. Car le soldat qui craint la mort n'accomplira jamais rien de grand. Si tu veux commencer l'œuvre de Dieu, fais d'abord ton testament, comme si tu n'avais plus à vivre en cette vie, comme si tu te tenais prêt à mourir, comme si tu étais désespéré de la vie, dont le terme serait arrivé. Tiens cela pour vrai, de peur que l'espérance de la vie présente ne t'empêche de lutter et de remporter la victoire; car l'espérance de cette vie énerve l'intelligence.»

3. «Une tribulation légère, supportée pour Dieu, est meilleure qu'une grande œuvre accomplie sans effort, parce que l'affliction volontaire fait apparaître la valeur de la foi et de la charité, tandis que l'œuvre de tout repos provient de la satiété de la conscience. Aussi les saints, pour montrer leur amour du Christ, ont-ils été éprouvés par l'affliction et non par le repos. Car le travail accompli sans peine est la justice des gens du monde, qui font l'aumône avec des biens extérieurs et ne méritent rien, parce qu'ils ne paient pas de leur personne. Moi, je crois, comme c'est d'ailleurs la vérité, que les martyrs ont été écorchés et brûlés et ont souffert de leur propre gré par amour du Christ, car il n'y a rien en ce monde de plus puissant que lui; le Seigneur lui-même a enduré de son propre gré pour nous tout ce qu'il a souffert; il est devenu pour nous malédiction, afin de nous racheter de la malédiction de la loi, je veux dire du péché originel. Nous autres aussi, ne devons-nous pas souffrir pour nous-mêmes, afin de ne pas déchoir de son amour ? Si nous souffrons, nous régnerons avec lui; si nous refusons de souffrir pour lui, il nous reniera. Les travaux produisent la gloire, les fatigues assurent les couronnes. C'est pourquoi il est écrit : *Tu rendras à chacun selon ses œuvres.*» Ce qu'ayant entendu, je dis au saint : «Malheur à nous qui aimons le corps et ne supportons pas la fatigue, car par l'amour de notre corps nous sommes ennemis de Dieu. Pour cette raison, la corruption ne pourra pas hériter de l'incorruptibilité.» Le saint se tourna vers moi et, me regardant, me dit avec un sourire grave : «Le démon qui, il y a peu de temps, m'a fait éprouver du plaisir ressemblait visiblement à un pourceau bien nourri et ses bonds étaient semblables à ceux d'une gazelle. Maintenant je l'ai vu très amaigri, honteux et gémissant amèrement parce qu'il ne pouvait se tenir debout; il s'appuyait sur son bâton recourbé et brisé et portait des brûlures plus profondes que les miennes. Il grinçait des dents contre moi, comme un sanglier solitaire, les yeux injectés de sang. En cet état, il me menaçait de toute sa force. Mais me moquant de lui, je lui dis plein de joie : *A présent, le Christ t'a rendu impuissant. Que sa volonté soit faite aussi dans la suite* !» A ces paroles je dis au saint : *Tu as raison de dire :*

En me moquant de lui et plein de joie, car celui qui triomphe avec constance des passions enragées du corps se réjouit de ses trophées et sa joie lui fait oublier ses travaux.»

4. Une autre fois encore, j'allai voir le saint; je le trouvai dans sa petite cour, à terre, accoudé et en train de ramasser de l'herbe. Dès qu'il en eut fait une botte, il frappa avec son bâton, qui était en *chrysolachanon*, à cause de la légèreté et de la simplicité de cette plante. Son disciple étant venu, il lui dit : «Mon seigneur, j'ai trouvé un peu d'herbe, sors et donne-la à un animal.» Le saint avait l'habitude d'agir parfois ainsi. Son disciple répondit : «Je suis étonné de voir que tu montres de la pitié envers les animaux dépourvus de raison et que tu n'en montres point à ton égard; serait-ce parce que tu ignores ta misère ?» Mais lui, qui était réellement miséricordieux, reprit : «Fais comme je t'ai dit et tu seras bienheureux.» *Bienheureux*, dit le Sage, *l'homme qui s'occupe de son bétail*. Si l'homme qui s'occupe de ses animaux est bienheureux, à plus forte raison celui qui s'occupe de ceux du prochain.

CHAPITRE 44. GÉNÉROSITÉ DU SAINT PENDANT UNE FAMINE

Une grande famine survint et beaucoup de personnes en mouraient. Le saint, ne pouvant rien donner en dehors du pain quotidien qu'il recevait du monastère selon la coutume, en mangeait la moitié, en puis en cédait l'autre tantôt à un orphelin, tantôt à un autre. En les nourrissant ainsi au jour le jour, avec l'aide de Dieu, il les préserva du fléau envoyé par le ciel. Il disait : «Même si la nourriture se réduit à un pain, et qu'un mendiant se présente à la porte, prends l'unique pain de la réserve et mets-le sur tes bras; puis, te tournant vers le ciel, prononce une parole de pitié et de reconnaissance : Le pain que tu vois, Seigneur, est unique et le danger est évident; mais je préfère ton commandement à moi-même et, du peu que j'ai, je donne à mon frère affamé. Donne, toi aussi, à ton serviteur en danger. Je connais ta bonté, j'ai confiance en ta force; tu ne remets pas tes bontés à plus tard, mais tu répands tes bienfaits quand tu le veux. – Si tu parles et agis ainsi, le pain que tu donnes malgré ton besoin, deviendra une semence dans une terre bien préparée et produira une récolte très abondante.» Les orphelins dont je viens de parler, arrivés à l'âge d'homme, appelaient le saint leur père nourricier. L'un d'eux me raconta : «En nous rendant chez le vieillard pour recevoir sa sainte bénédiction, nous le trouvions parfois en train de se lamenter et de se frapper le visage avec les mains en disant : *Malheur à moi ! malheur à moi ! car, tout ennemi de Dieu que je suis, je mange chaque jour, et les enfants de Dieu, au jour le jour.*» Entendant ces paroles, je fis remarquer : «Les pères ont eu bien raison de dire qu'il faut considérer comme un homme de Dieu celui qui, à cause de sa grande compassion, se mortifie dans ses nécessités les plus urgentes. Celui qui a pitié d'un pauvre, c'est le Christ qui prend soin de lui; celui qui s'appauvrit pour le Christ trouvera des trésors inépuisables. Dieu n'a besoin de personne; mais il se réjouit quand il voit qu'on donne du soulagement à son image et qu'on l'honore à cause de lui. Aussi gloire à lui dans les siècles, amen.»

CHAPITRE 45. PRIÈRE AU CHRIST ET A LA VIERGE

1. Le saint avait l'habitude, quand il mangeait, de saluer la très sainte Mère de Dieu et la sainte Croix par ces mots : «Je te salue, ô Croix, sceptre du Christ, Roi des rois, Seigneur des seigneurs et Dieu des dieux; je te salue, Croix, qui as sanctifié l'univers jusqu'à ses confins; je te salue, Croix, plus digne d'honneur que les séraphins aux six ailes et que les chérubins aux yeux innombrables – mon Seigneur Jésus Christ dans sa nudité ne s'est pas étendu sur eux, au moment de sa Passion, mais sur toi –; je te salue, Croix, mystère pour les archanges et les anges; je te salue, Croix, arme des empereurs pieux, lance qui tues les impies; je te salue, fierté des fidèles, parce que, par toi, ils réduisent à l'impuissance les pièges du démon; je te salue, rayon du soleil de justice, descendu aux enfers pour illuminer et vivifier ceux qui ont cru en toi et dans le Christ; je te salue, rédemption d'Adam après la chute et rachat d'Ève; je te salue, je te salue, je te salue, car celui qui te porte sur ses épaules et croit à ta force dans la droiture de son cœur *ne marchera pas dans les ténèbres, mais aura la lumière de la vie.*» Celui qui s'est affermi dans les vertus et s'est enrichi dans la gnose voit désormais les choses selon leur nature, agit et pense toujours suivant la droite raison sans jamais s'en détourner. Car c'est l'usage raisonnable ou déraisonnable que nous faisons des choses qui nous rend vertueux ou vicieux. *Celui qui a établi en soi les vertus et qui en est pénétré tout entier ne se rappelle plus ni loi ni commandements ni châtement, mais il dit et fait tout ce que lui dicte la perfection de son état*, déclarait saint Maxime.

2. Puis il disait à la Mère de Dieu : «Si l'archange Gabriel t'a adressé le salut et que par cette parole tu as été remplie de joie, parce que tu as reçu la joie du monde, comment, moi, impur, oserai-je te saluer, toi, *plus digne que les chérubins, incomparablement plus glorieuse que les séraphins, toi qui, sans souillure, as mis au monde le Verbe de Dieu !* Quoique je sois impur, je

ne me tairai pas. Je te salue, toi, ma louange, mon espérance, mon refuge, ma force; tour puissante contre l'ennemi, j'habiterai sous ta protection, car le pauvre s'abandonne à toi et tu es mon chant de louange pour toujours. Bien que je sois devenu pour les ennemis comme un prodige, toi, tu es mon aide puissante. Aussi, remplis ma bouche de ta louange, afin que j'exalte ta gloire pendant les quelques jours de ma vie, car ton nom très saint a été glorifié par le Père, le Fils et le saint Esprit.»

3. «La louange, c'est la pensée de Dieu qui a été une fois imprimée et comme scellée dans la partie dirigeante de l'âme et qui y subsiste continuellement, de sorte que toute action, toute parole et toute activité intellectuelle prend forme de louange. *Quoi que vous mangiez, quoi que vous buviez et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu*; aussi gloire à lui dans les siècles, ainsi soit-il.» Sur ces paroles, il laissait parfois sa nourriture et s'asseyait pour saluer et glorifier la très sainte Mère de Dieu. Si, de plus, son cœur s'était embrasé au-dedans de lui et que, dans ses réflexions, un feu se fût allumé en lui, il se levait tout de suite, faisait de nombreuses prosternations et louait Dieu; parfois il élevait la voix, parce qu'il ne pouvait se contenir, et louait avec une ardeur extrême le saint nom de Dieu. L'Esprit de Dieu qui habitait en son âme ne le laissait pas en repos. Et quand il était fatigué de louer Dieu, il s'asseyait pour manger son pain, ou même il ne le mangeait pas. A force de crier et de gémir, il oubliait de le manger, se contentant de la seule nourriture spirituelle. En ces instants, on pouvait voir son visage devenir comme celui d'un ange.

CHAPITRE 46. VISITE DE MICHEL, SÉBASTE ET PROTOSTRATOR

1. Le saint évitait d'être connu ou de connaître la foule et tout particulièrement les gens de rang illustre. Plus il était grand, plus il s'humiliait. Mais Dieu, qui donne sa grâce aux humbles et les élève, l'honora tant qu'il conduisit vers lui les souverains et toute leur famille pour lui demander sa bénédiction. Une fois, notre très pieux et très heureux empereur Alexis, ³ en homme de Dieu aimant les moines, se rendit chez un moine. Celui-ci connaissait le saint, et tous les deux étaient unis par la charité selon Dieu, comme s'ils avaient une seule âme en deux corps. Or, comme l'empereur parlait à ce moine, celui-ci, je ne sais à quel propos, fit allusion aux paroles du saint. L'empereur lui demanda : «Quel est donc ce père Cyrille ? Et puisqu'il est si grand, comme tu dis, comment se fait-il que je ne le connaisse pas ?» Et le moine de répondre : «Qui suis-je, moi, insensé, pour parler de lui et rendre témoignage à la vérité ? Les yeux sont des témoins plus sûrs que les oreilles. Moi, je crois que Dieu lui-même témoigne qu'il est un de ses serviteurs fidèles.» A ces paroles, l'empereur fut rempli de joie et, sans tarder, il envoya chez le saint le frère de son épouse, le protostrator.⁴ Lui aussi aimait les moines et craignait Dieu.

2. Il se rendit donc au monastère tard dans la soirée et frappa à la porte. Dès que le portier eut ouvert, il le prit immédiatement par la main et le confia à ceux qui l'accompagnaient. Il agit ainsi pour ne pas déranger les frères. Il s'avança alors d'un pas tranquille et s'arrêta devant la cellule du saint qui était fermée. Il frappa et dit : «Bénis-moi, père.» Le saint répondit : «Pas de crainte que Dieu te bénisse.» Celui-ci frappa de nouveau et répéta : «Père, bénis-moi.» – «Je te l'ai dit : Pas de crainte que Dieu te bénisse !» Puis il frappa une troisième fois en disant : «Ouvre, père.» Et celui-ci de répondre : «Dieu veuille que tu ne sois pas mon fils, maudit ! Va vers Satan, ton père, et lui te bénira, comme tu le mérites.» Et le sébaste de dire : «Je suis un homme, père, et non un démon, et je suis venu pour recevoir la bénédiction de ta sainteté.» Le saint reprit : «Je sais bien qui tu es, comme toi tu me connais. Je m'étonne de ton impudence. Pourquoi alors que je te maudis, insistes-tu comme un chien qui aboie ?» Frappé d'étonnement de ce qui lui arrivait, le sébaste s'écria : «Seigneur Jésus Christ, notre Dieu, aie pitié de nous. Père, je suis Michel, sébaste et protostrator.» A ces paroles, le saint se leva tout de suite, ouvrit et, ayant récité une prière, il ajouta : «Si tu es un homme, fais le signe de la Croix et dis la prière.» Dès qu'il eut fait cela, le saint l'embrassa, puis s'étant assis il lui demanda : «Qui es-tu et pourquoi viens-tu ici vers un pécheur qui n'a accompli aucune œuvre spirituelle, mais qui agit selon sa volonté propre et qui est en désaccord avec Dieu ?» Et le sébaste de dire : «Ah ! si seulement, père, Dieu aidant, moi indigne, j'avais tes péchés et ta volonté en désaccord avec celle de Dieu, et non pas la noblesse, le pouvoir, les dignités et les autres vanités du monde.» Le saint riposta : «Moi, je suis indigne du ciel et de la terre. Mais que le Seigneur t'accorde selon ton cœur et qu'il agisse avec toi selon ta foi ! Si tu veux te sauver, songe à la gloire éternelle; la gloire présente déçoit chaque jour. Que la

³ Alexis 1^{er} Comnène, empereur de 1081 à 1118

⁴ C'est Michel Doucas, sébaste et protostrator, fils d'Andronic Doucas, lui-même frère de l'impératrice Irène Doucas.

vaine gloire ne s'empare pas de toi; car sa possession est mauvaise, même aux gens les plus simples. Puisque tu es un homme, souviens-toi du sort commun. Il n'y a rien de stable dans le genre humain. Personne ne vit l'existence qu'il préfère. Puisque tu es né mortel, essaie de voir ce qui est derrière toi. Aucun de ceux qui cherchent une gloire noble ne deviendra médiocre. Il est bon d'échanger une jouissance de courte durée contre la gloire éternelle. Considère comme nobles, non ceux qui sont nés de parents beaux et bons, mais ceux qui préfèrent ce qui est beau et bon.»

3. «Que personne ne se glorifie de la noblesse de ses ancêtres. Tous ont un ancêtre de leur race, fait d'argile, ceux qui sont élevés dans des vêtements de pourpre et du lin le plus fin comme ceux qui consomment leur vie dans un abîme de pauvreté. Une très haute dignité consiste non à recevoir des honneurs, mais à en être jugé digne. Ne t'appuie pas sur la noblesse selon la chair; un homme charnel n'accueille pas ce qui est de l'esprit. Le chef, c'est celui qui est maître de lui-même et qui a soumis à la raison l'âme et le corps. Est vraiment noble celui qui méprise richesse, voluptés, gloire, vie et qui domine tous leurs contraires : pauvreté, douleur, ignominie, mort. Ceux-là sont réellement riches qui possèdent de nombreux amis, je veux dire les puissances célestes et tous les saints. Le riche, d'après le Sage, se donne de nombreux amis; le pauvre se sépare même de l'ami qu'il a et qui le garde, c'est-à-dire de son ange. Toi, reçois plutôt la pauvreté dans la justice que la richesse dans l'injustice. La justice est d'autant supérieure à l'argent que celui-ci est utile seulement aux vivants, tandis que celle-là procure la gloire à ceux qui sont morts. La vigueur de l'autorité est amitié de Dieu; qui commande avec force est l'ami de Dieu. *Mais, pour moi, ô Dieu, tes amis sont devenus extrêmement honorables; leur empire s'est extrêmement fortifié.* Si donc tu veux être l'ami de Dieu, gouverne avec force, en accordant ce qui est juste, non aux dons, ni à l'amitié, mais à la valeur. Le droit de gouverner ne convient à personne, sinon à l'homme meilleur que ceux qu'il gouverne. Saint Basile dit : *Celui qui n'a pas d'abord établi dans son âme une vraie justice, mais se laisse corrompre par l'argent, ou cherche à plaire à l'amitié, ou est intimidé par la force, ou se venge de l'inimitié, celui-là ne peut juger avec rectitude.* Quand le chef paraîtra à tous irréprochable, il pourra alors punir ou pardonner avec toute l'autorité voulue. On reconnaît les dispositions de l'homme juste à la rectitude de ses jugements. Aussi Salomon lui-même ne cesse-t-il de dire : *Deux systèmes de poids, les uns petits, les autres grands, sont en horreur devant le Seigneur;* en parlant de poids, il désignait, à mots couverts, par un proverbe, la partialité dans la justice.»

4. «Est pieux non celui qui exerce la miséricorde envers un grand nombre, mais bien celui qui n'est injuste envers personne. Il faut donc se conformer pieusement aux lois existantes et ne les bousculer en rien. Ce qu'elles prescrivent est plus utile, même si c'est moins parfait, que de constantes innovations, même si celles-ci paraissent meilleures. Comme un corps sans âme succombe, ainsi une ville sans lois se détruit. On a appelé les lois *l'âme de la ville*. Comme les médecins sont les sauveurs des malades, de même les lois sauvent ceux qui ont subi une injustice. En restant fidèle aux lois, tu chasses la crainte. Tout observateur de la loi vit sans crainte. Sont injustes ceux qui ne se conforment pas aux lois. Une ville est gouvernée d'une manière parfaite si elle vit conformément aux lois et poursuit ceux qui commettent l'injustice. On fait du tort aux bons, si l'on ménage les méchants. Si l'on châtie ceux qui commettent l'injustice, on empêche d'autres hommes d'être traités injustement. Deux motifs portent l'homme à servir Dieu : le châtiment de l'impiété et la récompense de la piété. Sois donc un juge inflexible contre tous ceux qui sont injustes envers les autres, mais plein de compassion pour ceux qui pèchent contre toi. D'une part, tu recueilleras la gloire d'être juste et plein de sollicitude; et d'autre part, tu montreras la bienveillance de ton âme et la sympathie de ton caractère. Aujourd'hui nous constatons le contraire. *Un juge injuste est une conscience souillée.* Si tu désires me faire plaisir malgré mon indignité et si Dieu veut te faire moine, il n'en est pas incapable. Sers-le dorénavant de ton mieux dans la crainte; fais-toi violence pour tendre au bien, et si mon Christ et Dieu voit tes efforts, il viendra vers toi comme jadis vers Zachée et te dira : *Hâte-toi de descendre.* Tu abandonneras alors le sycomore et tu le suivras. S'il reste en ta maison, tu donneras, toi aussi, avec beaucoup de joie la moitié de tes biens aux pauvres. Et si tu as fait du tort à quelqu'un, tu lui rendras le quadruple. Tu entendras aussi la parole du Seigneur : *Aujourd'hui, cette maison a reçu le salut.* Là où vient demeurer celui qui est au-dessus de la nature, il rend conforme à la nature tout ce qui lui était contraire; et tout ce qui était conforme à la nature, il l'élève au-dessus d'elle. *Moi j'ai dit, s'écrie le psalmiste, vous êtes des dieux, des fils du Très-Haut, vous tous.* Tu pourras alors haïr le monde qui, selon les pères, est semblable à une prostituée, qui attire vers elle par le charme de sa beauté tous ceux qui la regardent; mais celui qui se laisse attirer et dominer par elle ne peut, à cause du désir qu'il éprouve de cette femme, échapper à ses filets, jusqu'à ce qu'elle

l'ait dépouillé de tous ses biens. Après l'avoir ainsi dépouillé, elle le renvoie et en prend un autre semblable à lui, privé de sens et tout à fait fou. *Pour l'homme intelligent, dit le Sage, la science est facile.*»

5. Le sébaste lui répondit : «A ce qu'il semble, nous sommes privés de sens et tout à fait fous et, pour cette raison, nous dépensons nos jours en vanités et folies trompeuses.» Et le saint d'ajouter : «Mon seigneur, quelques-uns appellent prudents ceux qui savent discerner les biens sensibles. Mais, au contraire, les prudents sont ceux qui triomphent de leur volonté propre. Écoute encore une autre parabole : Dieu a planté un arbre qui s'élève jusqu'au ciel. Ses fruits sont toujours mûrs et variés. Sur ceux qui se trouvent au bas de l'arbre et en son milieu croissent des épines, tant du côté droit que du côté gauche. Les fruits du sommet n'ont rien qui soit nuisible. Ceux qui parviennent à en manger, nourris et satisfaits par leur douceur, deviennent immortels, parce que ces fruits sont incorruptibles. L'arbre a la propriété de produire des fruits sans en être épuisé, parce qu'ils abondent constamment. Il se trouve en un lieu ayant à gauche un abîme obscur, plein d'animaux venimeux, et à droite un sentier étroit, difficilement praticable; Dieu l'a indiqué à ses serviteurs et leur a commandé de le suivre pour monter à l'arbre et jouir de ses fruits. Un vent violent et incessant souffle en tout temps sur ce sentier et ne laisse point passer les hommes soumis à leurs passions et les sensuels amis du monde. Mais ils ont cependant entendu parler de ce sentier et de cet arbre; ils voudraient bien s'en approcher, afin d'y monter et de se rassasier de ses divers fruits; ils ne le veulent pas cependant, parce qu'ils sont attachés de cœur au monde et à ce qui lui appartient et qu'ils l'aiment. Aussi en sont-ils empêchés. Comme hommes charnels, il ne peuvent se livrer aux choses de l'esprit. Si, en cet état, ils s'élancent pour traverser le sentier, le souffle puissant et continu dont on vient de parler devine leur intention peu droite et les pousse vers l'abîme obscur où se trouvent, comme je l'ai dit, les animaux venimeux, dont ils deviennent la proie.»

6. «Comme je l'ai dit, l'arbre est si haut et si étendu que, si la chose était possible, tous ceux qui vivent en ce monde pourraient y monter; il les porterait, les abriterait, les nourrirait et les ferait vivre dans la béatitude. Ceux qui ont renoncé avec empressement au monde du mal, qui suivent la voie étroite et qui sont montés sur l'arbre, s'ils s'élancent sans conseil et sans expérience vers le sommet pour manger de son fruit éternel, sont immédiatement repoussés en bas par ce vent violent et continu, à cause de leur orgueil; ils deviennent la proie des bêtes venimeuses. Peu nombreux sont ceux qui suivent le sentier comme il convient, montent sur l'arbre et se rassasient des fruits du milieu et du pied. Bien moins nombreux encore ceux qui avec l'aide de Dieu atteignent le sommet, se délectent et jouissent de ses fruits immortels; ceux-là n'ont plus besoin de se contenir ni de rien supporter. Tous ceux qui mangent des fruits de cet arbre sont prudents, humbles et bons; ils possèdent, selon leur rang et spécialement ceux qui, avec l'aide de Dieu, ont atteint le sommet de l'arbre, une charité divine si grande que, devenus eux-mêmes dieux par participation divine, ils veulent et désirent que tout homme monte, comme il convient, sur cet arbre pour devenir semblable à eux. Tous ceux qui s'en approchent doivent s'humilier et demander simplement à ceux qui les y attendent et surtout à ceux qui sont arrivés au sommet, comment ils doivent monter afin d'avoir leur part. Ils n'ont aucune malice dans le cœur ni aucun artifice dans la bouche, parce qu'ils sont bons; c'est le propre de tout homme bon de se rendre utile. Quand ils apprendront d'eux comment il faut monter, qu'ils montent ! Et comment il faut manger, qu'ils mangent ! Ils leur montrent, en hommes expérimentés, les fruits qu'il faut manger et les épines placées de côté et d'autre et auxquelles il ne faut pas toucher. Si elles paraissent aussi porter des fruits, ce sont des fruits amers, et leur amertume produit en celui qui les mange un étourdissement, et l'étourdissement, la chute.

7. C'est pour cette raison que celui qui est monté depuis peu ne doit pas suivre son propre jugement, mais se faire conseiller par ceux qui sont avancés ou montés plus haut que lui, de peur qu'il ne mange, au lieu du fruit très doux, celui qui est très amer, et qu'étourdi, il ne soit rejeté dans l'abîme ténébreux que l'on vient de dire. *As-tu vu tomber quelqu'un ?* est-il écrit; *sache qu'il a suivi son propre jugement.* Mais s'il se laisse bien instruire et bien former par ceux-là, cet homme peut tout naturellement arriver au milieu de l'arbre, insensiblement. S'il y reste longtemps et apprend dans l'humilité comment il faut se servir, s'il persévère et garde la soumission, il apprend à s'abstenir des fruits empoisonnés qui paraissent bons et il prend du milieu de l'arbre des fruits qui sauvent. Progressant ainsi par son humilité et la vertu éclairante de ces fruits salutaires – ils possèdent, en effet, cette vertu –, il monte alors avec sagesse au sommet, se rassasie sans jamais être assouvi du fruit immortel et reste avec Dieu, immortel lui aussi, parce qu'il a suivi le sentier de Dieu selon son commandement. Son commandement est la vie éternelle.»

8. Entendant ces paroles du saint, le sébaste demanda : «Pour l'amour du Seigneur, explique-moi la parabole.» Le saint lui répondit : «L'arbre très haut qui arrive jusqu'au ciel et peut soutenir et nourrir tous ceux qui vivent en ce monde, c'est la foi en Dieu; les trois fruits différents, sont les trois états de commençant, de moyen et de parfait. Ces derniers n'ont pas besoin de se maîtriser, ni de rien supporter. Le parfait ne se maîtrise plus, l'homme affranchi des passions ne supporte plus, puisque la patience suppose la souffrance et la maîtrise de soi, le trouble. Les épines qui sont sur les fruits de l'arbre sont les excès et les défauts dans l'observance des commandements de Dieu. Ce sont les deux lances du mal avec lesquelles il est porté par sa nature à attaquer intensément la vertu en se dressant de côté et d'autre, soit par excès, soit par défaut; mais la vertu qui ne pousse qu'au milieu force celui qui la possède à lutter contre chacun de ses ennemis. C'est à cela que fait allusion le Sage, par ces paroles : *N'incline ni à droite ni à gauche*, mais prends la voie royale. Produire des fruits, sans s'épuiser, et en porter toujours en abondance, c'est le propre des vertus. Tous ceux qui possèdent la douceur et l'humilité, même s'ils les ont à un haut degré, n'en sont jamais satisfaits; quant aux vertus, elles sont toujours les mêmes et peuvent encore rendre d'autres hommes doux et humbles. Le troisième fruit est sans épines et éternel; ce sont là les caractéristiques de l'impassibilité. Le diadème de l'empereur ne comporte pas seulement une pierre précieuse, et l'affranchissement des passions n'est point parfait, si nous négligeons une vertu, quelle qu'elle soit. Le lieu escarpé et sombre, c'est l'abîme de la perdition. Le vent violent et incessant qui garde le sentier étroit et ceux qui le suivent, c'est la grâce de l'Esprit très saint; elle conduit les humbles et les obéissants vers l'humilité, leur enseigne à s'abstenir des excès et des défauts, les conduit naturellement au sommet de l'affranchissement des passions et les rend incorruptibles. Quant aux indépendants et aux orgueilleux qui se complaisent dans l'amertume des excès et des défauts, et qui en sont comme pris de vertige, ou, pour dire toute la vérité, qui ont été précipités à cause de leur mauvaise volonté, le vent les pousse dans l'abîme ténébreux pour être la proie des démons, indignes qu'ils sont de l'arbre et de son fruit béni.

9. Et le sébaste de dire : «Adam n'a-t-il pas mangé excès et défauts cueillis sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal ?» Et le saint de répondre : «Le sens symbolique doit être celui-ci : l'excès était le bien promis, c'est-à-dire l'espoir d'être comme Dieu et de connaître le bien et le mal; le défaut, la désobéissance. De même, écoute le sens symbolique de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Les arbres du paradis spirituel, ce sont les saintes puissances (les anges), et le diable lui-même est l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Dieu a interdit ce dernier à Adam, c'est-à-dire qu'il lui défendit absolument de communiquer avec lui, mais il lui permit d'avoir des relations avec tous les autres et d'être leur ami et leur compagnon. Saint Maxime dit : *L'arbre de la connaissance du bien et du mal, c'est le monde visible. Pour ceux qui communiquent avec lui, il peut naturellement faire alterner plaisir et douleur.* A cause du plaisir nous aimons les passions, et nous fuyons la vertu à cause de la douleur. Comme la raison qui maîtrise les passions fait des sens un instrument docile, de même les passions qui dominent la raison façonnent les sens pour le péché.» Le sébaste reprit : «Pour quelle raison Dieu n'a-t-il pas anéanti l'Ennemi qui a trompé dès le commencement ?» – «S'il triomphait par la violence, ce que tu demandes aurait quelque raison; mais s'il a été privé de cette force puissante, s'il peut seulement séduire et qu'il dépende de nous de n'être pas séduits, pourquoi enlèves-tu l'occasion de nos succès et supprimes-tu le motif des récompenses ? Si, d'ailleurs, Dieu l'avait laissé en sachant qu'il triompherait de tous, il n'y aurait pas de quoi s'étonner. Mais il dépend de nous de triompher de lui; c'est volontairement et non forcés que nous nous soumettons à lui. Si déjà nombreux sont ceux qui ont triomphé, il y en aura encore beaucoup. Pourquoi donc prives-tu d'un tel honneur ceux qui doivent triompher ? Cependant tous ne triomphent pas de lui. Et il est plus juste que les vaillants trouvent des occasions de montrer leur volonté et que ceux qui ne le sont pas soient punis de leur propre paresse, plutôt qu'à cause de ceux-ci, ceux-là ne soient lésés. Le méchant, s'il a subi une injustice, le doit non à son adversaire, mais à sa faiblesse; c'est ce que montre le grand nombre des vainqueurs. S'ils ne savaient pas où employer leur vaillance, les bons seraient accusés à cause des méchants. Le pilote se révèle dans la tempête, le soldat à la guerre; quant à nous, je ne sais ce que nous sommes, nous qui faisons le soldat en temps de paix et le pilote par temps calme.»

10. Satisfait de ces paroles, le sébaste désirait voir aussi le visage du saint; car c'était une nuit sans lune. Il lui demanda : «Pour l'amour du Seigneur, qu'on nous apporte une lampe.» Le saint frappa, et son disciple étant venu, il lui dit : «Va et apporte une lampe ou une chandelle.» Et celui-ci d'ajouter : «Depuis quarante ans et plus tu n'as pas introduit de lumière dans ta cellule, et maintenant tu dis : *Va et apporte une chandelle.*» Le saint reprit : «L'œil, qui voit tout le reste, ne se voit pas lui-même. Ne sais-tu pas que tu es désobéissant ? Va, apporte une chandelle.» Le

sébaste, étonné, l'admira, parce qu'il se privait même de lumière, et il lui demanda : «Pourquoi te passes-tu de lumière, même quand tu te rends à la synaxe ? La lumière ne contribue-t-elle pas à la lecture et à la psalmodie ?» Le saint répondit : «Chacun de nous a en lui-même son intelligence comme une église où nous devons accomplir les rites de l'Église. Toi de même, où que tu sois, si une synaxe a lieu à l'église, vas-y; si aucun office n'y est célébré, récite un psaume apostolique et évangélique. L'Église, c'est l'assemblée des saints formée par ceux qui ont une foi droite et une conduite parfaite. Autre chose est l'Église, autre chose le bâtiment sacré. L'une est formée d'âmes pures, l'autre est bâtie de pierres et de bois. Moi, si j'avais de la lumière, je pourrais compter les poutres du toit de ma cellule. Mais, de plus, le fait d'avoir de la lumière signale ceux dont la vie est éclairée. Quant à moi, qui ai accompli des œuvres de ténèbres et qui en fais encore, je reste dans l'obscurité, priant Dieu à cause d'elles. Si, au lieu de la lumière temporelle, je vois quelque rayon de la lumière éternelle dans le siècle à venir, comme je l'espère, moi qui n'ai pas d'espoir, alors, gloire au Dieu saint; sinon, gloire à ses jugements équitables ! Pour moi-même, c'est beaucoup de jouir de la lumière du soleil et je ne cesse d'en remercier Celui qui fait lever son soleil sur les justes et les injustes.»

11. Le sébaste dit : «Père, je pense que tu as été souvent tenté par les démons, mais ne tais pas la bonne parole à ceux qui désirent l'apprendre. Les paroles expriment la beauté de l'âme. Dans le miroir paraissent les traits du visage et dans la conversation les qualités de l'âme. Le cours d'eau révèle sa source particulière; la nature du discours caractérise le cœur qui lui a donné naissance.» Le saint répondit : «Mon seigneur, qui découvrira leurs artifices et leurs méfaits !» Le sébaste reprit : «Dis-moi en particulier, pour l'amour du Seigneur, pourquoi, quand j'ai frappé à la porte, tu me rembarrais comme un démon. N'est-il pas évident que c'est parce que tu luttas d'une manière sensible contre eux ?» Et le saint de répondre : «A mon avis, le démon, qui est un esprit comme l'âme, devine par les sens du corps les puissances de celle-ci, je veux dire la partie irascible, la concupiscible et la raisonnable. Celui qui est vaincu par des pensées de gourmandise, ou bien parle de la nourriture ou la touche de ses mains; celui qui est vaincu par des pensées d'acédie, ou bien considère le soleil pour voir si son ombre s'est avancée ou bien se laisse aller à la paresse; de même celui qui est vaincu par des pensées d'avarice, ou bien regarde les mains de ceux qui reviennent de voyage, ou surveille fréquemment l'endroit où il a placé sa bourse; celui qui est vaincu par des pensées de vaine gloire, ou bien agit pour plaire aux hommes ou bien se montre orgueilleux; de même celui qui se laisse vaincre par la colère, ou bien montre son trouble par son regard, selon celui qui a dit : *Mon œil a été troublé*, ou bien profère des paroles vicieuses, ou bien se permet des gestes inconvenants. Les démons reconnaissent à ces signes les hommes passionnés ou voluptueux. Voilà les chocs intelligibles qui, chez ceux qui vivent dans la négligence, produisent de grands bruits. Quand ces tièdes voudront se relever, seuls les initiés savent quels efforts il devront s'imposer.»

12. «Ceux qui, par l'accomplissement des commandements du Christ, ont rendu la passion impuissante, ont enchaîné les bras de la volupté, je veux dire ses actions, et s'en sont libérés, ceux-là sont débarrassés des passions, jouissent de la liberté qui en résulte et ne sont pas soumis à la servitude des moyens. *Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté*, selon l'Apôtre. Le diable leur porte envie et les tente par le dehors, soit dans leur corps, soit dans leurs biens, comme Paul par la vipère et Job dans son corps et dans ses biens. Le navire est submergé tantôt par les tempêtes du dehors, tantôt à cause de l'eau qui s'est accumulée à l'intérieur. Nous aussi, nous nous perdons tantôt du dehors par des péchés d'actions, tantôt nous sommes anéantis du dedans par nos pensées. Il faut donc surveiller les attaques extérieures des esprits et purifier à l'intérieur l'impureté des pensées et rendre l'intelligence plus exigeante envers elles, *car le désir de la chair est ennemi de Dieu, il ne se soumet pas à la loi de Dieu. Où il n'y a pas de bœufs, la crèche est propre; mais là où il y a des rejets nombreux, la vigueur du bœuf est évidente.*»

13. Étonné de ces paroles, le sébaste reprit : «En réalité *les pensées d'un homme vertueux se nourrissent de la sagesse, et ses paroles éclairent ceux qui les entendent*. C'est pourquoi je te prie de m'expliquer ce qu'est le désir de la chair; qui est l'homme passionné, qui le voluptueux, qui le détaché des passions ? Quel est l'emploi de la liberté, quelle est la servitude des moyens à laquelle l'homme sans passion n'est pas soumis ? Et que signifie : *Où il n'y a pas de bœufs, la crèche est propre* ?» Le saint répondit : «Ce n'est pas toi qui es en faute, mais moi; si tu n'avais pas trouvé ma meule sans travail, tu n'y aurais pas mis ton blé. C'est pourquoi, avant que l'ennemi ait eu le temps de jeter son ivraie, je veux dire des paroles oiseuses, je vais, puisque tu le demandes, répondre à tes questions, moi, homme indigne. Le désir passionné de la chair est l'erreur de l'âme qui passe de ce qui est conforme à la nature à ce qui lui est contraire. Quant à la phrase : *Où il n'y a pas de bœufs, la crèche est propre*, voici : les bœufs sont les bonnes

pensées, la crèche, ce sont les trois parties de l'âme, je veux dire, la partie irascible, la concupiscible et la raisonnable. Si donc les trois parties de l'âme possèdent les vertus selon la nature, d'où proviennent les fruits de l'Esprit, la force des bonnes pensées est évidente. Le bienheureux Moïse dit : *Tu n'attelleras point des bestiaux de deux espèces différentes dans ton aire, mais après en avoir attelé de la même espèce, tu battras ta moisson*; c'est-à-dire : Que dans l'aire de notre cœur, la vertu et le vice n'aient pas en même temps du travail, mais seulement la vertu. *Tu ne tisseras pas ensemble une étoffe de laine avec du lin, ni une de lin avec de la laine; tu ne cultiveras pas sur tes terres deux sortes de fruits au même endroit; tu n'accoupleras pas deux animaux d'espèce différente pour la génération, mais tu accoupleras une bête à une autre de même espèce.* Par tout cela, il fait allusion d'une manière mystérieuse au fait que le vice et la vertu De doivent pas se trouver en nous, mais seulement la vertu.»

14. «Un homme passionné est celui dont le penchant au péché est plus fort que la pensée, bien qu'il ne pèche pas encore extérieurement; c'est-à-dire qu'il est dominé par les pensées du péché, mais cependant pas complètement. Le voluptueux est celui dont l'énergie portée au péché est plus faible que la pensée, bien qu'il soit passionné intérieurement. L'homme détaché des passions est plus porté à être libre qu'à être l'esclave des moyens. Les moyens sont les aliments, l'argent ou la gloire. Ceux qui en usent modérément sont attachés à la liberté et non à la servitude des moyens. Voilà, je t'ai dit ce que j'ai lu et ce que mon ignorance a appris d'un peu d'expérience. Si donc tu désires te sauver, use de ce qui a été mentionné plus haut, je veux dire des aliments, de l'argent ou de la gloire. Qui en use est maître de lui-même; qui est maître de lui-même n'a pas d'amour-propre; qui n'a pas d'amour-propre aime ses frères; qui aime ses frères aime nécessairement Dieu. A ces deux commandements est suspendue toute la Loi, ainsi que les prophètes, comme ton esprit vif le sait mieux que moi. Il en est de même du contraire : l'intempérant est voluptueux; le voluptueux est égoïste; l'égoïste n'aime ni ses frères ni Dieu; qui n'aime pas Dieu est de toute nécessité ennemi de Dieu. Tel est le semeur du mal, tels sont ses disciples. Quel sera leur héritage ? Écoute : *Allez, dit l'Évangile, loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et ses anges. Car j'ai eu faim de votre salut et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif (j'ai ardemment désiré) que vous ayez soif de ma volonté et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais un étranger pour votre cœur et vous ne m'avez pas accueilli; j'étais nu par votre omission de bonnes œuvres et vous ne m'avez pas vêtu; j'étais malade par les passions de vos âmes et vous ne m'avez pas visité à cause de votre paresse; j'étais dans la prison ténébreuse de vos cœurs et vous n'êtes pas venus vers moi éclairés par mes saints commandements. Si je vous ai permis d'avoir plus de biens que les autres, ce n'était pas pour que vous les dépensiez dans la gourmandise, l'ivresse, la fornication, le luxe des vêtements et autres sottises ou en creusant des fondations pour des constructions vaines et qui ne sont élevées qu'en apparence, mais afin que vous les distribuiez à ceux qui en ont besoin. Dans la mesure où vous ne l'avez pas fait pour eux, pour moi non plus vous ne l'avez pas fait.*»

15. «Sache aussi que les aumônes laissées pour les pauvres par ceux qui meurent sont appelées des sacrifices morts, comme dit saint Athanase; mais si déjà durant sa vie un homme a été miséricordieux, ses bienfaits seront reçus par Dieu même à sa mort. De son côté saint Chrysostome écrit : *Ce qui est excellent et donne beaucoup de confiance, c'est, vivant, de secourir les pauvres. Si tu ne le veux pas, montre du moins de la générosité à ta mort; ce n'est pas un signe d'un grand amour envers le Christ, mais c'est tout de même un signe d'amour.* Écoute aussi saint Basile : *Ô homme, imite la terre, porte des fruits comme elle, ne te montre pas plus stérile qu'elle, qui n'a pas d'âme. Elle produit les fruits non pour en jouir, mais pour te servir. Toi donc, quels que soient les actes de bienfaisance que tu portes, tu les amasses pour toi-même, parce que les grâces des bonnes œuvres reviennent sur ceux qui les accomplissent; en revenant à toi, ils t'appartiennent avec surabondance. L'eau devient plus abondante dans les puits d'où on la tire fréquemment. De même la richesse immobilisée est inutile; mais celle qui est mise en mouvement et en circulation se multiplie et sert à tous. Saint Grégoire le Théologien dit : *Il faut faire part au Christ de tes biens, afin d'en sanctifier de quelque manière la possession par un bon usage et en y faisant participer ceux qui en sont privés. Mais si je sème pour moi seul, que je sème et que d'autres en mangent, ou pour parler comme Job: Qu'au lieu de froment il naisse des épines, et de l'ivraie au lieu d'orge! Qu'un vent brûlant disperse le fruit de mon travail et que la tempête le détruise, afin que j'aie travaillé en vain ! Si je bâtis des entrepôts en accumulant des richesses de Mammon et pour Mammon, que, cette nuit même, mon âme me soit redemandée, afin que je rende compte des trésors mal amassés ! Toi donc, selon saint Maxime, si tu veux être juste, donne à chacune des deux parties dont tu es constitué, je veux dire ton âme et ton corps,**

ce qui lui convient : à la partie raisonnable de l'âme, les lectures et contemplations spirituelles et la prière; à l'irascible, l'amour spirituel, opposé à la haine; à la concupiscible, la tempérance et la continence; au corps, la nourriture et le vêtement strictement indispensables. Si ta volonté est décidée à agir ainsi, tu entendras ces paroles du Christ : Viens, le béni de mon Père, car j'ai eu faim de ton retour et de ta pénitence, et tu m'as donné à manger; j'ai eu soif de ton salut, et tu m'as donné à boire; j'étais un étranger pour ton cœur à cause de ta foi sans les œuvres, et par l'observance de mes commandements tu m'y as introduit; j'étais nu, manquant de ton espérance et de ta charité, et tu m'en as vêtu; tu savais que j'étais malade à cause de ta paresse et de ton inaction, et tu m'as servi par tes bonnes actions et tes bonnes œuvres; j'étais dans la prison étroite, souillée et sombre de ton cœur, et tu as voulu me visiter et m'amener à la lumière, en faisant briller ta lumière devant les hommes, qui, voyant tes bonnes œuvres, ont glorifié leur Père céleste. Viens donc ici, le béni de mon Père, et prends part à l'héritage du royaume qui t'a été préparé depuis la création du monde.»

16. «Écoute aussi Jean Baptiste disant aux soldats qui voulaient faire leur salut : *Ne molestez personne, ne dénoncez pas faussement, ne lésez personne, ne vous enorgueillissez pas, mais contentez-vous de votre solde. Complétant ces paroles, je dis : Contentez-vous des provisions de vos femmes; si vous agissez ainsi, vous n'êtes pas loin du royaume des cieux.»*

Après avoir échangé, toute la nuit, ces paroles et bien d'autres encore, quand le jour commençait à luire, le sébaste se leva et, baisant les mains et le visage du saint, partit avec sa sainte bénédiction. Ayant parlé aux frères du couvent, il leur demanda s'il y avait encore quelque proche du saint selon la chair qui fût vivant. Quand il apprit que sa fille vivait, ainsi que la mère de celle-ci, il donna immédiatement l'ordre de pourvoir à leurs besoins. Il partit tout heureux, en remerciant Dieu de s'être entretenu avec un tel homme. Le sébaste arriva ensuite chez l'empereur très pieux, qui lui dit en le voyant : «Ne t'étais-tu pas tout à fait égaré ?» Celui-ci répondit : "Que Dieu te juge digne de jouir d'un tel égarement, toi et tes sujets ! Vraiment, (sire) notre saint seigneur, tout ce que nous avons entendu, nous l'avons vu exactement. L'homme a les cheveux blancs, il est âgé, vénérable, pacifique. Nous distinguons l'homme pacifique par son caractère calme. Nous savons que celui qui est attaqué par les passions ne participe pas encore à la paix de Dieu que le Seigneur a donnée à ses disciples, qui dépasse toute intelligence et garde les âmes des hommes qui en sont dignes. Mais pourquoi tant parler ? Il ne lui manque aucun bien, il est rempli de la divine charité, il est très bon – bien que *«Dieu seul soit bon par nature, l'homme aussi devient bon par l'effort moral, grâce au bien essentiel* – et semblable, par l'apparence, au prophète Élie. D'ailleurs, je le dis en toute vérité, les hommes les plus sensés l'appelaient un second Élie.» – C'est tout cela et bien d'autres choses encore que le sébaste raconta à l'empereur très pieux et très heureux. Celui-ci, en les entendant, fut rempli d'une joie indicible et en remercia le Dieu saint.

CHAPITRE 47. VISITE DE L'EMPEREUR ALEXIS COMNÈNE

1. L'empereur se rendit donc avec toute sa famille chez le saint. Ayant incliné la tête, ils se bénirent réciproquement et s'embrassèrent. Mais l'empereur ne voulut pas s'asseoir avant que le saint, obéissant à sa majesté, ne se fût assis. Le saint lui dit alors : «Pourquoi es-tu venu ici, empereur très pieux, vers un vieillard usé et ne possédant aucune vertu ? Non seulement mes paroles et mes actions hypocrites sont arrivées jusqu'à ta puissance, mais elles t'ont amené de plus jusqu'à ma bassesse. Toi, en venant ici de ton plein gré, tu te laisses aveugler par l'humilité selon Dieu et tu nous fais autant d'honneur, à nous autres indignes, qu'à nos saints pères. Moi, misérable et imposteur, comment me justifierai-je auprès du Dieu saint pour une telle responsabilité ? Et que donnerai-je en échange à ta sainte personne impériale ?» L'empereur répondit : «Tu sais, père, que *ce qui est moindre est embelli par ce qui est supérieur*. Dieu m'a confié un empire si grand, bien que j'en sois indigne, et je suis tellement pris et harcelé, jour et nuit, par les soucis qu'il me donne, que parfois je perds le souvenir de Dieu. Ne faut-il pas alors que j'honore ceux qui craignent Dieu, quels qu'ils soient par leur extérieur ? Ne dois-je pas aller vers eux et demander leurs saintes prières, afin d'obtenir des lumières pour mon âme enténébrée et le succès pour mon armée ? Tu sais que *la prière fervente du juste a beaucoup de puissance*, bien que ma lâcheté m'empêche d'agir selon tes saintes prières. Mais j'espère que, grâce à elles, je serai fortifié. J'ai cette conviction et l'on sait partout que ceux qui ont choisi la vie monastique et retirée sont plus dignes que ceux qui ont choisi la vie commune dans le monde, même s'ils se distinguent par leur retenue. Ceux-là apaisent dans la retraite les passions que ceux-ci attisent par la vue continuelle du mal; et même ils ne s'aperçoivent pas du dommage qu'ils subissent, parce que le temps a transformé peu à peu leur passion en habitude, comme une fièvre

permanente qui ne fait pas souffrir et qui ronge secrètement les énergies. Je ne dis pas cela pour les condamner, mais pour obéir à l'Écriture : *Arrêtez et reconnaissez que c'est moi qui suis Dieu.*»

2. Et le saint de dire : «Je suis d'accord avec tes paroles; bien que tu aies des sentiments élevés, sache que *tous ne peuvent arriver à l'affranchissement des passions; tous peuvent cependant se sauver et se réconcilier avec Dieu.*» Jean Chrysostome dit : *J'affirme et je promets que Dieu n'exigera rien d'autre pour justifier davantage tout pécheur qui s'éloigne de ses péchés passés et lui promet avec sincérité de ne plus les commettre; car il est miséricordieux, et comme une femme enceinte désire enfanter, de même Dieu désire répandre sa miséricorde sur tous.* Et Grégoire le Grand : *Souvent l'homme ordinaire qui a réussi modestement obtient plus que l'homme libre qui n'a pas réussi en tout; de même, je pense qu'avancer un peu avec des entraves est plus surprenant que de courir sans rien qui alourdisse, et ne se salir qu'un peu en traversant un bourbier est plus étonnant que de rester propre en marchant sur une route propre. Une preuve de ces paroles, c'est Rahab la prostituée que seule l'hospitalité a justifiée, alors que pour le reste elle ne reçoit pas de louanges; de même, l'humilité a élevé le publicain, qui n'est loué pour rien d'autre, afin que tu apprennes à ne pas désespérer facilement de toi-même.* Tu as dit, mon prince, que tu ne penses pas à Dieu à cause de tes nombreuses occupations dans le monde. Moi, je te dis que, par la grâce du Christ, tu penses constamment à Dieu.» L'empereur lui demanda : «Comment, mon père ?» Celui-ci répondit : «Est souvenir de Dieu tout effort du cœur pour soutenir la piété. Or, le souci d'affermir notre foi, nos églises, nos monastères et le monde qui t'a été confié par Dieu, est un effort du cœur pour soutenir la piété.»

3. L'empereur reprit : «Tu parles bien, père, et moi, avec la grâce de Dieu, j'agis de mon mieux; mais je ne sais pas si j'ai le souvenir de Dieu. Je suis homme tellement sujet au plaisir, à la gloire et à l'amour de l'argent; comment puis-je m'en libérer et plaire au Seigneur ?» Et le saint de dire : «En effet, ce sont là les trois filles aînées de Satan et de son épouse, la malice, qui produisent en nous tous les vices; le Sage y fait allusion par ces paroles : *La sangsue a trois filles qui sont aimées; la quatrième n'est pas rassasiée.*» Et l'empereur de demander : «Qu'est-ce que la sangsue et ces trois filles ? Quelle est la quatrième qui ne se rassasie pas ?» Le saint répondit : «La sangsue, c'est le désir passionné et irrationnel produit en nous par la malice; ces trois filles sont la recherche du plaisir, la vaine gloire et l'avarice. La quatrième, qui n'est jamais satisfaite, c'est la mauvaise habitude; le mauvais désir est comparé à la sangsue parce qu'il épuise la substance de l'âme. C'est par ces trois filles de la malice, qui est *un jugement faux porté sur les représentations et suivi de l'abus des choses*, que Satan a essayé de tenter même notre Seigneur Jésus Christ. Après avoir été baptisé, dit l'Évangile, *il fut conduit au désert par l'esprit pour être tenté par le diable. Il jeûna quarante jours et quarante nuits; après quoi il eut faim. Et le tentateur, l'abordant, lui dit : Si tu es Fils de Dieu, ordonne que ces pierres se changent en pains. Mais il répliqua : Il est écrit : L'homme ne vivra pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Alors le diable l'emmène à la Ville Sainte, le place sur le faite du Temple et lui dit: Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas; car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges, et ils te porteront dans leurs mains. de peur que tu ne heurtes du pied quelque pierre. Jésus lui dit : Il est encore écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. Le diable le transporte alors sur une très haute montagne, lui montre tous les royaumes du monde avec leur gloire et lui dit : Tout cela je te le donnerai, si tu tombes à mes pieds et m'adores. Alors Jésus lui dit : Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : C'est le Seigneur ton Dieu que tu adoreras, c'est à lui seul que tu rendras un culte. Alors le diable le laissa partir. Et voici que des anges s'approchèrent, et ils se mirent à son service.*»

4. «Le Seigneur, en triomphant de ces vices capitaux, est devenu un modèle pour nous. Il dit : Regardez-moi faire, et faites de même. Et encore : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* C'est la douceur qui apaise la partie irascible de l'âme. L'humilité nous délivre de la fumée de l'orgueil et de la vaine gloire. L'homme, en cet état, ne peut être asservi ni par le plaisir ni par l'argent. Un empereur parfait conserve ses amis par des dons; par des bienfaits, il transforme ses ennemis en amis. Le diadème n'assagit pas un empereur. C'est l'intelligence qui commande. L'empereur doit se souvenir qu'étant homme, il a reçu un pouvoir semblable à celui de Dieu, afin de préférer tout ce qui est bien et divin et de faire, usage de la sagesse humaine. Par sa nature corporelle, il est égal à tous les autres hommes, mais par le pouvoir que lui confère sa dignité, il ressemble à Dieu, qui est au-dessus de toutes choses. Personne sur la terre n'est plus élevé que lui. On reconnaît le vrai chef non par les emblèmes extérieurs, tels que la pourpre, le manteau et le diadème, mais par la vertu impériale. Celui qui est dominé par la volupté et se laisse conduire par ses désirs est souvent esclave du péché et se rend impropre à l'exercice du pouvoir.»

5. «Celui-là est vraiment empereur, qui est maître de la colère, de la jalousie et du plaisir, dirige tout selon les lois de Dieu, conserve son intelligence libre et ne laisse pas dominer son âme par la servitude des plaisirs. Celui-là est réellement empereur, qui gouverne la partie sensible de son âme et la conserve libre de tout esclavage. *Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté.* La liberté, c'est, au sens propre, la vérité exprimée et accomplie ouvertement. Celui <qui la possède> peut juger en toute justice. La justice, c'est l'habitude qui consiste à distribuer à parts égales et selon le mérite. Le pouvoir impérial est le gouvernement conforme aux lois. Le pouvoir conforme aux lois ne peut pas les violer, parce qu'il déteste et abhorre ceux qui les violent et parce qu'il aime la loi de Dieu. Celui qui exerce bien son autorité possède l'amour de Dieu et du prochain. Le propre de la charité est de faire aux hommes ce que nous voulons qu'ils nous fassent. Il faut donc que celui qui gouverne véritablement soit juste, magnanime, véridique, généreux et au-dessus de tous ses désirs, qu'il rende les châtiments plus légers que les fautes et qu'il accorde à ses sujets et à ses amis des récompenses et des bienfaits plus grands que ceux qu'ils méritent. Celui qui place la raison de l'âme au-dessus des passions saura facilement gouverner les hommes selon les lois divines, de telle sorte qu'il devienne le père de tous ses sujets et leur parle en toute douceur, comme un homme libre, sans se servir de la liberté comme d'un prétexte. Les marques d'une âme libre sont : la loyauté, la douceur, la miséricorde, la vaillance, la justice, la tempérance, la condescendance, la libéralité, le fait de gouverner et de décider non par faveur, mais par droiture de jugement, et toutes les autres qualités sœurs. Ce qui caractérise l'âme esclave, c'est l'asservissement aux passions contraires et le refus de toute bonne pensée.»

6. «Un tel empereur a sur sa langue la loi et la miséricorde et ne dit pas au quémandeur : *Va et reviens, demain je donnerai, quand il peut donner sur l'heure*, mais il donne à chacun selon la nécessité présente; comme toi, grâce à Dieu, tu as fait et fais encore surtout dans l'orphelinat de Saint-Paul, en nourrissant ceux qui ont faim, en donnant à boire à ceux qui ont soif, en rassemblant les étrangers, en habillant ceux qui sont nus, en visitant les malades, en rachetant, avec l'aide de Dieu, les prisonniers, non seulement de leurs ennemis visibles, mais aussi de ceux qui sont invisibles. Car beaucoup, retenus dans une nation étrangère, ont, avec leur corps, leur âme condamnée à la mort éternelle, parce qu'ils se sont unis aux nations et ont appris leurs œuvres; celui qui les rachète garde non seulement la lettre, mais l'esprit des commandements de Dieu. Ceux-là ont vraiment faim et soif d'entendre la parole de Dieu, ceux-là sont les étrangers que Dieu veut que nous rassemblions chez nous, ceux-là sont les hommes nus de la société des chrétiens, ceux-là sont les malades en danger de perdre la foi vivante, ceux-là sont enfermés au milieu des ténèbres de l'athéisme comme dans une prison et désirent en sortir pour voir avec nous librement la lumière du soleil de justice. Celui qui agit ainsi devient par la grâce du Christ l'égal des apôtres. Le Seigneur a besoin de serviteurs semblables, qui s'abstiennent des passions et revêtent la robe nuptiale. Crois que la robe nuptiale, indiquée par les divines paroles du Christ, c'est la grâce du saint Esprit; celui qui n'a pas été digne de la revêtir ne deviendra pas participant du mariage céleste et du festin spirituel. Une robe souillée exclut du mariage divin et rend participant des ténèbres extérieures. Celui qui ne mortifie pas son corps et ne le réduit pas en servitude, mais satisfait les convoitises de la chair, n'aura pas de part au véritable festin et ne revêtira pas la robe de lumière.»

7. «Si maintenant je voulais rappeler les gens de toutes langues que tu as conduits au Christ par ton enseignement inspiré de Dieu et par le saint baptême, le temps me manquerait pour en faire le récit. Surtout les Scythes, de loups qu'ils étaient autrefois, tu les as, avec le concours et la grâce de Dieu, vaincus visiblement et spirituellement, puis transformés tous en agneaux et agrégés au troupeau du Christ par le bain de la régénération. Chrysostome dit : *Une âme gagnée peut souvent effacer une multitude innombrable de péchés et devenir pour nous, au jour du jugement, la cause du salut de notre âme.* Si Tabitha, qui avait donné des vêtements aux veuves et était venue en aide aux pauvres, put revenir de la mort à la vie et si les larmes de ceux qu'elle avait secourus firent revenir à son corps l'âme qui l'avait quitté, alors que la résurrection n'avait pas encore eu lieu, que ne produiront pas les larmes des hommes qui auront été sauvés par toi ? Comme les veuves s'empressèrent autour de Tabitha et la montrèrent vivante, de morte qu'elle était, de même ceux qui maintenant ont été sauvés par toi s'empresseront alors autour de toi, te feront jouir d'une grande miséricorde et te préserveront de la géhenne du feu. Si, pour une dépense d'argent, les couronnes sont si grandes, le salaire si grand, la récompense si grande, comment la rémunération ne serait-elle pas abondante, lorsqu'on a fait du bien aux âmes ? Un tel homme sera la bouche du Christ; car *celui qui sépare ce qui est précieux de ce qui est vil, sera comme ma bouche*, dit l'Écriture. En agissant ainsi, ô empereur imitateur du Christ, tu me dis encore que tu n'as pas le souvenir de Dieu ? Tu agis bien en nous enseignant, à nous qui ne

sommes rien, à ne pas être orgueilleux, afin que tu reçoives pour cette leçon aussi une récompense au jour du jugement.»

8. Ils parlèrent ainsi longtemps du salut de l'âme, puis l'empereur très heureux, charmé par la conversation si douce et si simple du saint, lui dit : «Comme celui qui porte des parfums fait, même à son insu, deviner sa présence, de même qui a l'esprit du Seigneur se fait reconnaître par ses paroles et son humilité. Ce petit couvent à qui appartient-il, père ?» Le saint répondit : «Nous tenons de nos ancêtres cette église délabrée. Ce moine, dit-il en lui indiquant son propre frère, y a habité avant moi; avec l'aide de Dieu, par son travail et ses sueurs, il a établi ce petit couvent, dans lequel tu vois que nous habitons, priant Dieu, nous, moines indignes, pour notre salut, pour celui de ton saint empire et pour celui du monde entier.» L'empereur reprit : «Le terrain qu'occupe le monastère appartenait-il à l'église ou est-ce vous qui l'avez acquis et comment ?» Et le saint de répondre : «Je t'ai déjà dit que c'est avec nos propres peines et fatigues, outre le produit de quelques petits biens imposables.» L'empereur reprit : «Sans doute, comme tu dis, le lieu relève-t-il du Trésor; mais à partir de maintenant, j'en fais don au monastère à cause de ta sainte prière; et si le Trésor y possède quelque droit, je l'abolis, parce que ce lieu est regardé <comme votre bien> par mon autorité. J'accorderai au monastère un chrysobulle d'immunité pour l'exempter de toute redevance à l'État.» Et c'est ce qu'il fit. Sur ces paroles, il embrassa le saint, reçut sa bénédiction et lui remit cinq livres d'or pour être distribuées aux nécessiteux et une pour le monastère. Il partit ensuite pour le palais, très heureux d'avoir été jugé digne par Dieu de voir un homme aussi saint et de converser avec lui.

9. Je le dis en toute vérité, l'empereur était un grand ami des moines. Souvent, en effet, lorsqu'il était assis sur son trône, si on venait l'avertir au sujet d'un moine en qui il avait une confiance plus grande qu'en d'autres, il demandait sa ceinture, s'en ceignait et donnait l'ordre d'introduire le moine. Et quelquefois il se tenait les mains croisées ou même allait au devant de lui et en inclinant la tête embrassait le moine; et s'il n'arrivait pas à le convaincre de s'asseoir, lui-même ne s'asseyait pas sur son trône. Si par hasard il était en train de manger, il disait : *Enlève, enlève*. Puis il se lavait les mains, se levait et embrassait le moine. Une fois assis, il lui disait : *Bénis cela*. Si, pendant une de ses maladies, un moine était assis près de ses pieds, l'empereur évitait d'allonger le pied vers lui, comme il aurait évité de le faire dans la direction d'une sainte icône. Lui arrivait-il par inadvertance d'en approcher son pied, il le retirait aussitôt, comme s'il l'écartait du feu. Il disait qu'il est écrit dans les *Constitutions* des saints Apôtres : «Tu glorifieras celui qui t'annonce la parole de Dieu; tu te souviendras de lui jour et nuit; tu l'honoreras comme devenant pour toi la cause d'une vie parfaite.» Là où se trouve l'enseignement de Dieu, Dieu s'y trouve aussi. Tu rechercheras chaque jour le visage des saints, afin d'être réconforté par leurs discours. Te rappelant Dathan et Abiron, qui résistèrent à Moïse, tu n'auras aucune inimitié avec les saints.

10. «Saint Basile dit : *As-tu accueilli un saint ? Tu as, accueilli le Christ; as-tu honoré celui que le Seigneur honore ? Ton honneur remonte au Seigneur. Prends les saints comme compagnons en ce siècle, afin qu'eux aussi te reçoivent comme compagnon en l'autre vie*. Les saints sont tous ceux qui ont une foi droite et une bonne vie; même s'ils ne font pas des miracles, même s'ils ne chassent pas les démons, ils sont saints. Jean, le plus grand de tous les prophètes, ne semble pas avoir fait des miracles. Les miracles, en effet, reçoivent de la part des hommes impudents et pervers une mauvaise interprétation. Mais une vie pure pourra, avec beaucoup d'autorité, fermer la bouche même au diable. L'empereur disait encore : *Malheur à la maison où n'entre pas un moine !* Et encore : *La maison où entre un moine est sanctifiée par ses pas et sa conversation. Qu'ils sont beaux, dit l'Écriture, les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui annoncent le bien !* Si la vertu n'est pas honorée, le vice prend confiance en lui-même; si on le loue, il devient insupportable. Celui qui honore la vertu, honore la vérité en premier lieu et précisément parce qu'elle est le guide de tout bien. Crois que la ville dans laquelle les bons sont honorés est gouvernée d'une manière parfaite, et très mal gouvernée celle où les mauvais sont exaltés. Et encore : Celui qui reçoit un moine avec foi, reçoit le Christ, qui a dit : *Qui vous reçoit me reçoit et qui vous écoute, m'écoute*. Et quel est le fidèle qui ne voudrait pas accueillir Dieu ?»

11. L'empereur disait encore : «Je crois n'avoir jamais accompli la volonté de Dieu, et c'est pour cela que je suis persuadé que tout ce que Dieu m'a donné en cette vie présente, il me l'a accordé grâce aux pieuses prières de mes saints moines et à la confiance que j'ai en eux; et je sais que j'ai été rendu digne, Dieu aidant, d'obtenir de nombreuses faveurs, grâce aux moines. L'une d'elles est la suivante : Quand je n'étais que taxiarque, je fus envoyé par l'empereur en Anatolie pour combattre Roussel le Franc, qui, confiant en son orgueil, s'était élevé contre l'empereur et causait de grands maux. Ma mère, qui aimait les moines, m'ordonna non seulement

de me faire accompagner par quelque saint homme, mais de l'avoir comme père spirituel. Je me rendis donc en Anatolie, l'esprit dans une inquiétude terrible. Étant tombé malade, j'étais fort indécis; l'ayant appris, l'ennemi qui s'élevait plus haut que les nuages nous fit d'autant plus là guerre. Un jour, tandis qu'il nous combattait et que j'étais accablé par le froid de la maladie, Ignace, mon saint père spirituel, entra; il ferma la porte, enleva la couverture, s'étendit sur moi, plaça sa poitrine contre la mienne et sa sainte face sur la mienne; et m'embrassant, il dit en versant des larmes : Ô Dieu ! ô Dieu ! *exauce en ce moment ton serviteur inutile, enlève le refroidissement de celui-ci et donne-le-moi, car moi, je suis un fainéant, mais ton serviteur Alexis a un travail indispensable.* Il répéta ces paroles deux ou trois fois, me donna un saint baiser et me dit : *Lève-toi et mets sur moi tes couvertures. Dieu m'a exaucé et m'a donné ta maladie. Mais toi, monte sur ton cheval et acquitte-toi, avec l'aide de Dieu, de tes fonctions; et quand, par les voies qu'il connaît, il aura mis à tes pieds ce Roussel suscité par lui, alors il me guérira de cette maladie par sa sainte grâce.* Et Dieu m'en est témoin, la chose arriva comme sa bouche véridique l'avait prédit. En effet, dès que l'ennemi fut vaincu, mon saint père spirituel fut débarrassé de la maladie.»

12. Telles étaient les paroles du bienheureux empereur, telle sa foi, telle son humilité. Aussi Dieu a-t-il accompli les désirs de son cœur. L'empereur ordonna par des chrysobulles qu'on remît à tous les monastères, non seulement à ceux qui étaient à l'intérieur de la capitale, mais aussi à ceux qui étaient dans les environs, à l'ouest, à l'est ou sur les montagnes, à l'exception de quelques-uns qui étaient florissants, le blé qui leur était nécessaire, avec les frais de transport; il fit de même pour l'huile. Cet ami des moines accordait généreusement à ceux qui étaient établis sur des montagnes, surtout aux plus fervents parmi eux, tout ce qui leur était nécessaire et même les vêtements. Et il disait : «Il est juste de donner à tout le monde, mais il faut préférer les saints moines. Leur besoin et leur pauvreté deviennent pour nous la cause d'un véritable enrichissement. Grâce à eux, nous devenons collaborateurs du Christ en nourrissant ses soldats.» *Toutes les fois, dit l'Évangile, que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.* Mais en voilà assez sur ce chapitre.

13. Un moine familier de ce bienheureux empereur a eu la confiance de me raconter le fait suivant à moi, misérable serviteur du Christ. Une fois que l'empereur, malade, gisait sur son lit de douleur, j'étais assis devant lui et un grand silence régnait, aucun courtisan n'étant là. L'empereur mit sa main dans la mienne; elle lui faisait mal. Petit à petit, en remuant, il découvrit son dos; or il faisait froid. Quand je compris qu'il avait besoin de couvertures, j'étendis ma main et je le couvris. Je le vis immédiatement incliner la tête vers moi. Étonné, je me demandais s'il l'avait inclinée pour moi; je pensais tantôt que oui, tantôt que non. Après un peu de temps, sa couverture se dérangea de nouveau, mais dès que j'étendis seulement la main pour couvrir son dos, car le besoin était urgent, je vis de nouveau sa sainte tête s'incliner aussitôt vers moi. J'éprouvai un sentiment de gêne devant ce geste excessif; mais je ne voulus pas, étant assis, lui rendre sa salutation, et je fis semblant d'ignorer le fait. Cependant, je craignais qu'à cause de son humilité semblable à celle du Christ, Dieu ne supportât pas ce qui venait d'arriver et ne me foudroyât à cause de mes péchés. C'est tout cela, Dieu m'en est témoin, que me raconta ce moine, qui prit lui-même Dieu comme témoin de la vérité. Mais il nous faut revenir au point de départ, bien que j'aie été entraîné un peu loin dans mon désir de montrer l'amour du bienheureux empereur envers les moines.

14. Dès que l'empereur et la très pieuse impératrice avec leurs enfants eurent pris congé du vieillard, leurs cœurs se réjouirent tellement par la vue et la conversation très douce du saint qu'ils quittèrent leurs manteaux et les donnèrent à leurs frères dans le Christ; non seulement leurs enfants, mais encore ceux qui les accompagnaient firent de même; les frères dans le Christ les reçurent; plus tard, ils les leur revendirent dans la ville. Qui d'autre qu'eux pouvait, en effet, les acheter, tant ils étaient précieux ! Et il y eut dans ce pays, par la grâce du Christ et les saintes prières du vieillard, grande liesse, telle qu'il n'y en avait jamais eu.

CHAPITRE 48. DISTRIBUTION D'ARGENT AUX PAUVRES DURANT UNE FAMINE

1. En ce temps-là, il y eut une grande famine. Une rumeur se répandit d'après laquelle le père Cyrille distribuait de l'or, et une grande foule affluait au monastère, de telle sorte que, comme dit l'Évangile, *il n'y avait plus de place, même aux abords de la porte.* Dès que les moines eurent distribué les cinq livres d'or, remises par l'empereur pour être données aux pauvres, la foule de ceux qui n'avaient rien reçu pressait les moines et les importunait de plus en plus. Le saint l'apprit et dit à son disciple : «L'empereur n'a-t-il pas donné une livre d'or au couvent ?» – *Oui*, répondit-il. Et le saint d'ajouter : «Distribuez-la aussi.» Mais comme la foule insistait encore, le saint demanda : «N'avez-vous pas vous aussi de l'or, gagné par votre travail ?» Les frères répondirent :

«Nous possédons quatre-vingts pièces d'or.» Et le saint de reprendre : «Distribuez-en quarante. Ils les distribuèrent, mais les gens les importunaient encore. Le saint dit : «Donnez-leur encore vingt pièces; peut-être se tairont-ils.» Ils les donnèrent, mais les gens criaient toujours. Le père leur dit alors : «Donnez-leur dix pièces des vingt qui restent.» Ils le firent, mais les gens criaient de plus belle. Le saint dit alors aux frères : «Si vous voulez avoir ma pauvre bénédiction, donnez-leur les dix dernières; peut-être le Christ nous éprouve-t-il.» Les frères murmurèrent un peu, parce qu'ils devaient, avec cet argent, acheter de l'huile pour le sanctuaire et pourvoir aussi à quelque nécessité, et ils ne voulaient pas le donner. Le saint leur dit : «La passion de l'avarice se montre dans la joie à recevoir et dans la tristesse à donner. Un tel homme ne peut être un dispensateur de biens». Saint Maxime dit : *Trois motifs font aimer l'argent : le penchant au plaisir, la vaine gloire, le manque de foi.* Le plus grave des trois, c'est le manque de foi. Le voluptueux aime l'argent pour le faire servir à ses jouissances, le vaniteux pour acquérir par lui de la gloire, l'homme de peu de foi pour le cacher et le garder par peur de la disette, de la vieillesse, de la maladie, de l'exil. Et il espère plus en son argent qu'en Dieu, créateur de l'univers, dont la Providence s'étend jusqu'au dernier et au plus infime des vivants». Celui qui a confiance possède le monde entier; celui qui n'a pas confiance n'a même pas une obole. «Il y a quatre espèces d'hommes qui mettent de l'argent de côté; les trois que je viens d'énumérer, et ceux qui administrent des biens. Seuls, ces derniers, bien entendu, le font légitimement; car leur but est d'être perpétuellement en mesure de subvenir aux besoins de chacun. Le dispensateur considère le besoin de chacun comme sien. Celui-là accomplit le précepte : Faites à autrui comme vous voulez qu'on vous fasse.»

2. «C'est pourquoi je vous recommande d'être dispensateurs, pour éviter ce qui vient d'être mentionné, je veux dire, la sensualité, la vaine gloire, le manque de foi. Ou ne savez-vous pas que Dieu a conduit ici nos souverains en vue de cette dispensation, afin que, prenant prétexte de nous ou plutôt à cause du précepte de Dieu, ils nous accordent, ainsi que leurs enfants et ceux de leur suite, leurs biens chacun selon son pouvoir ou, pour mieux dire, selon sa générosité ? Nous autres, en les voyant, ne quitterons-nous pas nos biens ou, pour m'exprimer plus exactement, les biens étrangers ? Nous n'avons rien apporté en ce monde, il est évident que nous ne pouvons rien emporter. Nus, nous sommes nés à cette vie, et nus, nous partirons pour l'au-delà. Comme je vous l'ai déjà dit, je vous le répète encore : Donnez même les dix dernières pièces, et Dieu vous accordera sa miséricorde au centuple. Celui qui sème chichement, moissonnera chichement et celui qui sème abondamment, moissonnera abondamment». Les frères exécutèrent l'ordre, mais les pauvres criaient encore. Importuné, le saint dit aux frères : «Amenez-moi quelques-uns d'entre eux.» Dès qu'ils furent entrés, il leur dit : «Croyez-moi, frères, les moines n'ont plus d'or, et même ils vous ont donné celui qu'ils avaient gagné par leur travail.» Ceux-ci le crurent, se prosternèrent et rapportèrent ces paroles aux autres, qui acquiescèrent à la volonté de Cyrille et partirent en remerciant le Dieu saint.

3. Après quelques jours, les frères eurent besoin de l'or et dirent au saint : «Père, où est le centuple ?» Et lui de leur répondre : «Pourquoi avez-vous parlé comme des insensés ? Moi, je crois que le Christ vous enverra de l'argent, si vraiment vous en avez besoin. Quelque temps après, Paléologue, le beau-frère de l'empereur très pieux, vint voir le saint et lui donna une bourse pleine d'or. Il aimait beaucoup le saint; il lui donna de la boue en échange de l'or véritable, je veux dire ses saintes prières, et partit. Le saint appela les frères et leur dit : Voyez, hommes de peu de foi; pourquoi hésitez-vous ? «Si vous ne croyez pas, nous dit l'évangile, quand je vous parle des choses qui sont sur la terre, comment croirez-vous si je viens à vous entretenir de celles qui sont dans le ciel ? Prenez, hommes terrestres, les biens de la terre, pour satisfaire vos nécessités, mais donnez le reste à nos frères dans le Christ, comme des serviteurs du Christ, afin que vous receviez miséricorde et que vous trouviez grâce dans le Christ Jésus notre Seigneur, à qui soit gloire dans les siècles.

CHAPITRE 49. CONSEILS À NICOLAS KATASKÉPÉDOS QUI VOULAIT CHANGER DE MONASTÈRE

1. Un jour, j'allai voir le saint. J'étais à ce moment, par suite de mes péchés, tourmenté par la pensée de changer de monastère, et à juste titre, à mon avis. Dès que je l'eus révélée au saint vieillard, il me dit : «Mon pauvre, n'agis pas ainsi; personne, à moins qu'il ne soit affranchi des passions, ne peut bien juger en ce qui le concerne. C'est pourquoi quelqu'un dit : *Tant que tu n'as pas maîtrisé tes passions, n'écoute pas ton cœur; tel est le fond de sa nature, telles sont les choses qu'il recherche.* De même que les ailes ont été données aux moineaux pour fuir les pièges, de même les pensées ont été données aux hommes pour éviter les péchés. Un pilote expérimenté évitera les tempêtes, et un esprit sage tous les maux. On ne peut trouver nulle part une vie exempte de souci. Si tu veux vivre sans souci, considère ce qui doit avoir lieu comme

étant déjà arrivé. N'aie aucun souci, non pas par impassibilité comme les animaux sans raison, ni par manque de raison comme les insensés, mais comme un homme vertueux qui a la raison comme consolation de ses soucis. Il faut choisir la route la plus unie et la vie la plus exempte de souci. Il faut mettre la tunique sur le corps, et sur le souci l'esprit. Le souci est comm' e un fardeau imposé; il faut le porter sans gémir.»

2. Je lui répondis : «Pardonne-moi, je ne puis venir à bout de ces pensées, car le besoin de me justifier m'obsède.» Le saint reprit : «Dans la justification, il n'y a pas, au dire des pères, de vantardise, mais la négation de la faute, comme nous le voyons pour Caïn, Adam et Ève. Après avoir péché, ils nièrent leur faute en voulant se justifier. De même toi aussi, si tu as commis quelque faute, comme tout homme, ne te justifie pas et ne sors pas de ta cellule; mais blâme-toi, confesse-toi à Dieu et aux hommes, et restes-y. Saint Maxime dit : *Au temps de la tentation, ne quitte pas ton monastère, mais supporte vaillamment les flots de pensées, surtout celles du souci et du découragement. Car, providentiellement éprouvé par ces afflictions, tu verras s'affermir ta confiance en Dieu. Mais si tu quittes la place, la preuve est faite de ton manque de valeur, de courage, de constance.* Persévère dans le lieu silencieux et paisible où tu es établi et résiste à la négligence. Ce n'est pas en changeant de lieu, mais par l'attention de l'esprit que tu dompteras tes passions. L'hésitation du cœur et la méfiance à l'égard du couvent qu'on habite sont toujours de nature à provoquer les chutes et les malheurs. Ceux qui sont enclins aux changements, manquent tout à fait de valeur. Personne n'est plus incapable de produire des fruits que l'inconstant. Toi, si tu te préoccupes, d'un cœur fervent, des commandements de Dieu, «tu comprendras quels gens te troublent et pour quels prétextes ils te tourmentent, eux qui te rendent négligent et te portent à choisir un lieu que tu n'aurais pas sujet d'accuser. Et de nouveau nous nous repentons et nous restons. Ils troublent l'esprit pour qu'il devienne distrait et oisif. Ceux qui reconnaissent la malice de ces gens restent à l'abri du trouble et remercient le Seigneur pour leur avoir donné de persévérer dans ce lieu. Car la constance, la longanimité et la charité remercient pour les peines et les épreuves. L'acédie, la négligence, l'amour du repos recherchent un lieu où ils soient honorés, et alors la vigilance sur les sens se relâche à cause de l'opinion du grand nombre, et nécessairement la servitude à l'égard des passions domine ces gens-là et ruine leur maîtrise de soi intérieure par suite du divertissement et de la satiété».

3. «Ceux qui changent de résidence à cause des afflictions qui leur viennent de la Providence, en quelque lieu qu'ils se rendent, sont éprouvés d'une façon plus rude par un juste jugement de Dieu, car Il les regarde comme s'étant opposés à lui. Ceux qui succombent à la même épreuve par négligence ou par la jalousie des démons, en quelque lieu qu'ils se rendent, trouvent tantôt que leurs pensées les ont précédés et tantôt qu'elles les suivent. Et leur dernier état devient pire que le premier. Ils souffrent de ces malheurs, parce qu'ils n'ont pas le mépris d'eux-mêmes qui engendre la constance selon Dieu. Nous sauvons nos vies par notre constance. Au sujet de ceux qui changent de résidence à cause des afflictions, il est écrit : *Où aller loin de ton esprit, où fuir loin de ta face ? Si je monte aux cieus, tu es là; si je descends au séjour des morts, te voilà ! Si je prends mes ailes dès l'aurore et que j'aille habiter aux confins de la mer, là encore ta main me conduira et ta droite me saisira;* et au sujet de ceux qui changent par négligence : Le méchant agit mal, lorsqu'il fait intervenir des prétextes pour se justifier – car le prétexte ne justifie pas l'homme – et qu'il déteste la voix de la sécurité, c'est-à-dire le conseil. Un auditeur qui aime la vérité retire des avantages des deux côtés; quand on lui rend témoignage, il devient plus empressé dans le bien, et il est moins porté à ce qui est contraire. Ainsi donc, accepte d'un cœur égal la lutte des bonnes et des mauvaises pensées. Et alors Dieu renversera les conditions qui provoquent cette inégalité. Prie, est-il dit, pour ne pas être exposé à la tentation; si elle vient; reçois-la comme tienne et non pas comme celle d'un autre. Car la constance est un nom qui désigne sueurs et grande endurance. Exerce ton corps aux peines et ton âme à supporter vaillamment les dangers. Car les peines volontaires font supporter plus facilement les peines involontaires. Personne n'a obtenu la louange par les plaisirs; aucun paresseux n'acquiert la gloire, tandis que les peines engendrent la vaillance. C'est à la mesure de ton humilité que Dieu te donne la constance dans les épreuves. Et selon ta constance, le poids de tes afflictions s'allégera et tu obtiendras la consolation. Et d'après ta consolation, ta charité envers Dieu augmentera et selon ta charité, ta joie dans le saint Esprit.»

4. Je dis alors : «Quant à mes péchés, j'ai péché surabondamment et je pêche nuit et jour. Il est également vrai que je suis inconstant. Mais maintenant, je ne vois en moi-même rien de tel. Je pense que c'est le maître du lieu qui pour quelque motif ne veut pas que nous soyons là.» Et le saint de dire : «A ce qu'il semble, tu as commis quelque faute à son égard.» Moi je repris : «Je ne me rappelle pas l'avoir offensé ni en paroles ni en œuvres. Si je l'ai offensé, ce n'est pas poussé

par le diable, mais c'est plutôt à cause de Dieu.» Et le saint de dire : «Est-ce que tu l'as blâmé en quelque chose ?» Et moi de répondre : «Non, qui suis-je en effet ? Mais parce que je ne puis briser ma volonté et faire la sienne. Il me semble que si je me soumetts à lui, je vais subir une tentation bien pire que celle du changement. Et des deux maux en présence, je choisis le moindre; ce que j'appelle précisément justification.» Le saint reprit : «Ne t'ai-je pas dit que l'homme méchant agit mal, lorsqu'il se mêle de se justifier ? Et tu me dis encore : *Je choisis le moindre.*» Je demandai alors : «Si je veux me soumettre, moi, l'insoumis, à qui me commandes-tu de me soumettre, à la personne ou à ceux qui l'entourent, à moi-même ou à ceux qui sont autour de moi, au diable ou à Dieu ? Et comment puis-je, étant faible, distinguer tant de volontés de telles personnes et me gouverner pour atteindre la volonté de Dieu ? Presque tous, en effet, nous avons parfois, en tant qu'hommes, une volonté influencée par le diable. Je crains donc qu'à cause du souci provoqué en moi par ce grand nombre de personnes et par le trouble qui en résulte pour ceux qui, comme moi, sont dans les ténèbres, je ne sois enténébré encore davantage, que je ne m'éloigne de la route droite, que je ne me tourne vers l'excès ou le défaut, qui sont des routes impraticables et des abîmes, et que je ne perde mon âme digne de pitié.»

5. *Que servira-t-il donc à un homme de gagner le monde entier, s'il vient à ruiner son âme ? Ou que donnera un homme en échange de son âme ?* Et le saint de répondre : «Tu ne reculeras devant rien à cause de l'amour du prochain, pourvu que l'amour de Dieu n'en soit pas lésé. Car une charité fervente, qui est la cause de tous les biens, devient la cause d'un nombre infini de maux pour ceux qui n'en usent pas d'une façon juste. Une guerre louable est préférable à la paix qui sépare de Dieu. Ne t'attache à personne, ne prends personne en affection contre la loi de Dieu. Il considère en effet comme indigne de lui-même celui qui lui préfère un autre. Mais je ne voudrais pas du tout te voir changer de couvent.» Et moi de répondre : «Moi non plus, je ne le voudrais pas; cependant je changerai sans nul doute par la permission de Dieu à cause de mes péchés et par le concours du diable.» Le saint reprit : «Si cela se produit, c'est que Satan a demandé à te tenter». Je lui répondis : «Mais toi, prie Dieu à cause de ma misère.» Et le saint d'ajouter : «J'ai prié, je prie et je ne cesserai de prier. Car tu sais que je suis lié par l'amour selon Dieu que j'ai pour toi. Mais, toi aussi, prie Dieu. Il a l'habitude de nous exaucer, non pas tant quand d'autres le prient pour nous, que quand c'est nous-mêmes qui le prions, même si nous débordons d'un nombre infini de fautes. Où dois-tu te rendre ?» Et moi de répondre : «En tel lieu.» Et le saint de reprendre : «Tu n'y seras pas en repos, le diable multipliera tes afflictions et tes gémissements. – *Dieu est fidèle; il ne nous laissera pas tenter au-delà de nos forces. Avec la tentation, il nous donnera le moyen d'en sortir et la force de la supporter.*»

6. Et Dieu m'est témoin que tant d'afflictions et d'inquiétudes m'enveloppèrent et que mes plaies furent à ce point infection et pourriture à cause de ma folie et que mes offenses me dominèrent tellement que je désespérais même de la vie; bien que Dieu, grâce aux prières du saint, ne m'ait pas laissé éprouver des tentations au-dessus de mes forces par des jugements que connaît sa bonté bienfaisante. C'est pourquoi, moi indigne, je remercie et je glorifie son saint nom, vénérable et majestueux.

CHAPITRE 50. CHATIMENT D'UN JEUNE SOLDAT QUI AVAIT MANQUÉ DE RESPECT AU SAINT

1. Il y avait dans la localité de Philéa un homme pieux appelé Mélimavras; il était connu du saint à cause de la vertu qu'il possédait. Voyageant pour quelque affaire, il s'arrêta dans une hôtellerie. La femme de l'hôtelier, ayant appris d'où il était originaire et qu'il était connu du saint, se mit à crier : «Gloire à Dieu !» Mélimavras en fut fort étonné et en demanda la raison. La femme lui répondit : «Rahab qui avait jadis caché les espions obtint de Dieu son salut; moi, misérable, si je ne fais pas connaître le miracle que j'ai observé dans ma maison, selon un juste jugement de Dieu, ma part de vérité sera loin de moi. Il y a quelques jours, un soldat, jeune de corps et d'esprit, s'arrêta dans cette maison; il ne cessait de se répandre en paroles injurieuses contre le père Cyrille le Philéote. Voici le motif qu'il en donnait : Comme j'étais allé le saluer, le saint ne voulut pas me voir, bien que je l'en eusse beaucoup prié et supplié instamment. Le soldat ne se soumettait pas à mon mari, qui, par moments, le conjurait de cesser d'injurier le saint homme; il se fâchait au contraire davantage et proférait de nouvelles injures. Dès que j'eus remarqué son impudence et sa désobéissance, mue je ne sais par quoi, je lui dis : Arrête, ô homme. Ce n'est pas le père Cyrille, mais le Dieu qu'il sert que tu injurieras. Tout ce pays témoigne qu'il est un vrai serviteur de Dieu. Peut-être Dieu ne te supportera-t-il pas et enverra-t-il un ange pour te frapper, car *le Seigneur renverse la maison des orgueilleux*, comme dit Salomon. Je parlai ainsi et, peu de temps après, il ressentit une vive douleur au ventre et se mit à crier. Une heure environ se passa, puis s'étant vidé de ses entrailles il mourut.» Entendant ces paroles, Mélimavras, l'homme en question et qui était sage, ne fit rien connaître au saint, mais me raconta le fait à moi, pauvre

serviteur du Christ. Je n'ai pas cru bon de le garder sous silence à cause de celui qui a dit : «Ce que vous avez entendu dire à l'oreille, publiez-le sur les toits.» Mais en voilà assez sur cela.

CHAPITRE 51. NOUVELLE VISITE DE L'EMPEREUR

1. Bien que le saint eût sa cité aux cieus, il tomba une fois malade, car il était homme et avait une nature terrestre sujette aux changements. Il avait alors environ quatre-vingt-dix ans. Quoique courbé par la vieillesse et épuisé par la maladie, il ne se relâchait pas dans son ascèse, qui était devenue pour lui, à cause de sa longue coutume et de sa manière d'être, une seconde nature. La manière d'être naît de l'habitude et la nature de la manière d'être. Changer et transformer la nature est vraiment difficile et très malaisé. Car il est impossible de faire cesser une habitude ancienne en peu de temps. Ce qui, en effet, est habituel ne saurait être négligé. Cet homme indomptable gisait, comme si c'était un autre qui souffrait ou bien comme un homme sans chair ou une statue d'airain; mais une statue doit la beauté à sa forme et un homme à son ascèse. Après avoir maîtrisé cette souveraine et être parvenu au sommet de l'affranchissement des passions qui est l'immobilité de l'âme en face du mal, et après avoir passé soixante ans environ en se nourrissant de pain, de légumes et d'eau, et encore avec beaucoup de parcimonie – comme il me l'a raconté par ces paroles : «Depuis que j'ai renoncé au monde, je n'ai jamais étanché ma soif et ma langue adhère à mon palais; avant de prendre une bouchée ou après l'avoir prise, je goûte du bout des lèvres un peu d'eau, une ou deux fois, afin de pouvoir l'avaler.» Il était comme en repos, ne désirant aucune nourriture, ni aucune boisson.

2. A cette nouvelle, le bienheureux empereur se rendit chez le saint avec toute sa famille. Après avoir reçu sa bénédiction, l'impératrice, le voyant très affaibli, lui donna de sa propre main la nourriture qu'elle portait. Elle lui présenta même une petite quantité de vin et il en but. Le saint était alors un peu sourd. L'empereur dit au moine qui était présent : «Demande-lui s'il m'est avantageux d'aller en Anatolie pour combattre les Turcs infidèles.» Dès que le moine eut répété ces paroles au saint, celui-ci se recueillit, puis dit : «Si tu acceptes mon conseil, dans les circonstances actuelles, n'y va pas. Quand Dieu le jugera bon, en un autre temps, tu iras, et lui-même fera ta route devant toi.» A ces paroles, l'empereur se leva, adora Dieu et dit : «Ainsi-soit-il, qu'il advienne pour moi selon ta parole.» Puis, ayant reçu, avec sa famille, sa sainte bénédiction, il partit. Voyant que la chapelle du couvent était délabrée, l'empereur ordonna de la démolir totalement et de la rebâtir. C'est ce qui eut lieu. Reconstituée, elle demeure, aux yeux de tous ceux qui s'y rendent, un témoin à la gloire de notre Seigneur Jésus Christ et en mémoire du règne béni d'Alexis. Le Seigneur réalisa cette sainte prédiction, lorsque le bienheureux et glorieux empereur soumit, Dieu aidant, Solymopolos dans sa dernière expédition en Anatolie.

3. Quand on rebâtissait cette église, le saint, très généreux, ordonna qu'on remît un mouton aux maçons. Au moment du repas, l'un d'eux, très jeune, sous l'influence du démon, se mit à murmurer et poussa du pied le mouton, parce qu'il n'était pas gras; les autres l'admonestèrent en lui disant : «Tu ne fais pas bien, frère, de montrer du mépris pour le don que le saint nous a offert.» Le maçon ingrat ne savait pas remercier ou plutôt ne le voulait pas. Soudain, sous l'influence du démon, son visage se tordit, se tourna vers son dos et il commença à écumer, à grincer des dents et à s'agiter convulsivement. A cette vue, ses compagnons, comprenant la cause, coururent chez le saint et lui racontèrent ce qui venait d'arriver. Il leur dit : «Mes seigneurs, Dieu souffre toutes les faiblesses de l'homme, mais il ne supporte pas sans le châtier celui qui murmure et se montre ingrat.» Après ces paroles, le saint remplit d'eau sa gargoulette et la leur donna en disant : «Retournez, versez l'eau sur sa tête ou même faites-la lui boire; au nom de Jésus Christ, il sera guéri.» Ils agirent ainsi, et le jeune maçon revint bientôt à son état normal; il alla se jeter aux pieds du saint et le remercia vivement. Celui-ci l'exhorta selon ses besoins et lui dit finalement : «Te voilà guéri; ne pêche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive pis encore.» Par la grâce de Dieu, le jeune homme se trouva guéri dès cette heure-là.

CHAPITRE 52. CONSEILS SUR LE JEÛNE

1. Un jeune moine, neveu du saint, habitait en ce couvent; et, comme d'habitude la ferveur des jeunes est grande, il voulut non seulement devenir son émule dans la nourriture et les vêtements, mais même le dépasser. Le saint l'instruisait fréquemment en lui disant : «Un enfant qui devait fréquenter l'école d'Antisthène s'informait de ce dont il aurait surtout besoin. Le maître lui répondit : *Un tout petit livre, et puis l'intelligence; une tablette, et puis l'intelligence; un stylet, et puis l'intelligence*, voulant lui montrer qu'en tout il faut surtout l'intelligence. Mon frère, en tout la mesure est excellente : rien de trop; avoir davantage n'est pas toujours le meilleur; le grand n'est pas le bien, le bien est grand; connais-toi toi-même; ce qui donne le plus de sagesse, c'est l'expérience. Du cœur des jeunes gens, il faut expulser la présomption et la fumée de l'orgueil,

tout comme il faut expulser l'air d'une outre où l'on veut verser quelque chose. Autrement, remplis d'orgueil et de présomption, ils n'acceptent rien. L'air gonfle les outres vides et l'orgueil les hommes insensés. L'orgueil, tel un berger, conduit le grand nombre là où il veut. Trois fois malheureux ceux qui sont orgueilleux. Ils ne connaissent pas la nature de l'homme. Frère, examine le but de chaque action avant de la commencer. La lumière des démons, ce sont les dernières des ténèbres. Le mal ne sait pas assurer le salut, tout, comme la vertu, de son côté, ne peut pas nuire au salut. Aussi ne te hâte pas de t'enrichir, de peur de devenir bientôt indigent. Comme le vent soulève en l'air les matières légères, de même l'orgueil, les hommes légers. Se croire ce qu'on n'est pas encore, ne permet pas d'avancer vers ce qu'on paraît être. Comme dit l'Écriture, *le présomptueux et le contempteur, homme arrogant, ne peut certainement aboutir à quelque chose.*» En effet, en flattant la passion de l'orgueil, on la rend plus provocante encore. Il est dangereux de se croire sage lorsqu'on ne l'est pas. Nous découvrons facilement le mal dans les autres; quand nous le faisons nous-mêmes, nous ne le voyons pas. C'est avec raison que Diogène a dit : *Certains hommes disent ce qu'il faut, mais n'obéissent pas à leurs paroles, comme les lyres qui n'ont pas le sentiment qu'elles jouent bien.* Le bien qui n'est pas bien fait, n'est pas un bien, car ce qui est fait à contre-temps est toujours regrettable.»

2. «L'homme qui veut monter sur un arbre ne monte pas d'un coup du sol au sommet – c'est le propre des oiseaux –, mais commençant à la racine, il monte peu à peu. De même, qui veut bâtir une maison, la construit peu à peu. Mais pourquoi tant dire ? La nature de notre corps est ainsi faite : nous sommes d'abord enfants, puis d'âge moyen et enfin hommes adultes. Je dis cela pour ta conduite, de telle sorte que tu ne désires pas poser ton pied au trentième barreau de l'Échelle; mais en commençant, avec l'aide de Dieu, par le premier, le deuxième et le troisième, monte peu à peu jusqu'au sommet. C'est ainsi que j'ai fait, moi aussi, le tout petit. Tout ce qui est excessif vient des démons. J'appelle excessif ce qui dépasse nos forces. Autre est la force de l'enfant, autre celle d'un homme à l'âge moyen, autre celle de l'adulte. Toi qui n'es pas encore arrivé à l'âge moyen, tu penses porter ton fardeau comme un adulte. Qu'arrive-t-il à un tel homme ? Ceux qui en sont instruits le savent. Frère, prends Dieu comme ami et tu n'auras nul besoin du secours humain, ni de livre non plus. Sinon, ne reste pas seul, afin qu'on ne te voie pas devenir la victime du loup qui ruine les âmes, ou te perdre après avoir enduré maladie sur maladie, ou encore tomber pour mériter, comme moi, la malédiction. Celui qui s'abandonne à un bon maître ne se mettra nullement en peine de tout cela, mais il vivra sans inquiétude et sera sauvé dans le Christ. Si un homme accomplit tout, sans acquérir l'obéissance et l'humilité, il incline vers ce qui est contraire à la nature.»

3. «Frère, si tu t'exerces dans la vie ascétique en jeûnant, ne te laisse pas aveugler par la fumée de l'orgueil. Si tu t'en vantes, mange plutôt de la viande. Sinon, tu ressembles à quelqu'un qui prie un peu et blasphème beaucoup.» Le jeune homme répondit : «Il est juste que je prenne la même nourriture que toi.» Et le saint de reprendre : «Voilà qui est exagéré. A ce qu'il semble, tu n'as pas fait attention aux exemples que je t'ai cités et qui sont suffisants pour un homme sage. Mais telle est l'habitude de ceux qui pèchent : même s'ils ne peuvent pas rester inaperçus, ils s'étudient à le faire, <pensant> qu'il vaut mieux choisir le mensonge qu'un mal véritable. C'est de l'insolence que de s'enfler beaucoup, alors qu'on ne l'emporte qu'en de petites choses.» Et le jeune moine de riposter : «Il me conviendrait de prolonger le jeûne toute la semaine. Ce n'est rien de manger une fois chaque jour. Toi aussi, dans ta jeunesse, après avoir beaucoup essayé, tu es finalement arrivé à ne manger qu'une seule fois par jour.» Le saint lui dit : «Frère, si quelqu'un veut observer la véritable humilité, qu'il ne s'estime pas lui-même en quelque chose. Telle est la véritable humilité. Même s'il n'y a pas d'autre motif, tu dois m'obéir à cause de l'expérience que tu dis que j'ai faite. La désobéissance produit de grandes chutes. Mais chacun s'imagine ce qu'il veut. Aussi l'Écriture dit-elle : *Malheur à celui qui bâtit sa maison en dehors de la justice. La richesse injustement amassée sera vomie.*»

4. «Frère, ne refuse pas d'apprendre, même si tu es très sensé. La Providence de Dieu est plus utile que notre sagesse. Ne pense pas que le bien que tu juges bon de faire est bien, mais ce qui est reçu comme tel par des hommes pieux. Pense que le bien est, non d'être vertueux, mais de l'être comme il faut. Le Seigneur dit : *Qui aime sa vie, à savoir celui qui accomplit ses désirs déplacés, la perdra.* Celui qui hait sa vie est celui qui ne lui obéit pas quand elle lui commande une chose nuisible. Celui qui veut la sauver est celui qui cherche son salut en fuyant les dangers quand il faut les affronter; il la perdra. De même donc que le Christ a appelé salut le sacrifice de la vie qu'on fait pour lui dans les dangers – *Celui-là, dit l'Évangile, la trouvera dans la vie éternelle* –, ainsi moi, en te voyant te donner tant de mal, je pense que tu agis au delà de tes forces, ou bien que tu es totalement privé de la grâce. L'ascèse qui est au delà de nos forces non seulement

énerve le corps, obscurcit l'esprit et trouble l'intelligence, mais elle reste sans salaire à cause de l'ignorance de celui qui s'y livre. Celui qui possède la grâce est docile; qui est docile, ne s'attache pas à lui-même et ne s'estime pas lui-même en quelque chose; qui ne s'attache pas à lui-même, possède l'humilité. Et *Dieu donne sa grâce aux humbles.*»

5. Et le frère de demander : «Qu'est-ce que l'humilité ?» – «L'humilité, au dire de l'abbé Barsanuphe, consiste à se mépriser en toute chose, à briser en tout sa volonté propre et à supporter sans trouble tout ce qui nous survient du dehors. Telle est la véritable humilité; elle ne laisse aucune place à la vaine gloire. Se mépriser consiste à ne pas s'égaliser soi-même à qui que ce soit et à ne pas dire à propos d'une œuvre bonne : Moi aussi j'ai fait cela. L'humble ne doit pas affecter de parler humblement – il lui suffit de dire : Pardonne-moi, ou prie pour moi – ni de rechercher de lui-même ce qui est vil. Ces deux manières d'agir produisent la vaine gloire et ne permettent pas de progresser. Mais recevoir un ordre sans répliquer, voilà ce qui nous fait progresser. Je te dis donc brièvement; si tu veux éviter ce qui a été mentionné, ne t'attache pas à ton avis, mais tiens-toi dans le juste milieu et mange une fois par jour, pour ne pas le faire n'importe quand. Les gloutons sont en horreur à Dieu et aux hommes. Si tu désires trouver la route, cherche-la où elle est, parce que peu nombreux sont ceux qui y marchent; crains d'être exclu de ces derniers et de te trouver avec le grand nombre; ne prétends pas être plus prudent qu'il ne faut, mais sois prudent pour être tempérant. Aristote, ayant vu un jeune homme arrogant, mais ignorant de tout, lui dit : *Jeune homme, puissé-je devenir ce que tu crois être toi-même ! mais que mes ennemis deviennent ce que tu es réellement.* Se connaître soi-même est pour les hommes la source de beaucoup de biens, se mentir à soi-même est la source de bien des maux. Ceux qui se connaissent eux-mêmes, savent ce qui leur convient, ce qu'ils peuvent faire ou non; en accomplissant ce qu'ils savent, ils obtiennent ce dont ils ont besoin et ils sont heureux; en s'abstenant de ce qu'ils ignorent, ils ne pèchent pas et évitent le malheur; ils peuvent éprouver les autres hommes, se procurer les biens pour leurs propres besoins et se garder du mal. Ceux qui ne se connaissent pas ne savent ni ce dont ils ont besoin, ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils emploient; ils échouent dans la pratique du bien et tombent dans le mal.»

6. Malgré ces conseils et bien d'autres encore, l'homme de Dieu ne parvint pas à convaincre le jeune moine qu'il devait renoncer à son propre jugement. Après un certain temps, il tomba dans la négligence, avec le concours de celui qui lui avait inspiré l'empressement à jeûner, abandonna non seulement le jeûne excessif, mais même le jeûne ordinaire et en arriva à se relâcher au point de manger à tout moment, de se rassasier et de regimber, comme l'Écriture dit de Jacob. C'est cela et ce qui s'ensuit qu'engendre en nous le fait de nous attacher à notre propre jugement et de nous surestimer plus qu'il ne convient. Le jeûne, par exemple, est un remède qui purifie des passions celui qui sait bien s'en servir; mais pour celui qui s'en vante avec orgueil et irritation, c'est un poison.

CHAPITRE 53. LITURGIE CÉLÉBRÉE PAR LE DIABLE DANS LA CELLULE DU SAINT

1. Puisque, selon Salomon, il y a un temps fixé pour tout, un temps pour la naissance et un temps pour la mort, et qu'il n'est pas possible de trouver en ce monde un commencement qui n'ait pas de fin, je vais parler de la mort de ce saint homme. Notre père Cyrille, avec l'aide de Dieu, commença à l'âge de trente ans sa vie ascétique. Il passa soixante ans soit chez lui, soit au couvent, en vivant dans la vie contemplative, sans être jamais malade pendant tant d'années; il n'eut mal ni aux yeux ni aux dents ni à aucune autre partie du corps. Les trois dernières années depuis ses quatre-vingt-treize ans, il eut parfois de petites indispositions; autrement il était en bonne santé, accablé seulement par la grande vieillesse et par son ascèse incessante. Pendant sa quatre-vingt-quatorzième année, il se levait rarement. C'est en cet état que le démon, le séducteur de nos âmes, le regarda et lui porta envie; il craignait que le saint ne terminât sa vie en une vieillesse heureuse, car il n'avait pu le séduire dans la force de la jeunesse. Que décida-t-il et que fit-il, le Mauvais ? Comme il avait combattu Job, homme juste et irréprochable, dans son corps et dans ses biens, afin, par eux, de souiller son âme bien qu'il n'y réussît pas, de même ici, voyant que le juste ne possédait rien de ce siècle en dehors de son corps, il s'élança contre lui; mais il fut déçu, lui qui essaie tout et qui est très méchant. Dieu qui a dit : «Je ne te délaisserai pas et ne t'abandonnerai pas», «ne permit pas qu'il fût tenté au delà de ses forces; avec la tentation, il lui donna aussi le moyen d'en sortir et la force de la supporter.»

2. Jean le sébaste, neveu du bienheureux empereur et beau-frère du protostrator, avait l'habitude d'aller saluer le saint vieillard et de mettre à profit sa conversation et ses saintes prières. Le diable le savait. Dès qu'il vit que le saint était paralysé par la vieillesse et la maladie, qu'il avait terminé son ascèse, s'était rendu illustre par l'affranchissement des passions, qu'il s'était familiarisé avec Dieu et avait réduit complètement à l'impuissance ses machinations les

plus rusées, il lui montra d'une manière sensible, dans le couvent et près de sa cellule, une tente dressée. A l'intérieur se trouvait un lit fait, recouvert de tapis rouges, où le sébaste était assis, entouré d'une foule. En le voyant en face de lui, le saint fut très étonné; il blâmait tantôt le sébaste qui avait agi ainsi contrairement à la coutume, et tantôt les frères qui ne l'en avaient pas empêché. Le soi-disant sébaste vint alors vers le vieillard et lui dit : *Salut*. Celui-ci le salua à son tour et l'invita à s'asseoir. Mais dès qu'il se fut approché, la raison du vieillard commença à se troubler. Plus le soi-disant sébaste multipliait ses paroles, plus le saint était troublé dans son esprit, jusqu'à ce qu'il devint comme hors de lui. Car le venin des paroles du diable peut produire non seulement cet effet, mais même de plus grands encore par la permission de Dieu. Alors le sébaste dit au saint : "Tu sais quelle confiance j'ai en toi." Et le saint de répondre : «Oui.» Le sébaste reprit : «C'est pour ce motif que je désire qu'une liturgie soit célébrée dans ta cellule et que j'y communie.» Le saint, ne sachant pas ce qu'il disait, répondit : «Voici la cellule, fais comme tu désires.»

3. Immédiatement, le sébaste maudit lui montre en imagination, à l'intérieur de sa cellule, un autel, une prothèse, des patènes, des calices et des voiles pour les vases sacrés. Puis de faux prêtres entrent avec leurs concélébrants, font la préparation et commencent leur liturgie exécrable. Le saint voit ensuite, avec les yeux de son corps, qu'en un clin d'œil le toit de sa cellule a été enlevé; elle est devenue spacieuse au point de contenir à l'intérieur le sébaste maudit et ses subordonnés. Le saint se tenait à l'extrémité de la cellule; faisant attention aux célébrants enrégés, il entendait les paroles prononcées par eux, sans pouvoir les comprendre. Ensuite ils lurent l'épître et l'évangile. Dans leurs réponses, il ne pouvait entendre que ces mots : *Amen, amen, ainsi soit-il, ainsi soit-il*. Quand le faux prêtre eut dit : *Approchez*, le sébaste maudit alla et communia à cette chose horrible. Tous ceux qui étaient avec lui firent de même. Le vieillard, tourmenté par de nombreuses pensées, se demandait s'il devait entrer et communier avec eux; pourtant, il ne le voulut pas et il se disait : «Si c'est la volonté de Dieu, le sébaste doit me le dire, sinon, qui suis-je, moi indigne ?» Mais Dieu, bon et miséricordieux, ne méprisa pas son humilité; il se souvint de lui dans son humiliation et le délivra de ses ennemis. Il ne permit pas qu'il communiât. S'il l'avait fait, il aurait sans doute perdu la raison. Cette exécrable action étant terminée, le sébaste sortit avec ses démons et entra dans la tente qui semblait dressée là.

4. Le saint, très fatigué par ce combat déraisonnable, s'assit dans un grand trouble et dans l'agitation de l'esprit. Comme il avait frappé, son disciple vint et le saint lui dit : «N'êtes-vous pas chrétiens ? N'allez-vous pas mourir ? N'avez-vous pas pitié de ma vieillesse ? Ne voyez-vous pas ma fatigue ? Puis-je être ainsi importuné par les gens du monde et avoir des liturgies à l'intérieur de ma cellule ?» Le disciple lui dit : «Pardonne-moi, père, je ne te comprends pas.» Celui-ci continua : «Si tu ne me crois pas, fie-toi à la réalité.» Le disciple reprit : «Quelle réalité?» Et le saint d'ajouter : «Ne vois-tu pas le sébaste avec sa suite et la tente ?» Puis il lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Le disciple protesta : «Je ne vois rien de tout ce que tu dis.» Le saint reprit : «Mais si tu ne vois pas ma cellule sans toiture, ne vois-tu pas le calice, la patène et les voiles qui sont encore à l'intérieur ?» Le disciple étonné frappa sur le toit de la cellule en demandant : «Ne le vois-tu pas?» Celui-ci répondit : «Si, mais il n'y était pas tantôt.» Le disciple reprit : «Le toit était là et s'y trouve encore.» Le saint demanda : «Qu'as-tu à dire à propos du calice ?» et il le lui montrait de la main. Le disciple l'éleva et lui dit : «N'est-ce pas ta gargoulette ?» – «Si, répondit-il, mais jusqu'à maintenant la cellule était sans toiture.» Le disciple commença alors à se frapper le visage en disant : «Malheur à moi, tu as perdu la raison.» – «C'est toi qui l'as perdue, reprit le saint; moi, j'ai encore mes esprits.» – «Des esprits en mauvais état,» rétorqua son disciple.

5. Ils parlèrent ainsi tout le jour; le saint tantôt retrouvait sa raison, et tantôt la perdait. Les frères avaient grande confiance en un moine et dirent au saint : «Veux-tu que nous invitations ce moine ?» – «Oui,» leur répondit-il. Ce moine vint, fit une prosternation et dit au saint : «Comment se porte ta sainteté ?» Celui-ci répondit : «Mal, d'après mes confrères.» Puis il lui raconta tout ce que lui était arrivé. Le moine reprit : «Tu n'as pas communié de leur calice ? Gloire au Dieu saint !» Et le saint de répondre : «Je voulais communier, parce que depuis plusieurs jours je n'ai pas pris part aux mystères divins et je le désirais. Mais j'ai attendu, en pensant que, si c'était la volonté de Dieu, le sébaste devait me le dire; autrement, non. Et comme il ne m'a rien dit, je n'ai pas communié.» Le moine reprit : «En vérité, père, je te dis que, si tu avais communié, tu aurais perdu complètement la raison.» Le saint demanda : «Est-ce certain que ce que j'ai vu était une illusion ? Je ne puis le croire.» Le moine répondit : «Puisque tu peux croire avec l'aide de Dieu, ne dis pas non. Sinon, je t'amènerai ici en chair et en os le vrai sébaste Jean, et lui-même te confirmera mes dires sur le faux sébaste qui a été empêché de te nuire. Pourquoi donc n'essayes-tu pas de te souvenir de tous ceux qui, dans la sainte Écriture, ont été induits en erreur, celui-ci d'une manière, celui-là d'une autre ?» «Oui, reprit le saint; et que dois-je faire ?» Et le moine de reprendre : «Tu ne

peux croire, avec l'aide de Dieu, que sur notre propre témoignage. Voici que nous sommes nombreux et que nous savons exactement que le sébaste n'est pas venu ici, que rien d'autre non plus de ce que tu t'es imaginé ne s'est passé. L'ennemi ne pouvait tromper les yeux de ton âme, comme il ferait pour des gens comme moi, et il t'a trompé par les yeux de ton corps, ce qui est un signe de sa faiblesse. Comme ceux qui ont des rêves, qui s'enivrent de vin ou ont la fièvre, se représentent des images sous l'influence des démons, de même toi, sous leur influence, tu t'es imaginé tout cela à cause du grand âge et de l'épuisement de ton corps. Toi, par la grâce du Christ, tu n'es pas dominé par la fièvre ni par l'ivresse ou par le sommeil pour avoir ces visions. Puisqu'il n'y a rien en toi de ce qui vient d'être cité, crois-nous. Le Seigneur dit en effet : *Qui vous reçoit me reçoit et qui vous écoute, m'écoute*. Aussi je t'en prie, reçois-nous et écoute-nous, nous qui, avec l'aide de Dieu, te disons la vérité; tu accueilleras ainsi Dieu et tu seras docile au Christ, comme tu l'es déjà. Même un bon pilote fait parfois naufrage et un homme zélé éprouve une fois ou l'autre des échecs. Il arrive rarement qu'un voyageur, en marchant, ne heurte pas du pied, ou qu'en faisant une chose sans être du métier, on ne commette pas quelque faute. Tu sais que la force de ceux qui veulent acquérir des vertus consiste à ne pas perdre courage s'ils tombent, mais à essayer encore.»

6. Après avoir entendu ces considérations et bien d'autres encore tout le long du jour, le saint commença à reprendre conscience de lui-même. Il disait en se lamentant : «C'est la même chose de soigner un mort et d'exhorter un vieillard. Un vieillard insensé, tel un vieux manteau, n'est bon à rien. Malheur à moi ! malheur à moi ! Si le Seigneur ne m'avait pas assisté, pour un peu mon âme habitait dans les enfers. Malheur à moi ! malheur à moi ! Comme il s'en est fallu de peu que moi, couvert de ténèbres, je ne sois séparé du Christ ! Malheur à moi ! Qu'allais-je perdre, qu'aurais-je gagné et quel dommage aurais-je subi ? Ô mon Christ ! Ô mon Christ ! Ne m'abandonne pas. Toi, tu sais que je ne me préoccupe pas de l'enfer ni ne m'en soucie, mais je m'inquiète plutôt d'être séparé de toi, Christ très doux, et de ne plus pouvoir, en ce monde, adorer ta Croix vénérée et ta sainte icône. Et puis, ne pas recevoir ton corps et ton sang divins est pour moi pire que toute mort et tout châtiment éternel. De même, ne pas pouvoir prononcer ton nom très saint avec mes lèvres impures aurait été pour moi plus amer que n'importe quel poison. J'aurais souffert, comme je le méritais, tout cela en cette vie, aveuglé que j'étais, si, abandonné par toi, j'avais reçu la communion horrible des démons. Dans la vie future, n'aurais-je pas été condamné avec eux au feu des ténèbres qui ne s'éteint pas et là n'aurais-je pas été séparé de toi, mon Christ ? Pardonne-moi en me rassurant, afin que je sois soulagé avant de m'en aller d'ici, privé de toute certitude. Le bien espéré qui tourne en son contraire comporte une douleur inconsolable. Prends pitié de ma vieillesse, aie compassion de ma souffrance, laisse-toi fléchir par moi, l'homme trompé, et éloigne de moi leurs machinations aux cent formes, parce que tu es Dieu, le Dieu de ceux qui se repentent; montre en moi toute ta bonté, car bien que je sois indigne, tu me sauveras dans ta grande miséricorde. Et je te louerai pour toujours pendant le petit nombre de jours qui me restent à vivre.»

7. Ayant ainsi loué Dieu dans les larmes, il se leva, fit une prosternation aux frères et leur dit : «Pardonnez-moi; même dans une vieillesse aussi avancée, j'ai été trompé.» – Nous, les frères, après avoir versé d'abondantes larmes et nous être lamentés, nous l'invitâmes à participer, le lendemain, aux mystères divins, immortels et vivifiants. Depuis quelque temps, en effet, il n'avait pas communié. Et je lui expliquai : On appelle communion la participation, avec foi, aux divins mystères, parce qu'elle nous accorde l'union au Christ et qu'elle nous rend participants de son royaume. Un certain Daniel, empoisonneur juif, au moment où il devait être brûlé vif, s'écria : *Ô violence ! Voici qu'un ange de Dieu me tourmente pour que je dise aux chrétiens ce que je ne voulais pas leur révéler. Par cette heure-ci de mon supplice, jamais mes breuvages magiques n'eurent quelque effet sur un chrétien communiant chaque jour*. Ce qu'ayant entendu, le saint pria Dieu en ces termes : «Je te remercie, Seigneur, parce que *tu as dressé devant moi une table en face de mes ennemis; tu as répandu l'huile sur ma tête; ma coupe enivrante, comme elle est généreuse !*» Ayant ainsi prié, il prit part aux mystères sacrés et son visage devint comme du feu. Peu après il sourit et, la joie dans l'âme, ajouta : «*Le soir, viennent les pleurs et le matin, l'allégresse*. Vraiment, le Seigneur humilie et relève et affermit ceux qui ont été brisés. Malheur à moi ! malheur à moi ! Quelle participation ai-je avec Dieu, tant que je communie avec ses ennemis ? Je communie donc pour ma condamnation et ma réprobation. Nous disons la parole suivante : *ce qui est saint aux saints*, c'est-à-dire les choses saintes sont données non aux profanes, mais aux saints. Si je suis saint, quels sont ceux qui opèrent en moi ? Bienheureux celui qui s'approche avec crainte et frayeur des mystères immaculés et qui sait qu'il a reçu en lui une vie indestructible. Une fête pour le moine, c'est l'observance des commandements du Christ; sa consolation, c'est

de ne pas accomplir le mal; une joie pour le moine, c'est d'aller demeurer auprès du Seigneur, et sa fierté, c'est la crainte du Seigneur.»

8. «Je suis vraiment étonné, continu a-t-il, des machinations des démons. Comment peuvent-ils, avec la permission de Dieu, montrer aux hommes une chose pour une autre et leur donner une assurance en imagination ? A ce que je vois, si Dieu ne protégeait pas les hommes d'une manière constante, ils nous précipiteraient peut-être dans la mer à cause de leur rage contre nous, comme autrefois le troupeau de pourceaux par la permission de notre Seigneur Jésus Christ.» Je repris alors : «Saint Jean Climaque dit : *Comme un roi non seulement ne commande pas de licencier de l'armée le soldat qui a reçu à la guerre des coups douloureux au visage, mais il le récompense encore davantage, de même notre Roi céleste couronne le moine qui supporte les nombreuses attaques des démons sans leur céder.* Et Chrysostome : *N'être pas blessé est le fait de ceux qui ne combattent pas; mais ceux qui s'avancent pleins d'ardeur contre l'ennemi reçoivent parfois des blessures. Personne ne pourrait adresser des reproches au soldat qu'il voit revenir de la guerre avec une blessure. Le déshonneur, c'est de jeter ses armes et de se rendre à l'ennemi. Tant que quelqu'un continue le combat, même s'il est frappé, même si pour un moment il recule, personne n'est assez ingrat ni inexpérimenté dans l'art de la guerre pour le lui reprocher. Si quelqu'un ne veut pas se faire tort à lui-même, aucun autre ne pourra jamais lui en faire.*» Le saint ajouta : «Il en est ainsi.» Mais l'Ecclésiaste dit avec raison : «Un seul pécheur peut détruire beaucoup de bien.» Une seule pensée sauve ou perd l'homme.

9. Quelque temps après, ce sébaste maudit vint de nouveau le saluer. Le saint le reconnut et s'élança pour le souffleter. Mais le démon se rendit invisible et la main du saint frappa le mur. Puis il nous dit : «Le maudit est de nouveau venu, il est venu et, comme je m'élançai pour le souffleter, voici ce qui m'est arrivé. Et il nous montrait sa main devenue noire.» Il disait encore : «S'il était possible d'apprendre ce qu'on doit souffrir et puis de ne pas souffrir, ce serait bien de l'apprendre; mais s'il faut souffrir ce qu'on doit apprendre, pourquoi l'apprendre ? Il faut souffrir. Ne demande pas que les événements arrivent comme tu veux, mais désire qu'arrive ce qui doit arriver.» Débarrassé complètement, grâce à Dieu, de cette épreuve, le saint recouvra pour un temps la santé du corps. Étant retombé malade, il disait : «L'hiver exige un toit et la vieillesse l'absence d'affliction. La vieillesse, la pauvreté et la maladie, voilà trois maux difficiles à guérir. Le vieillard a été jeune, mais on ne peut connaître si le jeune atteindra la vieillesse. Le bien présent est meilleur qu'un bien futur, mais incertain.» Quelqu'un lui ayant demandé : «Que penses-tu de la vieillesse ?» Il répondit : «C'est l'hiver de la vie.» Solon appelait la vieillesse le port des maux, car ils s'y réfugient tous.»

CHAPITRE 54. SOLLICITUDE DE NICOLAS KATASKÉPÉDOS ENVERS LE SAINT TOMBÉ MALADE

1. J'allai de nouveau voir le saint. Comme je le trouvai malade, étendu sur une couche dure, je lui proposai de mettre un peu d'herbe sur sa natte, afin qu'il en éprouvât un peu de soulagement, à cause de la dureté excessive de la natte. Dès qu'il eut fait un signe d'assentiment, j'étendis de l'herbe sur la natte et la recouvris d'une tunique de crins. Il s'étendit dessus et dit en gémissant : «Ô Cyrille, où en es-tu arrivé ? A une couche molle et à des assaisonnements recherchés dans la nourriture.» Il nommait assaisonnements recherchés les feuilles de blette cuites. A ces paroles son disciple se mit à verser des larmes; le saint en le voyant lui dit : «On distingue, au dire des pères, vertus du corps et vertus de l'âme. Du corps : jeûne, veilles, coucher sur la dure, service des autres, travail manuel pour n'être à charge à personne ou pour faire l'aumône, etc. Vertus de l'âme : charité, longanimité, humilité, douceur, tempérance, prière, etc. Si un obstacle, l'état de notre corps, la fatigue ou autre chose nous rend une fois ou l'autre incapables de pratiquer les premières, le Seigneur, qui voit les causes, nous en tient quittes. Mais si nous ne pratiquons pas celles de l'âme, nous sommes sans excuse, car elles ne connaissent aucun obstacle. Un cœur rempli de tristesse à cause de la maladie et de l'incapacité où elle le met d'accomplir extérieurement son devoir supplée ainsi à l'exécution matérielle de toutes ses obligations. Toi donc, si tu n'as pas reçu le don de la maîtrise de soi, sache qu'en raison de ta prière et de ton espérance, le Seigneur t'exaucera, si tu pries. Ainsi, puisque tu connais les jugements du Seigneur, ne perds pas courage à cause de ton impuissance dans l'ascèse, mais travaille plutôt à te débarrasser de l'ennemi par la prière et la constance pleine de reconnaissance. Si les pensées qui viennent de votre faiblesse et de votre misère vous chassent de la ville du jeûne, fuyez dans une autre, c'est-à-dire recourez à la prière et à l'action de grâces. Ne pleure pas sur moi. Ce qu'on amasse dans la jeunesse nourrit et console ceux qui se sont affaiblis dans la vieillesse. Car une âme qui a été une fois subjuguée par l'amour du Créateur et

qui est habituée à se complaire dans la beauté qui vient de lui, ne perdra pas sa joie et sa gaieté à cause des changements divers amenés par les maladies du corps, et ce qui paraît un sujet de tristesse aux autres produira en elle un accroissement de joie. Mais en voilà assez sur cette question.»

2. Dans sa quatre-vingt-quinzième année, il dut se faire un peu soigner à cause de son grand âge et de ses infirmités. Une nuit sans lune, il sortit pour uriner; l'endroit était distant de sa cellule à peu près d'un jet de pierre. En revenant il se dirigeait avec son bâton; à droite du chemin, il trouva de gros chardons; en les longeant il perdit sa cellule. Bien qu'il se donnât beaucoup de peine, il ne put la retrouver. En continuant de longer les chardons, il monta finalement jusqu'au sommet de la vigne et, rencontrant la palissade, il en fut étonné. Épuisé et ne sachant que faire, il s'en approcha et resta là jusqu'à ce que retentit la simandre du couvent. Son disciple se rendit, par la volonté de Dieu, dans la cellule du saint; ne le trouvant pas, il appela les frères. Ceux-ci prirent des lumières et enfin le trouvèrent debout, devant la clôture, appuyé sur son bâton et ne pouvant plus du tout parler. A cause de la grande fraîcheur, il avait pris froid, car, bien que vieux et malade, il ne portait qu'une tunique. Ils le soulevèrent, le placèrent sur sa couche et le couvrirent; c'est avec peine qu'il revint à lui après trois jours et trois nuits. Dès qu'il eut pris un peu de nourriture, il nous raconta comment, sous l'influence des démons et de leur grande malveillance, cette épreuve lui était survenue. Il disait : «Malheureux que je suis, parce que mon exil s'est prolongé. Mes ennemis m'ont souvent opprimé dès ma jeunesse, mais ils n'ont pas prévalu contre moi. Ils m'ont trouvé maintenant, les misérables, dans la faiblesse de mon corps et ils essaient de me tuer. Par sa présence, la maladie affaiblit terriblement l'âme, mais Dieu est puissant, et il les éloignera de ceux qui le craignent et qui accomplissent sa volonté.»

3. A partir de ce moment, il s'alita. Après les maladies qui surviennent les unes après les autres, la mort elle-même ne tarde pas à se présenter. Nous dûmes le supplier longtemps pour qu'il acceptât de prendre du poisson et du vin. Depuis sa quatre-vingt-onzième année, il avait commencé à manger, les jours de fêtes de notre Seigneur, de la nourriture cuite, sans huile. Arrivé à sa quatre-vingt-douzième, il prit également de l'huile. Il était étendu sur sa couche, un jour que j'étais allé lui rendre visite, et je remarquai que les saints poils de son menton étaient tombés complètement par suite de son grand épuisement et de la maigreur de son corps. Je lui dis : «Tes poils sont tombés?» – «Oui, reprit-il, mais à cause de la faim. Celui qui me sert ne veut pas, par influence diabolique, que je mange à ma faim. C'est pour cela, comme tu vois, que je décline à cause de la faim, et personne n'a de pitié pour moi.» Et moi de demander : «Quelle en est la raison ?» Le saint me répondit : «Mon seigneur, mon disciple éprouve de la répugnance à me soigner.» Je repris : «Et toi, que penses-tu en souffrant de cette façon ?» Il me répondit : «Je le lui ai fait remarquer une fois, deux fois, mais quand j'ai vu qu'il ne se laissait pas fléchir, j'ai compris que Dieu endurecît son cœur, et je reste dans cet état en remerciant le Christ. Celui qui, pour Dieu et pour garder en paix ses pensées, peut supporter une parole dure d'un homme désagréable et insensé, celui-là sera appelé fils de la paix; celui-là peut acquérir la paix de l'âme, du corps et de l'esprit.» Je lui demandai de nouveau : «Ne ressens-tu pas quelque animosité contre lui ?» Il me répondit : «Oui, tant que je le lui reprochais; mais depuis que j'ai compris que je souffre ces procédés à cause de mes péchés et que le Christ ne veut pas que je sois soulagé, je n'éprouve plus aucune animosité contre lui.» A ces paroles, je lui dis : «Veux-tu que je te fasse cuire quelque chose et que je te l'apporte ?» «Oui, répondit-il, mais que mon disciple ne le voie pas.» Celui qui le servait était prêtre et s'était rendu au saint autel pour célébrer la liturgie. Une âme bonne rend service au prochain; lui montre-t-on de l'ingratitude, elle fait preuve de longanimité; la fait-on, souffrir, elle endure tout.»

4. J'allai donc lui préparer une bouillie de farine avec du poisson. Dès que je l'eus apportée, il la prit, la mangea et but du vin. Celui qui le servait, arrivant à son tour, lui apporta, lui aussi, de la bouillie et du poisson. Le saint les mangea également. Puis je dis à son disciple : «Comment le vieillard peut-il vivre avec la nourriture que tu viens de lui donner ?» Le disciple répondit : «Aujourd'hui c'est bien; puissé-je l'avoir ainsi nourri hier et les jours précédents !» – «Pourquoi ?» lui dis-je. Il reprit : «Si je lui donne à manger tout ce qu'il veut, cela lui fait mal.» – «Que Dieu, repris-je, te pardonne, parce que tu as tué le vieillard. Lui-même vient de me le raconter, et les poils de son menton sont tombés à cause de la faim.» Je lui dis que j'avais préparé une bouillie en telle quantité et qu'il l'avait mangée; et j'ajoutai : «Dieu ne te pardonnera pas, si tu ne laisses pas le vieillard manger autant qu'il veut et quand il le veut. Qui afflige quelqu'un et simule la charité, est semblable à un malade qui feint d'être en bonne santé. Si le médecin reçoit des honoraires parce qu'il prend soin d'un malade, combien plus sera récompensé celui qui compatit à son prochain selon son pouvoir. S'il en est ainsi pour le prochain, à plus forte raison pour son père spirituel. Si quelqu'un ne montre pas de la compassion

en tout, il arrive que dans ce à quoi il compatit, il accomplit sa volonté propre. Quand le Seigneur questionna le scribe au sujet de celui qui était tombé aux mains des voleurs et lui demanda quel était le prochain, le scribe répondit : *Celui qui a pratiqué la miséricorde envers lui*. Dieu dit encore : *Je veux la miséricorde et non le sacrifice*. Si donc tu admets, une fois pour toutes, que la miséricorde vaut mieux que le sacrifice, incline ton cœur vers la miséricorde et ne supporte pas avec répugnance la mauvaise odeur des malades, puisque toi aussi tu as un corps.»

5. *Qui n'écoute pas le malade, est-il dit, ne verra pas la lumière, et qui détourne son visage de celui qui est dans l'affliction, que sa lumière s'assombrisse !* Que les fils de celui qui méprise la voix de l'homme souffrant cherchent à tâtons sa maison dans l'aveuglement ! Celui qui ferme l'oreille au cri du pauvre, criera lui-même sans qu'on lui réponde. N'hésite pas à visiter les malades, car par de tels actes, tu seras affermi dans la charité. Sirach dit aussi : *Mon fils, soutiens ton père dans sa vieillesse, et ne le contriste pas durant sa vie*. Son esprit viendrait-il à s'affaiblir, sois indulgent et ne le méprise pas dans la plénitude de tes forces. Car le bien fait à un père ne sera pas mis en oubli, et, loin de pécher, tu verras ta maison s'accroître. Au jour de l'affliction, le Seigneur se souviendra de toi. Comme la glace fond au beau temps, ainsi se dissiperont tes péchés. Il ressemble au blasphémateur celui qui a délaissé son père; il est maudit du Seigneur celui qui l'irrite. Les saints appellent fils ceux qui, transformés par leurs discours, passent du vice à la vertu. On pourrait dire que fils signifie tel; car, tel est le père quant à la vertu, tel est le fils. On appelle vertu l'acte qui est conforme à la vérité. Je ne me permettrai pas de juger quelqu'un. Quand on a dans ses narines une mauvaise odeur qui vient de soi, on ne peut juger de celle des autres, même si on est sur des chairs entièrement putréfiées. Mais à ce qu'il me semble, ta conduite ne plaira pas à Dieu.»

6. «Car toi, si tu es un disciple, tu dois aussi être un imitateur; si tu es fils, montre-moi le respect que tu as pour ton père. La Bouche d'Or rend le même témoignage que moi par ces paroles : *Ne te glorifie pas d'avoir un père saint, car cela deviendra pour toi une plus grande cause de condamnation, si, ayant chez toi l'exemple de la noblesse, tu te montres indigne de la vertu de tes ancêtres*. Les louanges que nous adressons aux ancêtres sont nôtres aussi, si nous participons à leurs mérites; dans le cas contraire, elles ne nous servent de rien et nous valent une condamnation plus grande. L'Apôtre dit : *Une terre qui a bu la pluie qui tombe souvent sur elle et qui produit des plantes utiles à ceux-là mêmes pour qui elle est cultivée, reçoit de Dieu une bénédiction. Mais celle qui porte des épines et des ronces est réprouvée et bien proche d'être maudite; elle finira par être brûlée*. David dit aussi : *Ils m'ont rendu le mal pour le bien et la haine pour l'amour*. Ne crains-tu pas la suite du psaume : *Mets-le au pouvoir d'un pécheur, et que l'accusateur se tienne à sa droite ?*» A ces paroles le disciple, pénétré de remords, fit une prosternation et demanda pardon. Depuis lors, il accorda au saint vieillard largement ce dont il avait besoin.

CHAPITRE 55. MORT DU SAINT ET FAITS MERVEILLEUX SURVENUS APRÈS SA MORT

1. Pendant sa quatre-vingt-seizième année, le saint pouvait encore se déplacer un peu l'été. Mais à partir de l'automne, il resta constamment couché au point d'être à charge aux autres. Il n'avait aucune maladie, à part la faiblesse inhérente à son âge. Le mot *giras*; (vieillesse) provient de *gis aran* (aimer la terre). Il disait : «Moi, après avoir vécu sous la violence une vie invivable, je m'en vais vers une vie qui ne finira pas. Ô violence ! Involontairement je suis venu, involontairement je partirai; et je trouverai mon dû, ayant vécu des deux manières.» Vers la fin de sa vie, il urinait sur lui sans s'en rendre compte et ne pouvait plus se tourner ni d'un côté ni de l'autre. Sa voix s'affaiblit tout à fait. Celui qui le servait, je ne sais comment dire, ignorait le fait. J'allai donc de nouveau, moi indigne, pour saluer le saint, mais il ne pouvait me parler. M'étant approché de lui, je sentis une odeur insupportable; l'ayant perçue, je remplis une auge d'eau tiède; puis, l'ayant déshabillé, je l'y plaçai. On pouvait voir un spectacle affreux. Les parties charnues du siège ainsi que les cuisses étaient rongées complètement sous l'effet de la position couchée et de l'urine; elles étaient aussi remplies de vers. Il gisait dans l'eau tiède en remuant seulement ses saintes mains et en gémissant légèrement. Je renouvelai l'eau deux ou trois fois et changeai ses vêtements et sa couche; ensuite il vécut encore plusieurs jours sans manger. Puis il remit entre les mains de Dieu son âme vraiment bienheureuse. «Qui est en vie, n'est pas encore bienheureux, à cause de l'incertitude de l'issue; mais celui qui a accompli son devoir et a terminé sa vie par une fin irréprochable, celui-là peut sûrement être appelé bienheureux.» Notre saint père Cyrille mourut le deux décembre de l'année six mille six cent dix-neuf depuis la création du monde.

2. Tandis qu'il vivait encore, le saint m'avait ordonné de ne pas l'enterrer dans le sanctuaire (il s'en jugeait indigne), mais dans le tombeau de son frère. Il avait encore ajouté : «Après avoir rendu la terre à la terre et placé seulement des pierres autour de ma tête, recouvre-moi de terre.» C'est ce que je fis avec l'aide de Dieu. Quelques-uns parmi les plus insensés le considéraient comme un homme ordinaire à cause des tentations qu'il avait subies durant sa vie de la part des démons; ils avaient oublié ces paroles inspirées : *Supprime les tentations, et personne ne sera sauvé. Le Seigneur châtie celui qu'il aime, comme un père châtie tous les fils qu'il chérit. Si vous échappez à la correction, c'est que vous êtes des bâtards et non des fils; Nombreux sont les malheurs des justes.* Quelques-uns même riaient de lui; mais les plus sages leur répondaient : «Pourquoi les démons ne nous combattent-ils pas comme le saint vieillard ? N'est-ce point, manifestement, parce que nous accomplissons leurs volontés et que nous leur sommes liés ? Lui, faisait le contraire et c'est pour ce motif qu'ils le persécutaient. Celui qui donne des coups en reçoit. Quant à lui, il n'a rien reçu d'eux, par la grâce du Christ, si ce n'est de devenir son ami, fils et héritier du royaume des cieux. Si le juste ne se sauve qu'avec peine, nous autres, pécheurs, où paraîtrons-nous ?» C'est ce que disaient les plus sages d'entre eux.

3. Il y avait une vieille femme pieuse et craignant Dieu dont la confiance dans le saint était grande. Elle disait avec conviction à quelques-uns de ceux qui souffraient d'incrédulité : «Je suis indigne du ciel et de la terre, mais j'ai vu réellement, et non en songe, deux hommes portant des vêtements brillants; je ne pouvais voir leur visage; ils tenaient le père Cyrille à droite et à gauche et chantaient le psaume : *Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés.* La douceur de leur voix était indicible. Quand ils arrivèrent à la hauteur du ciel, comme je les regardais encore, voici que je vis le ciel s'ouvrir; et le saint, avec ceux qui l'accompagnaient, fut couvert d'une lumière indicible. Son vêtement était blanc comme la neige. Moi, misérable, ne pouvant supporter cette lumière, j'en fus troublée et je revins à moi-même. Si auparavant je le considérais comme un saint, ce qu'il était d'ailleurs, je l'estime beaucoup plus maintenant depuis que, grâce à Dieu, sa gloire s'est manifestée à moi. Bien que je sois une pécheresse, je suis persuadée que celui qui demandera avec foi ses saintes prières, sera délivré par le Seigneur de tout danger.»

«Malgré mon indignité, j'affirme encore qu'il va faire des miracles. Dieu n'est pas injuste au point d'oublier ses travaux. Il sait honorer ceux qui le glorifient. Alors qu'il vivait encore, le saint avait par sa seule prière rendu la santé à Klapas, homme âgé atteint d'une ptôse, maladie incurable chez les humains; je l'ai vu de mes yeux et je l'ai entendu raconter la guérison dont, grâce à Dieu, il avait bénéficié par les pieuses prières du père. Mais pourquoi parler de Klapas ? Le saint a délivré de leurs maladies et de leurs afflictions beaucoup d'autres personnes, il le fera dans une plus grande mesure maintenant qu'il a quitté la terre et que, le visage à découvert, il contemple la gloire du Seigneur. Telles sont les paroles prononcées par cette honorable vieille femme.»

4. Onze ans après le départ du saint vers le Christ, je me souvins de ces paroles. J'avais une très grande confiance dans le saint, quoique indigne, et désirant vivement voir quelque chose de lui, j'osai ouvrir son tombeau. Grâce à Dieu, je trouvai sa sainte tête pleine d'un parfum céleste; je la pris et je la mis dans un coffre que je plaçai dans le sanctuaire du couvent à la vue de tous, afin que ceux qui la baisent avec foi trouvent la santé de l'âme et du corps pour la gloire de notre Seigneur Jésus Christ.

CHAPITRE 56. MIRACLES DIVERS ACCOMPLIS PAR LE SAINT

1. Cyriaque, mentionné plus haut et surnommé Mélimavras, qui rendait de grands services au saint de son vivant et qui était aimé de lui à cause de sa vertu, de sa charité et de la grande confiance qu'il avait en lui, ayant appris la nouvelle au sujet de la sainte tête, vint en hâte au couvent; quand il l'aperçut exposée, il l'embrassa dans sa grande foi, la prit dans ses bras et essaya, si la chose eût été possible, de la cacher en son cœur. Il disait, plein de joie et de bonheur : «Je n'espérais pas voir, moi indigne, la sainte tête de mon bon père dont je ne puis compter les bienfaits à mon égard. Non seulement durant sa vie, mais même après sa mort, il a fait la même chose et il continue à le faire.» Puis il me dit : «Père, as-tu entendu parler du grand bienfait, ou plutôt du miracle, accompli en ma faveur ?» «Non,» lui dis-je. Il reprit : «En soulevant un gros morceau de fer pour le placer dans mon bateau, je heurtai mon pied, je tombai et j'eus immédiatement une ptôse. Rentré chez moi avec peine, je demandais à Dieu de mourir, tantôt à cause de la douleur, tantôt à cause de l'insupportable chagrin. Revenu à moi, je montai au couvent pour vénérer la sainte icône de notre Seigneur Jésus Christ et le tombeau du saint. Dès que les frères me virent si triste ils me demandèrent : *Es-tu malade ?* Puissé-je l'être et ne pas avoir ce qui vient de m'arriver.» Les frères reprirent : «Où donc est ta foi en Dieu et ton amour pour le saint vieillard ?» Je répondis : «Je suis allé vénérer son saint tombeau et je l'ai prié d'avoir pitié

de moi.» Les frères ajoutèrent : «Pourquoi n'as-tu pas pris de la terre pour la mettre sur l'endroit qui te fait souffrir ?» Entendant ces paroles, je fis ainsi et au bout d'un jour je recouvrai ma santé d'auparavant, grâce à ses saintes prières, et il ne restait en moi aucune trace de maladie. Aussi ai-je glorifié Dieu, car Il glorifie ceux qui le craignent.»

2. Une veuve, surnommée la femme de Phocas, avait deux enfants. Comme elle se lamentait nuit et jour à cause de son veuvage, de ses enfants orphelins et de son dénuement total, elle perdit la lumière de ses yeux. Elle ajoutait lamentations sur lamentations et pleurs sur pleurs, en demandant à Dieu la mort et la délivrance des maux qui l'accablaient. Elle consulta de nombreux médecins sans obtenir la guérison désirée. Souffrant terriblement, elle vit une fois dans son sommeil une femme très auguste qui lui dit : «C'est en vain que tu te fatigues et que tu consultes les médecins, tu ne pourras être guérie autrement que par la tête du vénéré vieillard, du père Cyrille.» L'ayant vue et entendue deux et même trois fois, elle en parla dans son voisinage. Elle ne pouvait interpréter le sens de la vision, parce que la sainte tête était encore cachée sous terre. Mais dès que, par les jugements connus de Dieu seul, j'eus exhumé la tête et l'eus placée à la vue de tous ceux qui voulaient la baiser avec foi, la nouvelle parvint jusqu'à elle. Elle se souvint de ses songes et se mit à glorifier Dieu, qui fait tourner toute chose à notre bien, et à implorer le secours du saint. Elle monta au couvent au moment où le prêtre commençait la divine liturgie. Par la grâce du Christ, la sainte tête se saisit de ses yeux. Auparavant elle était déjà posée sur eux et elle y resta suspendue jusqu'à la fin de la synaxe. Avec le concours et la grâce de Dieu; la femme commença tout de suite à voir partiellement. Après avoir fait cela à deux ou trois reprises, elle recouvra la vue complètement. C'est ainsi que Dieu sait honorer à son tour ceux qui lui rendent gloire.

3. Mélimavras, qui a déjà été cité et qui avait un fils âgé de dix-huit ans, vit bien clairement une mouche pénétrer dans le nez du jeune homme; elle descendit dans sa gorge, et il l'avalait. Immédiatement le jeune homme tomba à terre en se roulant, en écumant et en grinçant des dents; il resta agité de convulsions pendant une année entière. Souffrant ainsi de la part du démon, il implora divers saints sans trouver de guérison; finalement ses parents eurent l'idée de le conduire vers saint Cyrille. C'est ce qu'ils firent. L'épileptique prit la tête du saint – ô Christ, que tes jugements sont indicibles ! – mais dès qu'il l'eut placée sur son front, elle disparut en lui; puis elle descendit, par la grâce divine qui était en elle, et tomba sur la poitrine du jeune homme pour disparaître de nouveau; celui-ci fut guéri sur l'heure. Ainsi se passa cette guérison.

Quelqu'un des environs de Dercos, il la suite des pratiques magiques d'un homme pervers et aimant le mal, devint paralysé et dut s'aliter, ainsi que sa femme et ses enfants. Les démons peuvent produire ces effets par la permission de Dieu. Désespéré de tout, il eut lui aussi recours à saint Cyrille. Il prit de l'huile sacrée qui brûlait devant la sainte tête, s'en fit oindre et en but, ainsi que sa femme et ses enfants; guéris de leur maladie diabolique et de leur paralysie ils exaltèrent le nom de Dieu, digne de toute louange, et la grâce miraculeuse accordée par lui au saint vieillard.

CHAPITRE 57. ÉPILOGUE

1. Que le commun des gens n'aille pas dire que les miracles sont accordés non à ceux qui croient, mais aux infidèles, et qu'à l'heure actuelle il n'y a pas de chrétiens parfaits et que pour ce motif la grâce des guérisons miraculeuses a cessé. Le démenti est tout proche. Comme nous ne vivons pas notre christianisme, étant sensuels, ne supportant pas la souffrance et pensant comme le monde, la grâce s'est émoussée. La grâce, c'est le saint Esprit, qui ne s'affaiblit pas et ne s'éloigne pas de nous, mais reste partout présent; c'est en proportion de notre observance des commandements du Christ qu'il agit en nous. Au Christ convient toute gloire, tout honneur toute adoration, ainsi qu'à son Père qui n'a pas de commencement et à l'Esprit qui donne la vie, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles, amen.